THÈSE PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
(MENTION : MÉDECINE)

34

Contribution à l'étude des manifestations psychologiques de la puberté

Thèse présentée par **Gideon SCHARF**
né le 27 Janvier 1913 à Gurahomorului (Roumanie)

Président : M. CHAVIGNY

Imprimerie du "RÉPUBLICAIN LORRAIN"
17, Rue Serpenoise, 17 -- METZ

THÈSE PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
(MENTION : MÉDECINE)

34

Contribution à l'étude des manifestations psychologiques de la puberté

Thèse présentée par **Gideon SCHARF**
né le 27 Janvier 1913 à Gurahomorului (Roumanie)

Président : M. CHAVIGNY

Imprimerie du "RÉPUBLICAIN LORRAIN"
17, Rue Serpenoise, 17 -- METZ

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548005_0057

FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

Doyen	MM.	FORSTER ✻ ✪ I.
Assesseur		SCHAEFFER ✪ I.

Professeurs :

Embryologie	MM.	ANCEL ✻ ✪ I.
Anatomie		FORSTER ✻ ✪ I.
Histologie		BOUIN O. ✻ ✪ I.
Physiologie		SCHAEFFER ✪. I.
Physique biologique		VLES ✻ ✪ I.
Chimie biologique		NICLOUX O. ✻ ✪ I.
Anatomie pathologique		MASSON ✻ ✪ I.
Pharmacologie, Médecine expérimentale		SCHWARTZ ✪ I.
Hygiène, Bactériologie		OBERLING
Médecine légale		N. . . .
Clinique médicale		MERKLEN ✻ ✪ I. AMBARD ✻ ✪ I.
Clinique chirurgicale		LERICHE O. ✻ ✪ I. STOLZ ✻ ✪ I.
Clinique ophtalmologique		REDSLOB ✻ ✪ I.
Clinique dermatologique		PAUTRIER O. ✻ ✪ I.
Clinique psychiatrique		PFERSDORFF ✻ ✪ I.
Clinique neurologique		BARRE ✻ ✪ I.
Clinique gynécologique et accouchements		REEB ✪ I.
Clinique infantile		ROHMER ✻ ✪ I.
Clinique oto rhino-laryngologique		CANUYT ✻ ✪ I.
Hydrologie thérapeutique et Climatologie		N. . . .

Professeurs sans chaire :

MM. ARON Max ✪ I.
BELLOCQ ✪ I.
GÉRY ✪ I.

Chargés de cours et Agrégés :

MM. BENOIT ✪ A.
FONTAINE ✪ A.
GELMA ✻ ✪ I.
GUNSETT ✻ ✪ I.
HANNS O ✻ ✪ I.
HUMBERT ✻ ✪ A.
KAYSER ✪ A.
KELLER ✪ I.
KREIS ✪ A.
LE GUYON
REISS
SIMONIN ✻ ✪ A.
THIVOLLE ✪ A.
VAUCHER ✻ ✪ I.
WAITZ
WEISS A. ✻ ✪ A.
WOLF ✪ A.

Agrégé libre : M. SIMON ✻ ✪ A.

Directeur de la Clinique dentaire : M. ROMEY O. ✻ ✪ A.

Chargé d'un cours complémentaire :

MM. MEYER M. ✪ A.
RŒDERER ✪ A.

SERMENT D'HIPPOCRATE

EN présence des maîtres de cette école, de mes chers condisciples, je promets et je jure au nom de l'Être suprême d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail.

Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe.

Ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis resté fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!

A MES PARENTS

Témoignage de toute notre reconnaissance pour les plus grands sacrifices qu'ils se sont imposés pour nous permettre de mener à bien nos études. Qu'ils trouvent ici l'hommage de notre amour filial. Leur dévouement et leur tendresse ont été pour nous le plus réconfortant soutien.

A MA SŒUR

en amour fraternel.

A MADEMOISELLE P. FLAMMER

en souvenir de notre belle amitié. Qu'elle trouve ici notre reconnaissance pour la précieuse aide matérielle et morale qu'elle nous a prodiguée dans notre travail. Nous lui en garderons toujours notre profonde gratitude.

A MON CHER AMI STEF

en souvenir de notre travail commun et de notre amitié.

A MES AMIS
WILLY GUTTMANN et LEON SCHNARCH

qui durant nos années d'études n'ont cessé de nous témoigner leur amitié et camaraderie.

A MON AMI,
LE PROFESSEUR MIAGHI OTTOYA, TOKIO

A MON AMI,
LE DOCTEUR O. SAUBERMANN

A MES AMIS DES CLUBS DES JEUNES JUIFS
DE STRASBOURG ET METZ

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHAVIGNY

Professeur de Medecine légale à la Faculté de Médecine de Strasbourg

Médecin Général de l'Armée

Qu'il veuille agréer nos remercie-ments pour l'honneur qu'il nous a fait d'accepter la présidence de notre thèse.

Nous avons trouvé en lui une merveilleuse compréhension pour la jeunesse. Qu'il nous permette de lui en exprimer ici notre profonde admi-ration.

A MONSIEUR LE DOCTEUR ANDRÉ JACOB

Chef de clinique à la Faculté

Exemple de dévouement, honnêteté et conscience professionnelle.
Qu'il veuille accepter nos remerciements pour les valeureux conseils qu'il nous a prodigués durant notre travail à la policlinique médicale A. et pour la bienveillance dont il a toujours fait preuve à notre égard.

A MONSIEUR LE DOCTEUR HENRY FATH

Médecin-Chef du Sanatorium de l'Altenberg (Haut-Rhin)

Qu'il veuille trouver ici nos remerciements pour les enseignements et conseils qu'il nous a prodigués pendant le temps passé dans son service.

A MON MAITRE
MONSIEUR LE PROFESSEUR MERKLEN

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ

Nous ne comprendrons le jeune que dans la mesure où nous nous comprenons nous-même et notre temps.

W. HOFFMANN.

INTRODUCTION.

Cette thèse traduit une des préoccupations vraies, profondes et essentielles de tout individu qui se permet de réfléchir aux environs de sa propre puberté sur des problèmes que la plupart des hommes évitent d'envisager et vis-à-vis desquels ils laissent sans vergogne les générations suivantes dans le même embarras exactement, où ils se sont trouvés eux-mêmes à cette époque. Il est plus commode en ces questions de ne réfléchir à rien et de ne rien dire.

Notre maître, le Professeur Chavigny, s'est toujours élevé contre cette mentalité, qui se contente de considérer l'enfant ou l'adolescent comme une réduction de l'adulte.

Actuellement, seulement, il se produit dans les milieux avisés un mouvement infiniment intéressant, quelques hommes se souciant peu des préjugés et s'attachant aux réalités de l'existence, en arrivant à publier sur les questions de la jeunesse et notamment sur les questions d'ordre sexuel des articles de vulgarisation médicale, souvent fort bien inspirés, extrêmement justes. Ces publications prouvent de la façon la plus nette qu'une réelle évolution se produit dans ces idées. Il est bien certain, qu'il y a cinquante ans, on n'aurait osé publier un article traitant ces questions.

On trouverait très naturel, à l'heure actuelle, que des ouvrages dans le genre de ceux que GILBERT ROBIN a consacrés à la psychologie et à la psychologie pathologique de l'enfance, la psychologie sexuelle de la puberté, occupe la place qu'elle mérite.

Cette thèse, si bizarre que cela puisse paraître, correspond à une promesse que nous nous sommes faite pendant notre adolescence. Nous nous sommes, en effet, promis à ce moment d'attirer aussitôt que cela nous serait possible, l'attention de ceux dont c'est le devoir de s'en occuper, sur les souffrances et les tourments de la jeunesse abandonnée à elle-même, pour avoir ressenti nous-même ces souffrances.

Aussi ce modeste ouvrage n'a aucune prétention à l'originalité. Nos moyens de recherches étant restreints, nos méthodes d'investigation se bornant à l'introspection, à la retrospection et à l'observation, nous nous sommes efforcés de réunir les avis et les enseignements de psychologues spécialisés en la matière. En effet, par cette thèse, nous voulons moins apporter des données scientifiques nouvelles, que contribuer à ce mouvement qui devra attirer l'attention du monde médical en première ligne, sur un terrain que l'on a trop volontiers abandonné aux pédagogues et, disons-le, assez souvent aux charlatans. Voilà le but que nous nous sommes assignés et que nous serions heureux d'atteindre.

On excusera donc les nombreuses lacunes et imperfections dont nous sommes pleinement conscients. Nous espérons, dans l'avenir, dès que nos moyens matériels et notre expérience, que nous voudrions voir agrandie, le permettront, publier un ouvrage plus complet.

Mais dès maintenant nous croyons avoir servi la jeunesse, par la publication de ce petit ouvrage. Il sera écrit par un jeune, pour les jeunes.

Nous ne voudrions pas omettre de remercier ici notre maître, Monsieur le Professeur Chavigny, des précieux conseils qu'il a bien voulu nous prodiguer. Nous avons trouvé en lui celui à qui nous pensons toujours en relisant ce magnifique aphorisme de H. BAUER : « Dans celui qui respecte dans l'adolescent l'avenir, l'adolescent respecte le passé. Donnez à la jeunesse ce qui lui revient, et elle ne s'appropriera pas de ce qui n'est pas encore à elle. »

COURT APERÇU SUR L'ANATOMIE ET LA PHYSIOLOGIE DE LA PUBERTÉ.

On ne saurait parler des manifestations psychologiques de la puberté sans tâcher de décrire cette période décisive sous ses aspects anatomo-physiologiques. Cette nécessité découle rien que de la définition de la puberté, que l'on désigne comme étant la phase de la formation anatomique et physiologique de la personnalité.

Les travaux sur les glandes endocrines et sur leur rôle dans la détermination des caractères sexuels secondaires ont contribué de beaucoup à l'étude de l'anatomie et de la physiologie de la puberté.

La puberté représente la limite entre l'enfance et l'adolescence dans laquelle la première sécrétion des cellules germinatives coïncide d'un côté, avec la formation définitive des caractères sexuels secondaires, et de l'autre côté avec une croissance rapide de tout l'organisme.

C'est le moment où commence à se manifester le pouvoir de reproduction de l'individu.

On a essayé de diviser la période de la puberté en plusieurs sous-périodes correspondant à certaines étapes morphologiques. C'est ainsi que l'on parle de la prépuberté, de la puberté proprement dite et de l'adolescence. BIEDL distingue la prépuberté, la puberté proprement dite, l'adolescence et la maturité, et caractérise le premier stade par la croissance rapide des os et par un certain accroissement de l'excitabilité au système nerveux, mais avant tout par l'augmentation des échanges metaboliques. L'adolescence serait caractérisée par le développement très poussé des glandes sexuelles, la maturité par la continuation du développement du corps et des glandes jusqu'à leur forme définitive.

En outre, BIEDEL souligne le synchronisme du développement exagéré de quelques glandes endocrines et l'importance que prend l'hyperactivité de la glande thyroïde (augmentation du métabolisme de base) et de l'hypophyse antérieure (croissance des os) dans la prépuberté.

Pendant l'adolescence les glandes sexuelles prendraient la prépondérance, le métabolisme serait soustrait à l'influence exclusive de la glande thyroïde, et de nouvelles glandes endocrines, comme le système surrénal, pancréatique etc. commenceraient à l'influencer. Quoique le système cérébal, régulateur du métabolisme, prendrait la commande pendant un certain temps la troisième phase de la puberté se terminerait par la victoire définitive des glandes sexuelles.

Citons encore MARANNON (cité par Neurath) qui fait correspondre chaque phase de la vie à une activité plus ou moins intense d'une glande endocrine : jusqu'à neuf ans prédominance thyréothymique, puis dans la prépuberté prédominerait l'hypophyse, pour céder sa place vers l'âge de seize à dix-huit ans aux glandes sexuelles. Mais l'hypophyse reprendrait la commande pour un certain temps pour provoquer une « pseudo-acromégalie ». — Ce n'est qu'après trente ans que les glandes sexuelles atteindraient leur maturité complète. En attendant l'organisme s'est accomodé pour subir pendant le climactérium de nouveaux troubles de son équilibre, provoqués par l'involution des glandes sexuelles.

Nous ne croyons pas, que dans ces conceptions, pas plus que dans les autres, il faudrait être trop schématique. S'il est vrai que le rôle prépondérant du système endocrinien dans le déterminisme de la puberté est indéniable, il n'est pas moins vrai, que la vie, dans sa complexité y apporte autant de facteurs importants. C'est justement dans la puberté, dans cette phase du « start dans la vie », que nous voyons combien le fait d'être près ou loin de la nature, de la culture primitive ou différenciée, la campagne ou la ville, le milieu social et le milieu tout court influent sur son début, sur sa durée, sur son évolution et sur le résultat final. On ne saurait donc soustraire ce domaine de recherches aux deux grandes influences biologiques : l'hérédite et le milieu. —

Nous ne croyons pas nécessaire de donner tous les détails anatomo-physiologiques de la puberté. Nous nous bornerons, après les avoir définies d'en décrire les caractères anatomo-physiologiques indispensables pour la compréhension générale de cette période et de sa structure psychique à laquelle nous nous proposons de consacrer cette étude.

Le début de la puberté est donc généralement désigné par l'apparition des premières règles et des premières pollutions. Ce moment

est fonction du climat, de la race, de l'état de nutrition et de la constitution. Pour l'Europe occidentale on pourrait désigner comme moyenne l'âge de treize à quinze ans (jeunes filles) et de quatorze à dix-sept ans (garçons). Naturellement toutes les variations, allant jusqu'aux formes pathologiques, sont possibles.

D'après SCHROEDER le moment de la première menstruation serait à peu près identique pour les jeunes filles de Suède, de Finlande, du Japon, de l'Italie, de la Russie méridionale et de l'Allemagne. Pour la race juive, pour les romaines et les orientales la menstruation commence plus tôt. Le même fait est à signaler pour les jeunes filles brunes par rapport aux blondes.

Quant à l'influence du climat, beaucoup d'auteurs considèrent la présomption que dans les régions chaudes la puberté serait plus précoce que dans les régions froides, comme discutable. Ceci malgré que la longilignité des nordiques, démontrant le retard de leur puberté par rapport à celle des femmes méridionales, brévilignes, pourrait en servir comme preuve.

C'est ainsi qu'ENGELMANN (cité par NEURATH) signale que les jeunes filles de Somalie ne se développent qu'à seize ans, alors que dans les régions arctiques la puberté peut commencer au même âge. Il considère que c'est surtout l'influence de la race qui est prépondérante.

L'influence des facteurs sociaux est partout reconnue. Dans les milieux bourgeois la puberté commence plus tôt que dans les milieux prolétaires, de même, elle commence plus tôt en ville qu'à la campagne.

Quant à une certaine mentalité correspondant à un âge plus avancé chez les enfants de la deuxième catégorie, ce sont le milieu, la famille, les mœurs et beaucoup d'autres circonstances qui en sont responsables.

Emile ZOLA nous en montre un exemple typique dans son roman «Germinal» où les enfants de mineurs, d'un âge certainement impubère, se livrent à des gestes et à des actes dont ils comprennent la signification et la portée, mais qui sûrement ne correspondent pas à un substratum anatomo-physiologique réel.

KLEINSCHMIDT (Kurse ärztlicher Fortbildung 1929) cité par NEURATH, affirme déjà que tout ce qui favorise la maturité des enfants au point de vue intellectuel, tout ce qui incite la sphère sexuelle, accélère la maturité corporelle.

C'est un exemple de plus qui démontre l'enchainement et les répercussions dialectiques dans la biologie et dans la sociologie.

Nulle part, dans la série animale la croissance somatique pen-

dant la puberté ne montre une ligne plus ascendante que dans l'espèce humaine. Sous ce mot nous comprenons avec STETTNER le développement réglé et spécifique à l'espèce, dont les composants, l'augmentation de la masse, la construction matérielle et plastique sont en relation intime.

La loi de GEOFFROY-SAINT-HILAIRE : « la puberté finie, le corps cesse de s'accroître, même si sa taille est inférieure à la moyenne », garde encore toute sa valeur.

D'après NEURATH il serait erroné de croire que ce n'est qu'au moment de la puberté que la différenciation sexuelle dans la croissance apparait. KORNFELD et SCHOENBERGER trouvent déjà à sept ans une différence notable de croissance entre les deux sexes. L'enfance « bisexuelle » nous montre clairement que les courbes pondérale et statique des deux sexes cessent de se superposer (STRATZ) et commencent à se croiser.

La circonférence thoracique relative tombe jusqu'au moment de la puberté (onze à treize ans) pour remonter durant toute cette période. Cette baisse de la circonférence thoracique va de pair avec l'accroissement en longeur.

En somme on pourrait admettre que le résultat final de la croissance est fixé dans une certaine mesure par l'hérédité, mais qu'il est, en général, d'autant plus important que la puberté a commencé tard et qu'elle dure plus longtemps.

Quant à la croissance de certaines parties de l'organisme, LEBZELTER et FISCHER constatent un accroissement plus prononcé du nez et le font correspondre au rôle que joue le sens de l'odorat dans les fonctions sexuelles.

La transformation pubérale des mains, des bras, qui deviennent plus musclés, plus vigoureux est un fait connu, tout comme la transformation de tout le corps, qui prend chez la jeune fille la silhouette féminine et chez le garçon la silhouette virile.

La démarche change à son tour, elle devient ferme chez le garçon, légère c hez la fillette en opposition avec la démarche sautillante de l'enfant.

Signalons enfin, que c'est pendant la puberté qu'apparait la synchondrose sphéno-occipitale et que la plupart des ossifications définitives ont lieu.

Complétons cette description en décrivant les transformations que subissent quelques organes importants pendant la puberté.

Les glandes sexuelles subissent une hyperplasie notable. WEHEFRITZ et MITA (cités par NEURATH) signalent pour ces

glandes les poids suivants :

	6 — 10 ans	11 — 20 ans
testicules :	1,25 — 1,70 gr.	3,9 — 18,1 gr.
ovaires :	1,91 gr.	6,63 gr.

ANCEL et BOUIN, BIEDL, TANDLER etc. signalent une hyperplasie prépubérale des cellules de Leydig, l'organe le plus important dans le déterminisme de l'apparition des caractères sexuels secondaires. Cette hyperplasie est niée par d'autres auteurs et ZIEGLER prétend que les hyperplasies les plus importantes sont l'apanage de la partie germinative des glandes sexuelles.

Il va sans dire que le vagin et l'utérus suivent ces transformations de très près (augmentation de leur masse, hyperplasie des grandes lèvres, configuration des petites lèvres, accroissement du clitoris, sécrétion des glandes de cette région, pigmentation de la muqueuse). D'après DYCHNO, la flore vaginale, jusqu'à ce moment une flore coccique, cède la place à une flore à prépondérance bacillaire. Il en est de même pour la réaction acido-basique.

Les mêmes transformations font leur apparition au niveau des vésicules seminales et de la prostate chez l'homme.

La glande mammaire, un des plus importants parmi les caractères sexuels secondaires, est particulièrement sujette à des transformations pendant la puberté.

STRATZ y a désigné plusieurs étapes : au commencement de la deuxième enfance, le parenchyme glandulaire, qui commence à s'hyperplasier, fait légèrement bomber l'aréole : c'est le stade du bourgeon (areola-mamma — Knospe), ce stade cède la place à celui du sein en bourgeon (mamma areolata — Knospenbrust) où la glande s'arrondit davantage par l'accroissement de son parenchyme et par la formation de la graisse rétromammaire. Ce développement atteint son degré terminal par la glande adulte, où tous les espaces conjonctifs sont comblés de tissu graisseux. L'aréole cesse de faire saillie et il n'y a que le mamelon qui proémine (mamma papillata).

Les glandes endocrines, surtout la glande thyroïde, tiennent une place importante dans la croissance et la transformation des organes pendant la puberté.

GUDERNATSCH, auquel nous devons une étude complète sur cette glande importante, en souligne les transformations anatomo-physiologiques importantes pendant la puberté et l'hyperplasie, qui en résulte dans beaucoup de cas. Les cliniciens se trouvent très souvent en présence du « goître des adolescents », notamment chez les jeunes filles.

L'hypophyse présente pendant la puberté une augmentation des cellules chromophyles. De nos jours il n'est pas difficile de démontrer les relations intimes qui existent entre l'hypophyse et les fonctions génitales. Les travaux de P. MARIE, qui signale en 1886 l'acromégalie par hyperfonctionnement hypophysaire, de CUSHING, qui démontre en 1908 l'action de l'hormone hypophysaire sur les glandes germinatives, de FROEHLICH qui nous révèle l'action de cette hormone sur le métabolisme des graisses (Dystrophie adiposo-génitale) ont fait époque. Enfin, il nous paraît inutile d'insister sur les travaux et sur le test d'ASCHHEIM et ZONDECK, qui précipitent la maturation de l'appareil génital chez la souris par injection d'hormones hypophysaires.

Les glandes surrénales subissent à leur tour des transformations pondérales et fonctionnelles sur lesquelles il nous est impossible d'insister dans le cadre de ce court rappel.

Contentons-nous de les signaler.

A l'encontre des autres glandes endocrines, le thymus subit une involution au moment de la puberté.

HAMMAR démontre que le poids du thymus augmente progressivement jusqu'à la puberté et décroit à partir de ce moment. Le même auteur suppose que l'hyperplasie et l'entrée en fonction des glandes germinatives auraient une action thymodépressive incontestable. C'est ainsi qu'on croit généralement à une action frénatrice de la puberté par le thymus. PATON aurait même abouti expérimentalement à une puberté précoce par thymectomie. Histologiquement il est prouvé que les follicules de cet organe sont successivement remplacés par du tissu graisseux et que dans le tissu glandulaire et conjonctif une nouvelle vascularisation fait son apparition.

L'involution tardive du thymus chez les chatrés, ainsi qu'une puberté retardée par hyperthymisation (HEWER, cité par SCIPIADES) parlent pour la corrélation entre le thymus et les fonctions génitales.

Passons en revue, rapidement, les organes autres que les glandes endocrines. Il nous sera facile de constater que tous les organes et appareils importants ne sauraient échapper à des transformations plus ou moins intimes et intenses.

Le cœur s'accroit rapidement. Sa capacité moyenne est d'après BENEKE) de 179 cm^3 chez les pubères et de 133 cm^3 chez les impubères.

La puberté achevée, le cœur poursuit son accroissement lentement jusqu'à l'âge de cinquante ans avec une augmentation de 1 — 1,5 cm^3 par an.

De même le développement de l'appareil respiratoire est facile à démontrer. Signalons à ce propos que c'est à ce moment que le type respiratoire devient définitif.

Parmi les organes hématopoïetiques, la moëlle osseuse nous montre l'arrêt de sa transformation en moëlle graisseuse à l'âge de quatorze ans.

L'accroissement des amygdales atteint son point culminant à seize ans (GUNDOBIN). L'image sanguine prend son aspect adulte entre quatorze et seize ans.

Le poids global du foie montre une augmentation rapide au moment de la puberté.

La musculature subit une transformation caractéristique à tous les points de vue (poids, volume, relief). Alors qu'à la naissance elle ne constitue qu'un quart du poids du corps, elle atteint à la puberté quarante à cinquante pour cent. A signaler qu'il s'agit ici plutôt d'une hypertrophie que d'une hyperplasie.

Le système nerveux central ne fait pas d'exception.

GUNDOBIN démontre une multiplication du poids du cerveau par rapport à celui de l'enfant à l'âge de huit mois de deux et demi vers la fin de la première année, de trois à l'âge de trois ans et de trois et demi à quatre à la période de la puberté.

Après la quatorzième année l'accroissement du cerveau se poursuit plus lentement jusqu'à l'atteinte du poids adulte de 1.350 gr. environs à dix-huit ans. En général, ni l'accroissement en masse, ni les changements de forme ne sont trop importants. Par contre il y a accroissement de la densité des fibres associatives.

La peau et la graisse hypodermique suivent à leur tour les changements. La peau des jeunes filles est richement matelassée par la graisse hypodermique, qui arrive ainsi à arrondir les différences de niveau et à donner aux formes plastiques la mollesse caractéristique des contours. Dans ces conditions les muscles n'arrivent pas à faire saillie sous la peau. C'est ainsi que se crée le pendant féminin à la silhouette de l'homme, laquelle à son tour souligne le relief musculaire.

Ces dépôts de graisse sont très prononcés à certains endroits, comme dans la région scapulaire, dans l'espace retromammaire, aux fesses, au mont de Vénus, endroits généralement pauvres en graisse chez l'homme.

La pigmentation de la peau s'accentue (périné, creux de l'aisselle, scrotum).

Le système pileux présente des modifications d'une très grande

importance, autant dans sa qualité que dans sa quantité. Le duvet donne naissance à un système pileux définitif, d'abord dans la région axillaire et du pubis, et chez le garçon sur tout le corps.

Il n'y a pas longtemps, STEIN a signalé un signe de puberté chez l'homme, qui ne manque pas d'intérêt : c'est la « calvitie frontale des adolescents ». Tandis que chez les impubères les cheveux forment un arc ininterrompu depuis les oreilles jusqu'à la région médio-frontale, les pubères de sexe masculin présentent une interruption de cet arc des deux côtés de la ligne médio-frontale, en forme de deux triangles latéraux. Ce signe manquerait chez les femmes, chez les hommes efféminés et chez les eunuchoïdes.

Il existe enfin un appareil dont les transformations pubérales sont si manifestes, qu'elles sont devenues le signe caractéristique dont on se sert vulgairement pour désigner l'entrée dans la puberté de l'enfant : l'appareil vocal. La mue n'est-elle pas le signe que tout le monde connait, pour juger si le jeune devient « un homme » ?

En effet, les modifications que subit le larynx, sont fonction de la puberté. C'est d'abord sa forme qui se modifie, notamment celle du cartilage thyroïde, dont les deux parois forment un angle dièdre (pomme d'Adam) couvert chez la femme par une coussinet adipeux.

La longueur des cordes vocales augmente considérablement, ce qui a pour conséquence, principalement chez le garçon, un abaissement de la voix (d'une octave).

Terminons cette courte description en signalant que les échanges nutritifs ne peuvent ne pas suivre cette grande modification générale que provoque la puberté.

BENEDICT et TALBOT donnent comme consommation calorique une moyenne de 1.000—1.120 à l'âge de onze ans et de 1.130—1.360 à l'âge de quinze ans. Le métabolisme de base augmenterait de plus de vingt pour cent pendant la puberté.

Maintenant que nous avons passé en revue les transformations les plus importantes que subit l'organisme, nous voudrions consacrer quelques mots à deux aspects aussi bien anatomo-physiologiques et psychiques que pathologiques de la puberté : la puberté précoce (pubertas praecox) et la puberté tardive.

Abstraction faite de tous les facteurs qui déterminent la maturité (race, climat, milieu social, état psychique, éducation etc.) il existe une marge de la puberté dont la limite inférieure ne devrait pas être, d'après WEBEFRITZ, en-dessous de la dixième année.

Dans le cas contraire on est autorisé à parler de puberté précoce.

BAB (cité par NEURATH) croit attribuer à ce caprice de la nature la légende indienne de la déesse Ellama qui, neuf heures après sa naissance, serait devenue nubile et aurait désiré un homme.

D'après NEURATH, la puberté précoce ne serait qu'une accélération générale du développement, frappant tout l'organisme, en quelque sorte une hyperévolution. Naturellement les exceptions sont possibles et nous assistons alors à une «puberté partielle» frappant tel ou tel organe. Les signes précoces en sont une hyperplasie thyroïdienne, des douleurs dans les régions épiphysaires (douleurs de «croissance») un gonflement au niveau de la tubérosité du tibia (LENZ, JAKOBSTHAL, cités par NEURATH).

Il est difficile d'établir une relation de cause à effet entre le développement de l'organisme et celui des parties génitales, la pratique nous montrant tantôt la priorité d'un de ces systèmes, tantôt celle de l'autre. Par contre, notamment chez les Hindous, chez lesquels les mariages d'enfants sont d'usage, la nubilité précède les signes extérieurs de la puberté. On y voit assez souvent concevoir des jeunes filles, avant que la première règle n'ait fait son apparition.

Quant au développement psychique, il ne va pas de pair avec la puberté précoce. Bien des fois on serait amené à parler de débilité, qui n'est que relative, étant donné l'aspect plus mûr de ces enfants.

Parmi les cas cités par REUBEN-MANNING, le psychisme a été normal dans 15 cas, en dessous de la moyenne dans 15 cas, au-dessus de la moyenne dans 4 cas. GSELL cite un cas, où une fillette précoce parlait à l'âge de 10 mois en phrases, lisait à 4 ans le français, l'anglais et l'esperanto, et disposait à 9 ans du vocabulaire d'un adulte.

Ces enfants, pris par leurs camarades pour des adultes, sont éliminés de leur communauté, ce qui provoque chez eux un psychisme bizarre, ils deviennent singuliers et solitaires. Ceci arrive bien souvent dans des cas beaucoup moins éclatants que celui cité ci-dessus. Nous nous proposons d'y revenir.

Il nous semble inutile d'insister sur les autres caractères de la puberté précoce, sur ses aspects cliniques, ainsi que sur sa pathogénie, vu le but de cet ouvrage, qui ne tend de loin pas à donner une étude détaillée sur la puberté, sur toutes ses formes normales et pathologiques.

Aussi nous contenterons-nous, à propos de la **puberté tardive,**

de signaler son existence et ses caractères les plus importants.

La puberté tardive peut être constitutionnelle ou de nature exogène (maladies, etc....) donc conditionnelle. Son aspect extérieur est surtout le puérilisme ou le juvénilisme.

Ces deux formes sont caractérisées par la persistance des signes extérieurs de l'enfance, dans ce sens que la courbe staturale, les proportions entre les organes et l'apparition des marques somatiques et psychiques de la puberté subissent des variations plus ou moins grandes.

La puberté retardée ne présente pas les caractères cliniques aussi éclatants que la puberté précoce par le fait que dans le dernier cas la courbe de l'évolution devient d'un coup ascendante alors que dans le cas de la puberté retardée elle n'est qu'allongée et finit quand même par l'impulsion ascendante. Finalement elle atteint généralement la normale. Disons simplement que chez les garçons nous sommes frappés par l'absence du développement de l'appareil musculaire, de l'apparition du système pileux pubéral, de la mue; chez la jeune fille par des règles, du système pileux, du développement des seins.

Il est donc aisé de se rendre compte des transformations intimes et d'un dynamisme frappant que subit un jeune organisme pendant cette période importante qu'est la puberté. Nous avons vu qu'aucun organe n'y échappe. Mais ces transformations ne se font pas sans un trouble continuel de l'équilibre anatomique et physiologique.

Dans nos conceptions actuelles de la psychologie humaine, il n'est que logique de conclure que ce mouvement, qui avance tantôt par une évolution lente, presqu'insensible, tantôt par des bonds qui nous frappent par leur intensité, ait un retentissement correspondant, sa superstructure, dans l'image psychique de l'adolescent.

Tout en nous gardant de tomber dans un schématisme mécanique, nous affirmons que dans le psychisme de ces jeunes êtres, les transformations anatomo-physiologiques ont leur répercussion, quoique sous des formes qui ne laissent pas toujours reconnaître les relations de cause à effet.

Nous croyons d'ailleurs, qu'une étude, si sommaire sera-t-elle, de la psychologie de la puberté, nous donnera raison.

2. L'image psychique de la puberté

La formation de la personnalité psychique qui accompagne et qui, on ne saurait assez insister là dessus, dépasse dans le temps, la maturation corporelle de l'adolescent, mérite d'être étudiée à fond.

Les psychologues ont abordé la puberté psychologique, la psychiatrie, en parlant des caractères parfois pathologiques qui sont propres à cette période tourmentée, a essayé à son tour de l'analyser, la médecine légale y a apporté son expérience, bien des fois puisée dans la lutte contre l'attitude antisociale adoptée par certains enfants pendant la puberté; enfin, tardivement l'intérêt de la pédiatrie a été éveillé, quoique dans une mesure assez faible. Nous insistons sur l'immense intérêt que ce problème peut susciter en pédagogie.

Ce n'est que depuis très peu de temps que retentit un cri avertisseur pour la collaboration de ces diverses disciplines, en vue d'étudier d'une manière coordonnée cette période, peut-être la plus importante dans la vie.

Il nous mènerait trop loin de faire l'historique des études psychologiques de la jeunesse. Qu'il nous soit permis de citer les œuvres les plus remarquables, qui démontrent combien on s'est préoccupé de tous temps de cette période tourmentée, sans pouvoir toutefois y apporter une solution.

Dans sa «Rhétorique» Aristote nous fournit une description de la psychologie du jeune homme, qui a eu son retentissement jusque dans la littérature du moyen-âge: «... en ce qui concerne les jeunes gens, ils sont violents dans leur convoitise...; ils changent vite de caractère; en outre ils sont irascibles et passionnés dans leur colère; ...ils sont également ambitieux; ...la jeunesse tend à acquérir partout une certaine supériorité... puis ils ne sont pas méchants, mais plutôt bénins... Ils sont aussi pleins d'espoir, car le feu que donne le vin au buveur, les adolescents le possèdent de par la nature... ils sont vaillants... puis ils sont magnanimes... puis ils

aiment plutôt agir pour le beau que pour l'utile... ils sont de très bons amis envers leurs camarades... enfin tous leurs défauts relèvent de l'exagération, car ils font tout «en trop»; ils aiment trop et haïssent trop...»

Un tel jugement de la part de ce philosophe de l'antiquité nous révèle un talent psychologique très objectif et très réaliste. PLUTARQUE ne se contente pas d'une description de l'adolescent. Il la complète par quelques conseils pédagogiques, qui, ils faut en convenir, gardent leur valeur jusqu'à nos jours:

«L'âge de l'adolescence demande beaucoup plus de surveillance et de circonspection que l'âge de l'enfance... les pères devraient se rendre compte qu'il est de leur devoir de redoubler de vigilance envers leurs fils pendant ce temps, de les protéger des occasions et des séductions et de refouler leurs mauvais instincts par des prières et des leçons, des promesses et des menaces, des admonestations et par des enseignements... C'est ainsi que les pères ne devraient pas seulement montrer leur amour paternel par des paroles et par des actes, mais en s'évertuant de ne pas freiner les tendances de l'adolescence d'une manière trop rigide et trop unilatérale... tu te montres en général économe envers ton fils; eh bien, pour une fois, sois large... s'il tient bon en général laisse le goûter sa jeunesse...»

D'une manière générale, on peut donc dire que l'antiquité se rend pleinement compte de la particularité de la puberté; elle voit dans l'adolescence une période qui se distingue nettement de l'enfance et de l'âge adulte. Les caractéristiques d'Aristote et les conseils de Plutarque nous montrent que les anciens observaient bien l'âge de la puberté et savaient en tenir compte dans un esprit pédagogique très large.

Les œuvres pédagogiques du moyen-âge sont, au fond, des leçons de vertu. Le moyen-âge ne connaît la puberté que comme étant la période où prédominent la présomption et la sensualité et s'efforce d'en enrayer les défauts. Aussi la psychologie de la jeunesse y est presque toujours négligée.

Ce n'est qu'au XVe siècle, où le commencement d'un développement vers le progrès et vers la science, prépare un terrain aux premières ébauches d'une psychologie de la jeunesse, que l'on s'occupe de la jeunesse en se souvenant d'Aristote et de ses descriptions. Quoique la puberté ne soit pas encore considérée comme une période évolutive, les écoles de VICTORIN de FELTRE à MANTUA et plus tard les œuvres pédagogiques de MONTAIGNE nous montrent qu'on attribue à la jeunesse certains traits caractéristiques. Jacob WIMPHELING dit notamment: «quatre fois par an les maîtres doivent se rencontrer en réunion secrète, pour se faire part mu-

tuellement des capacités de leurs élèves et se concerter pour diriger chacun d'eux vers la discipline pour laquelle il leur paraît le plus doué».

Nous passons quelques siècles pour nous arrêter à J.-J. ROUSSEAU qui, dans son «EMILE» voit l'enfance et l'adolescence sous une lumière toute nouvelle.

D'autres, avant nous, se sont attachés à exposer ce que Rousseau est pour la pédagogique. Il n'y introduit pas seulement de nouvelles idées, mais il la place sur un fondement tout à fait nouveau.

En niant toute la culture contemporaine, il condamne toute son éducation, la pédagogique commence à se poser un but tout à fait nouveau en s'efforçant d'aider et de garantir le développement libre et naturel de l'homme. Ceci a pour conséquence que la connaissance la plus profonde de l'âme du jeune devient la condition de tout travail pédagogique.

Rousseau insiste sur les caractères particuliers des différentes époques de la vie et notamment de l'enfance: «la nature veut que les enfants soient des enfants, avant d'être des hommes». Il revendique pour l'enfance sa propre manière de penser et de sentir. Du droit qu'il demande pour l'enfance, d'être considérée comme une époque autonome de la vie, il déduit un droit analogue pour l'adolescence. Il caractérise la transition de l'enfance à l'adolescence, comme étant le grondement de la mer avant l'orage — un grondement sourd qui annonce le danger imminent. Changement de caractère, irascibilité, l'esprit en alerte constante rendent l'enfant indomptable. Il est sourd envers la voix qui, jadis, le maîtrisait. L'enfant est comme un lion malade — il ne connait plus son maître, il ne veut plus être guidé. En outre, Rousseau nous donne une description des changements anatomo-physiologiques du jeune (expression du visage, poussée de la barbe, mue). Et enfin, ce qui est d'une haute portée psychologique et pédagogique, Rousseau recommande de considérer le jeune à partir de ce moment, comme un homme, un ami, et de le traiter en tel.

Il appelle l'adolescence «la deuxième naissance». Les idées de Rousseau peuvent donc, à juste titre, valoir comme les thèses fondamentales de la pédagogique de la puberté et sont restées les bases de notre pédagogie moderne.

Mais des idées de Rousseau, jusqu'à reconnaître la puberté comme étant une entité biologique et psychologique, il a fallu un long chemin.

Qu'on nous permette de ne pas en faire l'historique ici, et de citer «ADOLESCENCE» que Stanley Hall publie en 1904

comme l'œuvre qui a couronné ce chemin et peut être considérée comme le premier ouvrage complet sur la psychologie de la puberté.

Nous nous proposons de revenir au fur et à mesure, dans ce chapitre, sur les différentes tendances qui se manifestent de nos jours dans l'étude de la psychologie de la jeunesse.

Le problème de la jeunesse, sous ses différents aspects, avec ses tourments et ses souffrances, n'est pas resté l'apanage de la science. C'est, bien au contraire, la littérature qui pousse la science à s'en occuper plus activement. Vers la fin du 19e siècle, les poètes, les romanciers, voire les dramaturges commencent à se pencher sur la jeunesse. Deux livres qui ont fait époque, jettent une lumière vive sur la jeunesse: FRANK WEDEKIND (Frühlings-Erwachen 1891) et MAX HALBE (Jugend 1893), deux représentants du naturalisme de leur époque, commencent à parler des choses que l'on a tues jusque là. HALBE fait paraître en scène des jeunes gens désemparés, complètement dominés par leur sensualité qui se réveille. WEDEKIND va plus loin. Dans «Frühlings-Erwachen» la détresse de la jeunesse devient un réquisitoire sévère et impitoyable. C'est ainsi que la nouvelle tendance naturaliste force l'attention de la société sur les souffrances de la jeunesse et désigne le désintéressement à son égard comme lâcheté et manque de responsabilité.

A partir de ce moment, tous les courants littéraires s'emparent de ce sujet et chacun le considère à sa manière. C'est ainsi que la littérature, en révélant chaque trait de la psychologie de la jeunesse suivant les préférences des courants littéraires successifs, nous en donne une image complète encore avant que la science y parvienne.

Alors que le naturalisme s'attache surtout à la maturation corporelle et sexuelle du jeune, le néoromantisme nous révèle un autre aspect de l'adolescence: «elle reflète toutes les phases négatives qu'elle parcourt: fatigue, lassitude, désir de la mort, mal du siècle, solitude». (G. EICHBAUM — Die Krise der modernen Jugend ein Spiegel der Dichtung). L'expressionisme nous montre à son tour d'autres traits tout à fait nouveaux: «LE FILS» dans le drame de HASENCLEVER se révolte, il lutte contre tout ce qui étouffe les aspirations du jeune — il sonne le «rassemblement des jeunes contre le monde».

Dans cette description très incomplète, nous ne pouvons passer sous silence les admirables pages que ROMAIN ROLLAND nous donne dans «Jean-Christophe». Elles constituent une révélation: «Soudain, comme une écluse qui s'ouvre, dans la cour, derrière lui, un déluge d'eau, une pluie lourde, large, droite, croula. L'air immobile tressaillit. Le sol sec et durci sonna comme une cloche. Et l'énorme parfum de la terre brûlante et chaude ainsi qu'une bête,

l'odeur de fleurs, de fruits et de chair amoureuse, monta dans un spasme de fureur et de plaisir. Christophe, halluciné, tendu de tout son être, frémit dans ses entrailles. Le voile se déchira. Ce fut un éblouissement. A la lueur de l'éclair, il vit, au fond de la nuit, il vit — il fut le Dieu. Le Dieu était en lui: Il brisait le plafond de la chambre, les murs de la maison. Il faisait craquer les limites de l'être; Il remplissait le ciel, l'univers, le néant. Le monde se ruait en lui, comme une cataracte. Dans l'horreur et l'extase de cet effondrement, Christophe tombait aussi, emporté par le tourbillon qui broyait comme des pailles les lois de la nature. Il avait perdu le souffle, il était ivre de cette chute en Dieu... Dieu-abîme! Dieu-gouffre, Brasier de l'Etre! Ouragan de la vie! Folie de vivre, — sans but, sans frein, sans raison, — pour la fureur de vivre.

Quand la crise se dissipa, il tomba dans un profond sommeil, tel qu'il n'en avait pas eu depuis longtemps. Le lendemain, à son réveil, la tête lui tournait; il était brisé, ainsi que s'il avait bu. Mais il gardait au fond du cœur le reflet de la sombre et puissante lumière qui l'avait terrassé, la veille. Il chercha à la rallumer. Vainement. Plus il la poursuivait, plus elle lui échappait. Dès lors son énergie fut constamment tendue dans l'effort pour faire revivre la vision d'un instant. Tentatives inutiles. L'extase ne répondait point à l'ordre de la volonté.

Pourtant cet accès de délire mystique ne resta pas isolé; il se reproduisit plusieurs fois, mais jamais avec l'intensité de la première. C'était toujours aux instants où Christophe l'attendait le moins, à de brèves secondes, si brèves, si soudaines, — le temps de lever les yeux, ou d'avancer le bras, — que la vision avait passé, avant qu'il eût le temps de penser que c'était elle; et il se demandait ensuite s'il n'avait pas rêvé. Après le bolide enflammé qui avait brûlé la nuit, c'était une poussière lumineuse, de petites lueurs fugitives, que l'œil avait peine à saisir au passage. Mais elles reparaissaient de plus en plus souvent; elles finissaient par entourer Christophe d'un halo de rêve perpétuel et diffus, où son esprit se diluait. Tout ce qui pouvait le distraire de cette demi-hallucination l'irritait. Impossible de travailler: il n'y pensait même plus. Toute société lui était odieuse, et plus que toute, celle de ses plus intimes, celle même de sa mère, parce qu'ils prétendaient s'arroger plus de droits sur son âme.

...il redécouvrit le monde, comme s'il ne l'avait jamais vu. Ce fut une nouvelle enfance. Il semblait qu'une parole magique eût prononcé un «Sésame, ouvre-toi». La nature flambait d'allégresse. Le soleil bouillonnait. Le ciel liquide, fleuve transparent, coulait. Le terre râlait et fumait de volupté. Les plantes, les arbres, les insectes, les êtres innombrables étaient des langues étincelantes du grand feu de la vie qui montait en tournoyant dans l'air. Tout criait le plaisir.

Et cette joie était sienne. Cette force était sienne».

(L'adolescent — Jean-Christophe Vol. III P. 73—77).

Cette tendance soudaine de s'occuper de la jeunesse que nous découvrons à la littérature n'est pas un hasard, mais un symptôme du temps. La littérature, superstructure d'une époque donnée, ne peut ne pas refléter la lutte de la société vers un idéal, qui en l'occurence était: l'humain, la compréhension de l'homme sous tous ses aspects.

Il mènerait trop loin de poursuivre cet aperçu, et cela ne correspondrait pas au but que nous nous sommes assigné dans cette thèse. Notre intention a été simplement de montrer comment la littérature, loin de se borner au rôle qu'on lui attribue trop souvent, a réussi à jeter les bases d'une jeune science qui gagne d'ampleur et d'importance de jour en jour: la psychologie de la jeunesse.

Aussi importante que puisse paraître l'expérience pédagogique, aussi important que fut l'apport de compréhension psychologique de la littérature — leurs résultats ne sauraient suffire à la psychologie moderne, qui, elle, revendique des méthodes d'investigation et des données plus exactes. Evidemment, la psychologie ne peut renoncer à ces sources, mais elle se doit en même temps de ne pas en adopter les données sans critique.

Il faut avouer qu'il est très difficile d'aborder ce problème complexe qu'est la psychologie de la puberté. Déjà dans l'introduction nous avons signalé la grande difficulté que revêt la méthode intro- et retrospective, la seule, qui à côté de la méthode expérimentale a été à notre portée pour approfondir la psychologie des adolescents.

D'après WENHERT, les méthodes principales employées dans ce but ont été les suivantes:

1. l'observation systématique et prolongée;
2. la méthode dite «du journal» (Ch. BUHLER, W. STERN);
3. l'interprétation systématique des produits littéraires des jeunes;
4. l'interrogation d'élèves;
5. l'étude des compositions écrites à l'école; des réponses à des questions formulées par écrit;
6. les tests;
7. questionnaires.

La plupart de ces méthodes se prêtent à l'étude des élèves.

La psychologie moderne tient compte de toutes ces méthodes, mais ne s'en sert pas sans réserves.

Elle constate que la méthode rétrospective (réminiscences) n'est pas complètement digne de foi. Les lacunes dans la mémoire, une fausse reconstruction dans laquelle l'inconscient joue certainement un rôle important, l'impossibilité de contrôler les données de cette méthode — voilà autant de causes d'erreurs possibles.

La valeur absolue de l'observation n'est pas non plus incontestable. Les caractères de la puberté elle-même excluent presque toute observation utile. C'est l'attitude renfermée de l'adolescent. Il lui faut un coin secret, même s'il n'a rien à cacher. Veut-on y pénétrer brutalement, il se défend par le mensonge. Ce n'est que par un don particulier et rare, qui consiste à parler à l'adolescent en ami, qu'on pourra gagner sa confiance. Là alors, le jeune qui chancelle et qui cherche un soutien se révèlera d'une sincérité et d'un fanatisme de la vérité où il ne ménage pas même sa propre personne.

Mais quoiqu'il en soit, nous croyons, quant à nous, que cette méthode est une des plus sûres dont nous disposons. Evidemment elle demande à être maniée avec maîtrise et ne donne de résultats appréciables qu'à ceux qui savent s'en servir.

La méthode dite «du journal» (Tagebuchmethode), sans doute très importante, est sujette à de vives controverses. HOFFMANN et avec lui NEURATH considèrent toutes les professions de foi et les confessions écrites (journal, autobiographie, lettres) comme ayant une valeur très relative.

Si elles sont écrites après la puberté, il s'y mêle à côté d'un certain esprit vaniteux, une retouche voulue ou inconsciente; si elles sont le produit de la puberté même, l'image en est en quelque sorte falsifiée par une certaine tourmente, par les phases des «hauts» et des «bas» ainsi que par un certain manque d'équilibre. Tel n'est pas l'avis de W. STERN qui considère cette méthode comme très appréciable, et qui a même publié, tout en le commentant, le journal d'un adolescent. Il faut dire qu'entre les mains de STERN, qui est un connaisseur remarquable de l'âme des jeunes, un tel document est d'une extrême importance. En effet, il ne se borne pas à prendre les confessions et les idées de son auteur telles qu'elles se présentent, mais il les considère aussi sous leur forme: écriture, signes d'affectivité révélés par l'écriture, certaines expressions, ainsi que certaines manières dont le jeune s'exprime. Nous avons hautement apprécié cet ouvrage et nous aurons souvent l'occasion d'en citer des passages à l'appui de nos affirmations.

En conclusion nous pourrions dire que les principales méthodes d'investigations sont, prises séparément, chacune sujette à caution, mais que, employées avec compétence, et les complétant l'une par l'autre, elles nous rendent de grands services. C'est pourquoi nous sommes complètement de l'avis de HOFFMANN, quand

il dit: «aucune méthode et aucun appareil ne peuvent dispenser le chercheur de quitter sa chambre pour étudier la vie des jeunes dans leur milieu».

Nous voulons maintenant donner un court aperçu des différents points de départ qui ont servi aux spécialistes pour leurs investigations.

Partant de la constatation reconnue par tous, que la puberté psychique n'est pas superposable dans le temps à la puberté anatomo-physiologique, mais qu'elle la dépasse de beaucoup, nous nous trouvons en face de plusieurs écoles.

HOMBURGER (Psychopathologie des Kindesalters 1926) distingue plusieurs variétés:

1) Début prématuré reconnaissable d'après les caractères anatomo-physiologiques liés à une précocité psycho-sexuelle, à 11-12 ans chez les jeunes filles, une année plus tard chez les garçons;

2) Début prématuré au point de vue anatomo-physiologique sans signes de puberté intellectuelle;

3) Début tardif, mais à la fois physiologique et psychique;

4) début tardif du développement physique et encore plus retardé au point de vue psychique.

5) début normal, mais puberté prolongée jusqu'à 30 ans environ;

6) début tardif et puberté prolongée.

Nous nous permettons de compléter cette division en signalant des cas où l'on observe à la fois un commencement précoce et une durée très prolongée de la puberté et des cas, où, malgré l'aspect anatomo-physiologique impubère, on remarque une certaine précocité intellectuelle.

Déjà dans le chapitre précédent, nous avons mis en garde contre une conception trop schématique et mécanique dans l'appréciation de la relation de cause à effet entre la puberté anatomo-physiologique et la puberté psychique. Aussi n'est-il pas étonnant de trouver de grandes divergences entre l'école des biologistes et médecins et l'école des psychologues et pédagogues. Si la première tend à désigner le facteur hormonal et somatique comme moteur de la puberté, la seconde insiste surtout sur une évolution déterminée par l'intérêt et l'expérience de plus en plus éveillés et prononcés.

C'est ainsi que Th. ZIEHEN, le représentant le plus remarquable de l'école biologique, à côté de GROOS et Ch. BUHLER, est

convaincu que par la sécretion interne des glandes sexuelles, des hormones sont mises en circulation dans le sang, qui, en influençant le développement de beaucoup d'organes, influencent certainement aussi le cerveau, et contribuent ainsi en grande mesure à la transformation pubérale de la vie psychique.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les fonctions hormonales et notamment celles des glandes sexuelles ont une influence primordiale sur les réactions psycho-sexuelles. Ceci nous est prouvé par l'attitude des animaux pendant le rut, par celle des châtres, enfin par le parallèlisme entre l'évolution de la puberté et la capacité psychique de l'individu.

A cet égard, CIMBAL distingue un certain nombre d'époques: l'enfance, neutre au point de vue hormonal, la vieillesse, également neutre, et, entre ces deux limites, dix époques «d'ivresse et de fatigue hormonales», qui commencent après l'enfance et s'achèvent dans la vieillesse.

Le caractère psychique de chaque époque serait donc déterminé par une onde endocrinienne.

Parmi ces époques, celle de la «première ivresse» entre 14 et 17 ans et de la «dernière ivresse» entre 34 et 36 ans, seraient les plus tourmentées. Dans le langage courant, la première ivresse correspond à la puberté et la dernière au climacterium.

Nous nous élevons contre une appréciation aussi rigide d'une période de la vie, sans toutefois nous rallier à l'école de BUHLER, HOFFMANN, W. STERN, dont le dernier va jusqu'à nier l'influence des glandes sexuelles en maturation sur le psychisme de la puberté.

Enfin, il faudrait s'élever contre la conception qui voudrait assimiler la psychologie de la puberté à la psychologie sexuelle tout court, comme certains «freudistes» ou «pseudo-freudistes» le font encore trop souvent. Si le moment sexuel est indéniable, si ce moment joue un rôle très important dans la psychologie de la puberté, on ne saurait parler seul de psychologie sexuelle de la puberté et rien que d'elle; en général, il ne faut pas faire de l'homme «l'appendice de ses organes sexuels».

W. HOFFMANN dit avec raison: «rien n'a rendu la compréhension de la psychologie de la jeunesse plus difficile, que la méfiance sexuelle avec laquelle on a toujours abordé toutes ses manifestations». (Nichts hat uns das Verständnis des jugendlichen Seelenlebens so erschwert, wie der sexuelle Argwohn womit man von diesem Standpunkt aus alle seine Lebensäusserungen zu betrachten pflegte).

Nous sommes, quant à nous, d'avis, qu'aussi bien le facteur endocrinien, que le facteur «vie» (hérédité, milieu, éducation)

représentent deux forces, deux énergies, deux groupes déterminants qui influencent ensemble et avec une intensité égale, la courbe de l'évolution psychique. En outre, nous nous sommes déjà efforcés de démontrer l'utilité d'une conception dialectique de tout le problème, aussi bien sous ses aspects extérieurs qu'en tant que phénomène dynamique.

Il serait erronné de vouloir diviser la puberté psychologique en plusieurs époques comme on l'a fait pour la puberté somatique. «C'est un drame qu'on ne saurait diviser en actes» (NEURATH). C'est ainsi que SCHOPEN (Beiträge zur Erziehung der männlichen Jugend, 1918, cité par Th. ZIEHEN) voit une puberté «proprement dite» allant de l'âge de 11 ans jusqu'à 17 ans, où il y aurait une lutte entre enfance et puberté, et une «adolescence» 17-21 ans où il y aurait altercation entre puberté et maturité. Dans ce même ordre d'idées Ch. BUEHLER désigne cette «puberté proprement dite» sous le nom de «phase négative» et ne voit le critérium de l'adolescence atteinte que dans une attitude positive dont le commencement s'effectuerait, chez les deux sexes, dans la 17e année.

TURMLIRZ trouve une autre division: il appelle le temps entre la 12e et 14e année «l'âge de l'entêtement (Trotzalter); celui jusqu'à la 17e année «puberté proprement dite» et celui jusqu'à la 20e année «âge de l'adolescence» (Jünglings-Jungfrauenalter). Dans la première phase, l'enfant nie aussi bien soi-même que son entourage; dans la 2e, le jeune n'a d'attitude positive qu'envers soi-même, pour adopter cette attitude également envers son entourage pendant la troisième phase.

L'utilité de telles divisions ne nous semble pas prouvée, car nous aussi, nous considérons la puberté psychique comme une ligne composée d'une infinité d'ondes qu'il serait vain de vouloir schématiser. Naturellement on devrait tenir compte de certains caractères précoces ou tardifs, mais sans diviser pour cela, la puberté d'une manière trop rigide.

Selon notre avis, HOFFMANN réussit à merveille à décrire tout ce processus dans une seule phrase: «Le nouveau est plus que l'extension des connaissances et des capacités intellectuelles, c'est la continuation et la conséquence d'un renouvellement complet du fondement intellectuel; nous assistons d'abord à un ébranlement et à une dissolution des bases de l'âme enfantine, de sa structure toute entière, ce qui représente «l'ouverture» du grand drame de la tourmente et du déchirement intérieur dont la «finale» est apportée par l'équilibre relatif de la maturité».

Les réactions de l'adolescent en présence de cet état fait bien souvent place, surtout chez ses proches, aux interprétations les plus fantaisistes.

Sa nature renfermée, sa soif de solitude, son isolement de la communauté, de la famille, des amis, voilà qui nous semble confirmer que la nouvelle personnalité veut naître en secret. D'autres fois ces traits sont moins caractéristiques; alors nous assistons à un véritable débordement de l'âme, à une ivresse de la pensée et de la parole. Le jeune qui cherche un appui, semble le trouver trop facilement, jusqu'au moment de la déception — moment cruel, souvent éprouvé par ces enfants, — alors il prend la fuite dans son coin secret, pour y pleurer.

Considérations générales.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, qu'il nous soit permis, à côté de quelques considérations générales, d'insister sur un point que l'on ne saurait ne pas avoir toujours présent à l'esprit. C'est qu'avec le développement et la différenciation croissants de la culture, la durée de la puberté psychique se prolonge. Il est de plus en plus difficile pour le jeune de se trouver une place dans la culture objective et formée.

Comme corollaire à cette remarque, nous sommes amenés à constater, en tenant compte de l'aspect actuel de la société, que le jeune, issu des couches indigentes de cette société, vit sa puberté autrement que par exemple le fils de l'intellectuel. On pourrait dire que l'apprenti vit plutôt dans le domaine de la réalité que le collégien, tout comme le garçon, pour lequel les perspectives de l'avenir se posent autrement que pour la jeune fille, vit une réalité plus «réaliste» et moins rêveuse.

Le fils d'ouvrier quitte l'école précisément à l'âge de 14 à 15 ans. La puberté coïncide donc avec un changement brusque de milieu. Son horizon s'élargit subitement. Jusqu'à ce moment sa vie quotidienne se déroule à l'école, dans la famille, dans la rue. Ce sont là, les sources principales de ses impressions. En quittant l'école, le jeune fait la connaissance d'un nombre de nouvelles personnes; il voit dans l'espace d'un mois plus qu'il n'avait vu pendant des années. La disparition de la surveillance fait disparaître la crainte des sanctions. La vie quotidienne n'est plus soumise à un programme si strict. L'occasion et parfois l'obligation d'agir indépendamment apparaissent.

Des transformations n'en apparaissent pas moins, vers l'âge de 14 à 15 ans, chez le collégien qui ne quitte l'école que vers 17, 18 voire 20 ans. Il est vrai, qu'à l'encontre de «l'élargissement externe» de l'horizon de l'élève de l'école primaire, nous voyons apparaître chez le collégien un «élargissement interne» par la lecture, qui excite la fantaisie dans une mesure peut-être encore plus grande que le contact avec le «monde réel». (Th. ZIEHEN).

Mais forcément, cette transformation, pour être plus profonde, est naturellement plus lente que chez le jeune ouvrier, qui subitement change de milieu (travail, apprentissage etc.). Disons, en passant, qu'en vertu du choc en retour, la maturation anatomo-physiologique se comporte à peu près de la même façon chez ces deux types de jeunes. Chez le jeune intellectuel elle est plus longue alors que chez son camarade qui entre dans la vie d'un pas décisif, elle sera hâtée par cette même vie.

La puberté est en outre, l'époque où les caractères psychiques propres à chaque sexe, dont les ébauches étaient déjà reconnaissables avant la puberté, font leur apparition définitive. Il est vrai qu'ici l'influence des mœurs, des traditions sociales, de l'exemple, jouent un rôle très important, peut-être aussi important que celui joué par la nature. C'est surtout W. STERN, qui signale cette différenciation pendant la puberté. Il remarque la plus grande réceptivité des jeunes filles, associée à une merveilleuse mémoire, ainsi que leur suggestibilité associée à une docilité et à un zèle accrus. Pendant cette époque, elles auraient aussi une grande tendance à l'imitation. Chez les garçons, W. STERN signale une spontanéité plus forte se manifestant par un intellectualisme plus accentué, par un besoin de créer, des facultés constructives, une tendance à l'opposition et à la critique. Nous croyons qu'ici, comme ailleurs, il serait vain de vouloir trop schématiser.

D'après HOFFMANN, l'horizon du garçon est toujours au lointain, et en général, la pensée est déterminée par des professions et idéaux lointains, s'étendant aux abstractions les plus fantaisistes. A cause de cet élargissement soudain de la vie psychique l'image du caractère change à tel point, que l'homme se souvient de cette phase comme d'un rêve et ne peut s'y replacer que très difficilement. Il n'en est pas de même pour la jeune fille. La puberté ne constitue pas une telle rupture avec le passé. Son développement se poursuit plutôt en profondeur et c'est pourquoi elle reste beaucoup plus attachée à son enfance. Ce serait aussi le motif pour lequel les enfants se croient beaucoup mieux compris par leur mère que par leur père et c'est la mère qui est la conciliatrice en cas de conflit.

Quelle est, en général, l'influence de la puberté sur le développement intellectuel? On pourrait dire que, d'une manière générale, la puberté donne un coup de fouet au développement psychique et intellectuel, dont la courbe devient plus verticale. Nous sommes amenés parfois à constater juste le contraire. ZIEHEN (Das Seelenleben der Jugendlichen) cite des cas où il a vu apparaître concomitamment avec la puberté, un ralentissement, voire un arrêt de ce développement, sans qu'il y ait eu démence précoce (Schizophrénie). Ce serait le cas des enfants précoces, bien

connus par les instituteurs, qui, jusqu'à 14-15 ans dépassent de beaucoup leurs camarades du même âge. Soit subitement, soit progressivement, leur développement s'arrête. Ce phénomène peut s'accentuer à tel point, que vers l'âge de 20 ans, leur niveau n'atteigne même pas la moyenne. Une reprise ultérieure serait rare. Le même auteur insiste aussi sur le manque de toute perturbation externe apparente (surmenage intellectuel, excès sexuels, onanisme, maladies intercurrentes). Dans le cadre de cet ouvrage il nous est impossible d'insister sur les cas qui portent le cachet de l'anormal. Nous nous contentons de les signaler.

Signalons aussi que LIPPMANN prétend avoir constaté que la prépuberté freine le développement intellectuel, alors que la puberté proprement dite aurait un effet inverse. Le fait que dans les classes moyennes des écoles mixtes les jeunes filles, qui entrent plut tôt en puberté, s'avèrent plus capables que les garçons, semble prouver cette constatation.

Néanmoins, l'affirmation de STERN, que l'apparition précoce de la puberté se fasse aux frais du développement intellectuel, nous semble exagérée, car nous connaissons un grand nombre de cas où l'inverse est plutôt remarqué.

Il est cependant rare, quoique pas exclu, que pendant la puberté le développement intellectuel prenne une telle allure qu'il compense ou surcompense un développement retardé jusqu'à ce moment. Les recherches faites par ZIEHEN et HÆCKER ont révélé, au grand étonnement de ces auteurs, que des talents musicaux extraordinaires ne feraient leur apparition qu'après la 15e année. L'hérédité musicale aurait donc trouvé dans la puberté une impulsion décisive. Nous sommes aussi d'avis que la puberté sert en quelque sorte de déclic, de catalyseur à certaines capacités intellectuelles en général et de certaines manières de penser, en particulier. D'ailleurs, il est un fait connu par les cliniciens, que les tares psychiques héréditaires font leur apparition de préférence pendant la puberté.

Disons enfin que les travaux de KRETSCHMER sur le rôle de la puberté dans la vie des grands hommes nous paraissent pour le moins très intéressants. Il nous cite le cas de la puberté trop intense chez Schiller, ce qui avait pour conséquence une productivité intellectuelle très prolongée de ce poète; de la puberté tardive et de la génialité tardive de Dostoyewski. Et si Goethe dit: «des natures géniales font une puberté répétée, tandis que les autres ne sont jeunes qu'une seule fois»; sa vie, à lui, analysée par Kretschmer, nous montre clairement, comme après un certain intervalle, une nouvelle puberté le pousse vers la joie de vivre, vers l'amour et en même temps vers la création d'œuvres immortelles et divines.

Mais sans avoir recours à l'étude de la vie des grands hommes, nous croyons, pour notre part, que de telles renaissances psychosexuelles s'accompagnent très souvent dans notre vie d'une véritable renaissance intellectuelle.

En ce qui concerne les phénomènes psychologiques de la puberté, pris séparément, nous nous proposons pour les décrire, de suivre le plan tel que l'adopte Th. ZIEHEN dans le «Seelenleben der Jugendlichen - (Langensalza 1931) sans nous rallier sans réserves à ses opinions. Nous avons déjà précisé plus haut en quoi nous nous rapprochons et ce qui nous éloigne des théories de ZIEHEN concernant les relations entre la maturation corporelle et la maturation psychique.

C'est cependant son plan que nous jugeons le plus approprié pour notre description, car il présente à notre avis deux avantages. Le premier avantage est qu'il se rapproche de beaucoup de la classification de RABIER (Psychologie 89-90) jugée comme étant une des plus rationnelles des fonctions mentales. M. RABIER distingue parmi les fonctions de l'intelligence: 1°) une fonction d'acquisition, grâce à laquelle la connaissance acquiert les données ou matériaux sur lesquels elle s'exerce et qui est remplie par les facultés dites d'expérience, à savoir les sens et la conscience.

2°) une fonction de conservation remplie par la mémoire.

3°) une fonction de combinaison, qui comprend l'association des idées et de l'imagination.

4°) les fonctions d'élaboration ou fonctions proprement intellectuelles: jugement, généralisation, raisonnement et raison.

Le deuxième avantage consiste dans ce que le plan de ZIEHEN se prête bien à notre exposé, qui, sans avoir la moindre prétention d'être complet, veut toutefois donner une vue d'ensemble du problème.

C'est ainsi que nous sommes amenés à parler des manifestations psychiques dans le domaine de la perception, de celles de la pensée dans la puberté, pour parler enfin de celles de l'affectivité et de la volonté.

Manifestations psychiques dans le domaine de la perception

Dans ce chapitre, il sera question des résultats des dernières recherches, notamment de celles de ZIEHEN, ayant trait aux fonctions élémentaires de la perception et de l'intelligence. C'est un terrain où la méthode expérimentale, la méthode des tests a rendu d'immenses services.

Etant donné que nos moyens de recherches étaient plus que restreints, nous nous bornerons à exposer ici les méthodes et les résultats des psychologues spécialisés sur ce terrain (ZIEHEN,

NAUEN, etc.) et nous nous permettrons de les compléter par nos observations personnelles.

Les anciens auteurs, comme MARRO étaient d'avis que la perception subit pendant la puberté une modification assez importante. C'est ainsi que l'on prétendait par exemple, que l'odorat, mesuré par son seuil d'excitation, augmenterait chez les jeunes filles. Mais les méthodes dont on se servait pour ces recherches ne sont pas exemptes de défauts et les résultats en sont tellement incertains que l'on ne saurait être trop affirmatif en pareille matière. Nous avons déjà mentionné dans le chapitre précédent que l'organe de l'odorat subit un développement pendant la puberté, ce qui laisse admettre les affirmations de MARRO. Mais il paraît, que d'une manière générale, les modifications les plus importantes s'établissent déjà dans la phase prépubérale.

Par contre, parmi les fonctions de représentation, c'est celle de la mémoire qui retiendra notre attention pendant plus longtemps. Il est certain qu'elle subit de très fortes modifications pendant la puberté, et nous pouvons affirmer que c'est pendant cette période qu'elle acquiert son «type» (mémoire visuelle, mémoire auditive, etc.). Pour cette description il suffit de distinguer trois formes principales de la mémoire: la mémoire mécanique, la mémoire synthétique et la mémoire associative.

La mémoire mécanique se réfère à des excitations simples, seules ou composées, mais qui ne sont pas rassemblées en unités, auxquelles n'est liée aucune image, p. ex. la souvenance d'une couleur, d'un ton, de la longueur d'une ligne, des chiffres, etc. Il y a différentes méthodes pour mettre à l'épreuve cette fonction. (p. ex. l'Atlas en couleur d'Ostwald).

On a constaté que la mémoire mécanique atteint sa capacité maxima déjà au début de la puberté.

Il n'en est pas de même pour la mémoire synthétique qu'on pourrait désigner également sous le nom de mémoire plastique: c'est la retention d'éléments groupés en unités, par ex. de quelques tons formant une mélodie, des lignes formant une figure géométrique. Expérimentalement on procède en faisant regarder des figures géométriques (pendant 4 à 6 secondes) que l'enfant devra reproduire. L'expérience montre là un progrès incontestable pendant la puberté.

ZIEHEN insiste sur cette différence entre la mémoire mécanique et la mémoire plastique et suppose qu'elle est déterminée par les changements anatomiques que le cerveau subit pendant la puberté. Chaque synthétisation demande un acte associatif, et un tel acte dépend des fibres associatives de l'écorce cérébrale, des neurofibrilles des cellules ganglionnaires du cortex. Ceci explique pourquoi le développement de la mémoire synthétique ne

saurait être achevé pendant l'enfance. Le fait que cette mémoire disparaît très précocement dans les maladies qui vont de pair avec une destruction du cortex cérébral, démontre qu'il ne s'agit pas dans ce cas d'une fonction «purement» psychique, située au-delà du cerveau. (Voir notre description du substratum anatomo-physiologique).

La troisième forme de la mémoire, la mémoire associative dans le sens plus restreint du mot est celle qui se réfère à des stimuli qui ne sont pas seulement groupés en unités, mais auxquels sont liés d'autres représentations en nombre plus ou moins grand.

Pour son exploration on se sert d'habitude de la méthode dite des mots-pairs, p. ex. jardin-petit, dormir-nuit, violet-logique, robe-blanc, pauvre-insolence, cause-effet, quoique-table, etc. Le candidat devra lire ces mots à haute voix et pas trop lentement. On aura remarqué que les deux éléments d'un mot pair sont choisis de manière à ce que les possibilités de les lier par les représentations associatives soient inégalement fortes. C'est ainsi que dans les mots: chien-mer il n'y a que la mémoire purement mécanique qui est mise à contribution, alors que dans les mots dormir-nuit, l'association «dormir pendant la nuit» se présentera indubitablement à l'esprit. La capacité de la mémoire sera appréciée après avoir présenté au candidat un groupe de quinze mots pairs, dont il devra énoncer après un intervalle le deuxième mot après en avoir entendu le premier.

L'expérience prouve que cette mémoire se développe progressivement pendant la puberté et n'achève son développement qu'après cette période. Ceci veut dire que les associations se forment plus facilement surtout vers la fin de la puberté et c'est aussi à ce moment qu'elles seront plus facilement retenues.

A côté de l'élargissement de l'horizon du jeune, le développement anatomique (fibres associatives du cerveau) y doit certainement jouer son rôle.

L'échelle la plus élevée de la mémoire associative est atteinte lorsqu'il n'est plus question d'énoncer une association entre deux éléments pour la retenir, mais lorsqu'il s'agit de retenir par ce mécanisme des phrases et même des histoires ou des démonstrations.

Cest alors qu'on pourrait parler de mémoire compréhensive (verstehendes oder sinnvolles Gedächtnis). On l'examine en lisant au candidat une histoire ou une poésie, en lui demandant de la reproduire après 2-3 heures. A remarquer que ce n'est pas la faculté de compréhension que l'on examine, mais la mémoire des choses comprises et assimilées. C'est pourquoi on devra, s'il y a

lieu, donner au candidat toutes les explications nécessaires, afin qu'il comprenne bien le contenu du thème. Il est hors de doute que cette forme supérieure de la mémoire accélère son développement pendant la puberté, et ceci d'une manière très intense.

On ne saurait parler de la mémoire des adolescents sans mentionner au moins deux facteurs qui l'entravent bien souvent. C'est ainsi que les troubles de l'attention, qui jouent un grand rôle dans la puberté, interviennent souvent et faussent les résultats des examens pratiqués.

Un autre facteur qui peut intervenir est la suggestibilité. Celle-ci agit par le mécanisme de la transformation du contenu de l'élément retenu. Sous son influence, beaucoup d'éléments formant le contenu d'un souvenir, peuvent être complètement changés. Il est vrai que la suggestibilité diminue avec l'âge. Néanmoins on a remarqué sa recrudescence entre la 14e et la 20e année, surtout quand il s'agit d'un terrain hystérique ou dégénératif. Cependant, nos observations, nous ont montré (tout comme celles de ZIEHEN) qu'elle se rencontre même plus tard et ceci en dehors de tout terrain psycho-pathologique.

La médecine légale connaît beaucoup de cas où, pendant de nombreux procès, notamment lorsqu'il s'agissait d'attentats à la pudeur, les témoignages d'adolescents, parfois accablants, se sont révélés par la suite comme étant faits sous l'influence de la suggestion (p. ex. de questions suggestives des enquêteurs). Ajoutons que l'hyperactivité de la fantaisie ou comme on l'appelle, l'hyperfantaisie, parente à la suggestibilité intervient assez souvent dans la falsification de la mémoire. Un examen médical peut ainsi se transformer en attentat à la pudeur, une mention à l'école en une réception de prix, et ceci en dehors de toute suggestion hétérogène ou auto-suggestion.

Un processus intellectuel apparenté à la mémoire est celui de l'idéation; c'est le mécanisme de la formation des notions. Déjà l'observation simple nous montre que la quantité des notions déduites, surtout celle des notions abstraites s'agrandit pendant la puberté dans une mesure extraordinaire. D'un côté beaucoup de notions abstraites ne sont acquises que pendant la puberté; de l'autre côté, un grand nombre de ces notions, acquises déjà auparavant ne deviennent «liquides», c'est-à-dire propres à l'usage qu'en ce moment. Nous assistons, en un mot, à l'agrandissement de ce qu'on appelle le «magasin aperceptif»; à son agrandissement en quantité et à la différenciation en qualité. Les notions sont «rangées», «casées», des fils les réunissent; il y a tout un processus d'acquisition et d'assimilation. Nous avons, bien souvent, eu l'occasion de nous en rendre compte. C'est, à notre avis, un des processus les plus caractéristiques du développement intellectuel pen-

dant la puberté. On peut aisément l'éprouver en posant les questions suivantes aux enfants: Quelle est la différence entre économie et avarice, entre envie et haine, rage et colère, mensonge et subterfuge, etc.; ou bien de leur demander de définir ce qu'est la la justice, l'amitié, etc. On remarquera que la capacité de fournir des définitions s'accroit de beaucoup pendant la puberté. Il est naturel qu'on devra constamment tenir compte du milieu social, du degré de culture et d'autres facteurs de cet ordre.

Une des fonctions les plus importantes de la logique, la faculté de conclure, ne commence à se développer qu'à partir de 14 ans environ, mais fait des progrès énormes pendant la puberté. Là aussi, les changements d'ordre anatomiques semblent jouer. En effet, une certaine maladresse dans ce domaine se remarque chez beaucoup d'adolescents jusqu'à la 20e année et n'est que superficiellement masquée par ce qu'on nomme le «sophisme des adolescents» qui nous présente bien souvent des conclusions qui ne le sont que par leur apparence extérieure.

Faut-il en déduire que l'enfant ne sait tirer de conclusion et que ce n'est que pendant la puberté qu'il l'apprend? Décidément non. Il faut supposer que cette forme de raisonnement qui est la déduction, ne convient pas à l'enfant et qu'elle devient l'apanage de la période de l'adolescence.

Il est aisé de constater que la faculté de conclure se développe en trois phases. Dès l'enfance, nous remarquons des «conclusions d'analogie» qui vont d'un cas particulier à un autre cas particulier. Plus tard les conclusions deviennent inductives, c'est-à-dire vont du particulier au général, et c'est à ces conclusions inductives que s'associent plus tard des conclusions déductives. Ces phases ne sont pas strictement séparées dans le temps mais s'interfèrent et se superposent. V. BODE et ZIEHEN prétendent que l'amour pour les collections va souvent de pair avec la faculté de l'induction.

Mais comme la puberté n'est pour tous ces processus qu'une phase de transition, l'adolescent perd la manière concrète de penser, propre à l'enfant, sans avoir complètement assimilé la manière abstraite de la pensée logique; ceci se voit d'autant mieux, que le jeune s'adonne de préférence à la solution des problèmes les plus compliqués.

Le conflit résultant de cette transformation encore incomplète, nous explique en grande partie l'incohérence de ces jeunes gens. Celle-ci est parfois tellement marquée qu'elle rappelle l'incohérence pathologique de la schizophrénie. Dans ces cas on parle d'une constitution schizoïde; assez souvent on remarque concomitamment des stigmates somatiques. On parle alors d'une consti-

tution leptosome. La schizophrénie apparaît, effectivement, très souvent chez ces individus pendant la puberté.

L'attitude critique, le pouvoir d'affirmer et de nier certaines choses, se développe assez lentement, tout comme les autres fonctions logiques.

GILBERT (cité par ZIEHEN) trouve que jusqu'à l'âge de onze ans le développement des fonctions intellectuelles des jeunes filles se fait plus rapidement que celui des garçons, mais qu'à partir de ce moment, elles sont rattrapées et même dépassées par ceux-ci. C'est une assertion assez répandue et à laquelle Ziehen oppose une certaine réserve. Pour notre part, nous l'estimons assez fondée, mais nous croyons qu'elle correspond plutôt à des raisons d'ordre sociologique que biologique. A ce propos, il nous semble qu'on attribue trop peu d'importance à ce facteur dans la littérature.

On ne saurait parler de puberté tout court sans prendre en considération que la structure même des sociétés à travers les siècles ne peut ne pas avoir eu d'influence importante sur cette période, et ceci d'une autre manière chez la jeune fille que chez le garçon.

Qui dit «milieu», doit reconnaître que ce milieu a été autre pendant le moyen-âge que de nos jours. L'éducation, l'influence des mœurs, la vie de famille, sont autant de facteurs déterminants qui, tout en se transformant d'une époque à l'autre, ont influencé la vie des jeunes et surtout le développement de leurs facultés intellectuelles.

ZIEHEN nous parle aussi de «l'intelligence pratique» (anschaulich-motorische Kombination) c'est-à-dire de la faculté intuitivo-motrice. C'est la faculté de pouvoir résoudre un «problème moteur» dans une situation donnée, en face de certains complexes moteurs. Il ne s'agit pas, ici, d'adresse, mais de la faculté de trouver la solution exacte. Si, par exemple, un enfant voit un morceau de sucre derrière un grillage, donc pas à portée de sa main, mais qu'une canne à bout recourbé soit posée là, et si l'enfant trouve la solution exacte sans effort prolongé, on saurait parler d'intelligence pratique. Le développement de celle-ci commence déjà pendant l'enfance, mais se poursuit très rapidement pendant la puberté. Nous citerons une observation personnelle: c'est le cas d'un garçon de 16 ans qui, pendant ses exercices de gymnastique, voyant se détacher tous les boutons de sa culotte, risquant donc de la voir tomber, sortait sans réfléchir un morceau de fil de fer de sa poche et, à l'aide de ce fil, attacha sa culotte à la chemise.

Parmi les facteurs de la vie intellectuelle l'attention occupe une place très importante. Il va sans dire qu'elle subit une très

grande modification par la puberté. ZIEHEN exprime la différence, sur ce terrain, entre l'enfance et la puberté, en disant: l'attention de l'enfant est surtout détournée par des représentations et des souvenirs immédiats, tandis que l'attention du jeune l'est fréquemment par des souvenirs plus éloignés, ou par des représentations du domaine de la fantaisie.

Sans cette inattention, le jeune est capable de fournir une concentration et une ténacité très grandes; si, par contre, elle l'emporte, son attention n'est guère plus grande que celle d'un enfant de 10 ans. (Il nous manque la compétence de nous prononcer sur le bienfondé de cette affirmation. Nous avons cependant pu constater que l'intensité de l'attention peut varier chez le même individu d'un moment à l'autre. C'est ainsi qu'il leur serait impossible de lire une seule page d'un livre sans voir leur attention détournée sans cesse). Ceci se remarque surtout chez certains jeunes à constitution légèrement psychopathe. Bien des fois cette distraction excessive pendant la lecture, la conversation et pendant toute activité intellectuelle, donne lieu à de fausses interprétations sur l'intelligence de ces sujets.

C'est ces cas que le médecin ou le psychologue averti devrait examiner pour éviter des confusions avec des états psychiques dûs à la dégénération.

Nous constatons également que la fatigabilité s'accroit pendant la puberté dans une mesure considérable. C'est compréhensible vu les changements anatomo-physiologiques et psychiques que le jeune être doit subir.

ZIEHEN demande donc, avec raison, que l'on tienne compte au moins dans la même mesure de la fatigabilité de la jeunesse en puberté que de celle de l'enfance, au moment où on revendique la diminution des heures scolaires.

Cette revendication nous semble particulièrement applicable en France, où la jeunesse entre 10 à 18 ans est soumise à des heures de classe s'étendant sur toute la journée.

Nous disons donc, pour conclure, qu'aucune des fonctions générales de la conscience, que ce soient les fonctions d'assimilation (mémoire) aussi bien que celles de la synthèse mentale (association) ou celles d'apperception, n'échappe au coup de fouet que donne la puberté à la vie intellectuelle toute entière.

La vie affective et la vie active

D'après la classification de M. Abel REY (Psychologie 34-43) la vie affective est constituée par: 1°) les faits élémentaires (les

affections et sensations de plaisir et de douleur); 2°) les combinaisons spontanées (les émotions et les passions); 3°) les combinaisons réfléchies (les sentiments) et 4°) les facteurs généraux (les tendances, les penchants; instinct de conservation, la sympathie, l'imitation).

La vie active, par contre, est constituée par les reflexes, les instincts et les mouvements habituels, les actes volontaires ou volitions et les facteurs généraux du développement de la vie active (caractère).

Nous n'en traiterons que les principaux éléments, ce qui, pensons-nous, suffira au but que nous nous sommes assignés.

C'est surtout dans le domaine de la vie affective que sautent aux yeux les immenses transformations que subit le psychisme pendant la puberté. Dans ce chapitre nous ne traiterons pas l'affectivité sexuelle; à celle-ci nous réservons un chapitre spécial.

Tout comme dans le chapitre précédent, nous devons distinguer les faits élémentaires des combinaisons spontanées. Dans ce sens, nous parlerons d'abord des états affectifs élémentaires pour étudier ensuite les sentiments complexes (joie, tristesse, émotions, complexes).

Les exemples qui suivent, cités d'après CUVILLIER (Manuel de philosophie, Paris 1931) feront mieux saisir la différence:

«Une odeur peut nous paraître agréable à respirer par elle-même, et, sans qu'aucun fait psychique vienne s'y ajouter par association, elle nous donne une sensation agréable. Mais si le parfum rappelle, par exemple, une personne aimée et s'il fait revivre des souvenirs doux ou tristes, le cercle de l'émotion s'élargit singulièrement, ce sont des sentiments qui se produisent. On peut trouver que la pervenche est une jolie fleur et avoir un certain plaisir, pas très vif — à la regarder, mais le cri de Rousseau en retrouvant la pervenche (allusion à un passage de «Confessions») et les émotions qu'éveille la vue de cette fleur, dénotent des phénomènes affectifs bien différents de la simple sensation affective (PAULHAN, «Les phénomènes affectifs», 83-84).

Parmi ces faits psychiques on distingue habituellement les tonalités affectives des états affectifs.

Alors que les tonalités affectives accompagnent une seule sensation ou une seule représentation, les états affectifs ou disposi-

tions ont la même origine, mais s'étendent dans le temps.

En ce qui concerne les tonalités affectives, certaines sont isolées; elles n'évoquent alors aucune image (par association) aucune représentation, alors que d'autres correspondent aux représentations.

Ces tonalités affectives isolées ne subissent pas de changement pendant la puberté. Par contre les tonalités correspondant aux représentations gagnent de plus en plus d'importance chez les adolescents.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de constater combien les enfants oublient facilement la mort de leurs parents (du moins il en est ainsi pour la moyenne), ou combien la perspective de l'avenir, qu'elle soit belle ou mauvaise, les laisse indifférents.

Il n'en est plus de même chez l'adolescent; dans sa vie affective les souvenirs les plus lointains ainsi que les espoirs et les craintes de l'avenir jouent un rôle de plus en plus prépondérant.

La différence entre l'enfance et la puberté est encore plus grande, si on considère les états affectifs (Stimmungen). Ceux-ci manquent, ou tout au moins ne durent pas chez les enfants; alors que chez ces derniers nous ne remarquons que des impulsions affectives, donc très courtes, la puberté, elle, est l'âge préféré des états affectifs, qui, sur une courbe, revêtiraient l'aspect d'une onde. On remarque cependant chez des adolescents psychopathes et débiles des impulsions très violentes, tout comme chez l'enfant.

Ces états affectifs pubertaires se caractérisent par un contenu très vague, parfois irréel. C'est ainsi que nous pouvons expliquer ces accès de mal du siècle, de rêveries sentimentales, éloignées de toute réalité, que nous avons tous vécus pendant notre puberté. L'activité accrue de la fantaisie dont nous avons parlé précédemment, contribue sans doute à détacher davantage des états de la réalité. Ziehen remarque avec raison que des individus ayant une certaine instruction et les jeunes filles les éprouvent beaucoup plus fréquemment. Faisant suite à ce que nous avons dit dans nos considérations générales, la vie affective est, chez les garçons et chez les incultes, souvent prédominée par la vie représentative.

Nous pouvons ainsi nous expliquer, entre autres, ces étranges états d'embarras (P. MENDOUSSE dans «L'âme de l'adolescent» parle d'un âge d'indécision»).

Sous l'impulsion de l'activité accrue de la vie psychique, que la logique n'est pas encore arrivée à maitriser, il nait ce sentiment singulier qui paralyse et effraie en quelque sorte le jeune. Cet état est d'habitude accompagné d'un certain manque de satisfaction intérieure et par une certaine langueur.

Parfois ces états d'impuissance et de doute poussent à des actes

de désespoir (suicide, etc.), mais à ce moment il y a généralement une contribution psychopathique.

Il n'est pas sans intérêt de vouloir trouver quels sont en général les facteurs déterminant telles dispositions. D'après Ziehen et d'après nos observations personnelles, elles n'existent jamais sans raison (abstraction faite des époques chez les jeunes filles et des maladies). Les causes en sont parfois dérisoires, le sujet, dans la plupart des cas, ne s'en souvient même pas. Une querelle, un petit incident à l'école, une offense, une impression désagréable recueillie dans le courant de la journée, suffit pour laisser subsister un état latent, très durable. Le souvenir de la cause elle-même disparait, ou est refoulé, mais il jette sur l'état d'âme une ombre qui s'y maintient pendant longtemps.

Inutile de souligner qu'il existe nombre de personnes chez lesquelles ces alternances de «hauts» et de «bas» sont profondément ancrées dans le tempérament. On parle alors d'un tempérament cycloïde ou cyclothymique ou d'une constitution physique cyclothymique. Un tel tempérament va de pair avec une constitution somatique (pycnique ou eurysome) et est très vraisemblablement déterminée par certaines particularités du métabolisme (notamment par la glande thyroïde) et de la circulation. On y remarque également souvent l'influence de l'hérédité. Des cas spéciaux en sont les tempéraments sanguins (hyperthymiques) ou mélancoliques, selon la prépondérance de la tendance vers les «hauts» ou les «bas». Pour la phychologie de la puberté, il est à retenir que c'est précisément pendant la puberté que s'accentuent les particularités de ces tempéraments. — Si ces états portent un caractère périodique on est en droit de parler des premiers signes de la psychose périodique qui frise déjà le pathologique.

Ces états affectifs peuvent disparaitre aussi subitement qu'ils se sont produits, il s'agit alors d'une labilité affective, ou bien ils peuvent persister pendant très longtemps, ce qui semble plus fréquent.

Le contenu de ces états est-il positif ou négatif, c.-à-d. leur tonalité affective fondamentale est-elle l'agréable ou le désagréable? Rien n'est plus complexe. Leur contenu est mélangé. GIESE rapporte le cas d'une jeune fille de 16 ans qui parle d'un désespoir courageux; une jeune fille à la fin de sa puberté nous a une fois parlé de son «bonheur amer».

Enfin le Docteur Gilbert-Robin dans un article dans «L'Esprit Médical», nous cite un adolescent qui lui dit textuellement: «l'espoir du suicide est ma seule raison de vivre». Néanmoins il semble que ce sont plutôt les états affectifs ayant un contenu désagréable qui prévalent chez les adolescents. Les recherches de PETERS

et NEMECEK effectuées parmi les élèves entre 14 et 16 ans, d'une Ecole de Commerce, témoignent que 54% parmi eux produisaient des souvenirs associés à des sensations désagréables, alors que 30% seulement de ceux âgés de 19 à 24 ans présentaient ce cas. Par contre, les mêmes expériences avec des élèves de 10 à 11 ans d'une Ecole Primaire ont montré que de pareils souvenirs n'ont été révélés que dans une mesure de 18%. La raison de ces faits parait être ce sentiment de désarroi signalé plus haut, à côté des changements anatomo-physiologiques très intenses pendant la puberté.

Ces états affectifs gagnent en importance lorsqu'ils sont en relation avec certaines représentations ou complexes de représentations, ayant un caractère obsédant. On parle alors de monoidéïsme. Ces complexes peuvent prendre une emprise complète sur toute l'activité du sujet. La poriomanie, qui fait fuir les jeunes leurs famille, avec le désir de voir des pays lointains, d'avoir des aventures, serait en relation avec ces complexes. D'autres fois, c'est une obsession de nature toute différente qui harcèle les jeunes. Nous en connaissons plusieurs cas. C'est ainsi que nous avons rencontré un adolescent qui, pendant deux ans, était poursuivi par une image où il se voyait, revolver au poing, prêt à se suicider; un autre qui, en marchant, ne pouvait s'empêcher d'exécuter inconsciemment des mouvements de rames, imperceptibles; par exemple pour tourner un coin, il se guidait à l'aide d'avirons imaginaires; un troisième invoquait sans cesse spontanément Dieu, sans y penser et sans y croire. Enfin on nous a rapporté le cas d'une jeune fille qui était hantée par l'obsession de compter tous les objets, ses faits et gestes. (Elle raconte entre autre, que pour tapisser une chambre, elle est montée et descendue de l'échelle 297 fois).

Le sujet ressent ces idées comme de véritables corps étrangers dans sa conscience, qui s'imposent malgré lui, bien qu'il les sache denuées de tout sens. Si, par contre, leur absurdité ne lui parait pas toujours ou tout-à-fait évidente, nous sommes en droit d'employer, pour ces cas, l'expression de MAGNAN: dégénération supérieure.

Si on remarque également ce monoidéisme plus tard, il aura fait son apparition le plus souvent pendant la puberté.

D'après Ziehen l'insuccès (à notre avis explicable) de la lutte que les adolescents s'efforcent de mener contre l'onanisme qui les obsède, serait à ranger ici.

Mais à côté de ce monoidéisme à contenu positif, il existe un monoidéisme à contenu négatif, surtout chez des personnes cultivées.

En dehors de certaines antipathies, souvent suggérées 1) qui sont d'habitude plus extériorisées que réellement ressenties, on rencontre assez souvent de très curieuses idées hypochondriaques qui contrastent avec la joie de vivre de ces mêmes sujets. Très souvent elles relèvent d'une observation fortuite, fréquemment aussi elles aparaissent en relation avec la masturbation dont il sera encore question. Citons les cas, tant de fois observés, de la crainte de la tuberculose, aggravés par ce qu'on appelle la neurasthénie de la puberté, ou la peur des maladies vénériennes. Il serait toutefois erronné de n'en tenir aucun compte, car ces craintes sont souvent motivées. Quand ces états deviennent obsédants, ils sont parfois les premiers symptômes d'une schizophrénie.

Mais nous devons à ce monoidéisme une des qualités les plus sympathiques de la jeunesse: son enthousiasme. C'est en grande partie grâce à cette tendance qu'ils s'attachent à un idéal, à une cause, auxquels ils apportent toute leur générosité, tout leur amour. C'est de la même manière qu'ils s'attachent à un chef aimé, à un écrivain, à un artiste, à un ami. Ceci nous amène à parler de l'amitié, à laquelle nous nous proposons de revenir, et de quelques uns des sentiments qui s'y rattachent.

Il existe une différence notable entre les amitiés de l'enfance et les amitiés de la puberté. Alors que les premières sont principalement le résultat des relations de camaraderie à l'école ou entre enfants du voisinage, en un mot de l'habitude, les secondes ne se nouent qu'après une sélection; elles montrent surtout une conformité d'aspirations plus ou moins réelles.

Toujours d'après Ziehen, les moments sexuels manqueraient dans l'amitié entre jeunes gens de sexe différent. — Ici nous opposons une certaine réserve. Il convient en effet, de préciser si l'on veut désigner comme moment sexuel la libido ou l'érotique. Nous croyons pouvoir affirmer que s'il ne peut être question de libido dans ces amitiés, l'érotique n'y est pas absente. Très souvent les jeunes en sont conscients. Citons le cas d'une amitié entre deux de ces jeunes gens, où, pour souligner que tout moment sexuel est absent dans leurs relations, le garçon (16 ans) intitulait «mon cher ami» les lettes adressées à la jeune fille. Mais ceci n'est-il pas plutôt un aveu?

---

1) il arrive fréquemment que les jeunes éprouvent au premier abord une antipathie presqu'insurmontable pour ceux qui deviendront plus tard leurs meilleurs amis. Nous en connaissons beaucoup de cas. Un garçon de 15 ans nous a déclaré une fois: «si je ne peux sentir quelqu'un à première vue, je suis sûr de l'aimer plus tard. Il était donc conscient de ce phénomène.

Quant à l'amitié entre plusieurs jeunes, Ziehen prétend que les adolescents y sont poussés surtout par un certain sentiment d'insuffisance. De ces amitiés ressortent très souvent des groupes qui finissent par se constituer en «sociétés» ou en «associations» littéraires, artistiques, sportives, etc. — Ceci n'est pas tout à fait notre avis. C'est bien au contraire, croyons-nous, le besoin de s'entendre parler qui incite le jeune à se mettre à la recherche d'un cercle qui lui en donne l'occasion.

D'ailleurs Ziehen lui-même convient, aussi paradoxe que cela puisse paraitre, que le sentiment d'insuffisance va souvent de pair avec la tendance à l'isolement. Nous l'avons souvent constaté chez les jeunes filles, et nous sommes portés à admettre que le désir de la société alterne avec la tendance à l'isolement, c'est-à-dire que les deux tendances se trouvent chez le même sujet.

Les motifs pour lesquels le jeune s'isole peuvent varier. Dans la plupart des cas, il éprouve le besoin de vivre et de revivre les représentations de sa fantaisie. Ziehen l'appelle «la rumination physique» (seelisches Wiederkäuen). C'est une apparition trop connue pour qu'il soit utile d'y insister davantage.

D'autres fois, c'est la volonté de s'orienter, de classer cette foule de sentiments et d'idées qui submergent le jeune. Il n'est pas rare de rencontrer l'idée «ils ne me comprennent pas». C'est alors que nous voyons ce singulier mélange de sentiment négatif de la solitude et de sentiment positif de la supériorité (état mixte). Les deux plaisent également à l'adolescent, voilà pourquoi nous ne devons pas nous étonner à l'entendre parler de «désespoir courageux».

Mentionnons aussi le cas des jeunes associaux qui s'isolent d'une manière absolue et refusent tout jeu ou toute fréquentation. Ici il y a deux possibilités; ou bien on se trouve en présence de cette constitution schizoïde ci-dessus exposée, ou il s'agit de ces enfants précoces dont nous avons également parlé (anatomie et physiologie de la puberté), qui paraissent trop avancés pour leurs camarades du même âge, et sont, eux, éliminés des rangs de ces derniers. Ils sont désignés comme étant «trop fiers», et las d'insister ou véritablement trop fiers ou peut-être trop timides, ils se renferment dans leur isolement.

Quels sont les sentiments éthiques de la puberté, et quel est leur développement?

Les méthodes qui pourraient nous renseigner sur ce groupe de sentiments ne consistent sûrement pas dans les questions que nous pourrions poser aux enfants, comme par exemple: qu'est ce que la gratitude? l'envie? etc. Ces questions pourraient nous renseigner si le jeune a acquis la faculté de définir, mais ne nous permettent

en aucun cas, de connaitre la valeur même de ces sentiments. ZIEHEN propose quatre méthodes:

1) méthode de la justification;

Le jeune doit dire pourquoi il est mauvais de voler, pourquoi il est bon de céder à autrui ce qu'on a en trop, pourquoi il est mauvais de dénoncer son camarade, etc.

2) méthode des «exempla ficta» ou on raconte au candidat une histoire quelconque dont il doit trouver la moralité; ou bien lui demander: qu'aurais-tu fait en telle ou telle circonstance?

3) méthode de l'évaluation;

On demande: laquelle des qualités de ton camarade ou autre personne te plait-elle le plus? laquelle le moins?

4) méthode de FERNALD;

On raconte plusieurs histoires différentes qui ont comme sujet la même action morale ou immorale mais qui diffèrent quant au degré de moralité ou d'immoralité et aux raisons qui ont poussé à commettre ces actions. Par exemple: X. vole l'argent de la casquette d'un mendiant aveugle et s'en achète des bonbons. Y. qui n'a jamais mangé à sa faim vole des petits pains dans une boulangerie. Z. vole 5 francs sur le comptoir d'un magasin et va au cinéma.

On a opposé à cette méthode l'argument certainement valable dans beaucoup de cas, que, malgré une réponse favorable donnée pour faire bonne impression, cette réponse ne pourrait être une preuve de l'attitude adoptée par le sujet si le cas se présentait réellement à lui.

Ce qu'il s'agit d'établir par cette méthode, c'est moins de distinguer comment l'enfant ou l'adolescent agirait dans certaines situations, que les sentiments d'ordre moral qu'évoque en eux une certaine manière d'agir. A côté de la réponse, c'est surtout la conversation qui s'ensuit, qui nous donnera les meilleurs renseignements. On verra ces sentiments se développer en même temps que la faculté déductive.

Les sentiments religieux se rapprochent assez des sentiments moraux. Leur développement peut revêtir un caractère différent pendant la puberté. En général, c'est le dédain de toute autorité qui aidera les jeunes à démolir leurs sentiments et leurs représentations religieux. (Dans les cercles populaires l'intelligence et la culture sont en partie remplacées par l'expérience pure et simple — dans le travail de démolition des sentiments religieux.) — Ce problème se présente comme un problème de la croyance et du savoir. Le jeune veut savoir; mais la croyance se soustrait à tout

savoir scientifique. Le jeune, ne pouvant sousordonner tout simplement le savoir à la croyance, entre alors dans une crise.

Cette crise est une des plus fortes de la puberté. La solution peut intervenir assez rapidement ou durer plus longtemps, voire persister.

Il est naturellement beaucoup de jeunes dont la croyance a été si fortement inculquée par leur milieu, l'éducation, les traditions, que cette crise n'a même pas lieu ou qu'elle ne se manifeste que très tardivement. La tentative de compromis est une des manières à résoudre la crise; elle correspond bien à l'amour pour les préoccupations intellectuelles pendant la puberté. Nous avons assez souvent remarqué des jeunes se cramponnant avec la dernière énergie à leur croyance qui a reçu un coup terrible par suite de l'élargissement de leur horizon, et s'efforçant de mettre en accord leur croyance avec la science moderne. Ils essaient d'expliquer par des phénomènes physiques ou chimiques ce qui parait autrement inexpliquable, tout en se refusant de croire aveuglement. On ne se doute pas combien ces pseudo-théories et pseudo-explications sont fréquentes à cet âge.

Par contre, il est incontestable que pour beaucoup de jeunes, surtout pour ceux qui y ont été préparés par l'éducation, la puberté est l'âge où, devant leurs sentiments d'insuffisance, de doute, de solitude, la religion est un refuge où ils cherchent et trouvent un appui. L'âme des adolescents contient forcément des facteurs qui favorisent tout sentiment religieux.

Nous laissons de côté toute discussion sur la question souvent posée, en quoi des facteurs sexuels participeraient dans les sentiments religieux, n'ayant aucune compétence, ni expérience pour en parler.

Les sentiments que le jeune nourrit envers sa famille sont également soumis à une épreuve très dure.

La solitude l'y pousse bien souvent; mais le fait d'être si rarement compris l'empêche de gagner confiance en ses parents. C'est avec beaucoup de peine qu'il arrive à maintenir l'amour enseigné par l'éducation, mais qu'il prend soin de séparer de la confiance, et bien souvent du respect quil a témoigné aux parents.

Mais cette crise est moins profonde dans la plupart des cas, et si elle se présente, elle est assez rapidement surmontée. Ce n'est que lorsque les parents comprennent vraiment leurs enfants, ou tout au moins se donnent la peine de les comprendre (ce qui malheureusement, est rare) que le jeune, qui a besoin d'un appui leur saura gré de leur affection en leur apportant toute sa confiance.

Les transformations que subissent les sentiments esthétiques pendant la puberté sont très intéressantes.

Tandis que les sentiments ethiques ont déjà évolué dans une certaine mesure pendant la période prépubérale, les sentiments esthétiques ne sont que très faiblement développés jusqu'à la puberté. Le jugement esthétique d'un tableau est par exemple très rare et très incomplet chez les enfants de 13 ou 14 ans ou au-delà de cet âge. Exception font les enfants qui jouissent d'une prédisposition artistique, car ces sentiments peuvent apparaître dès l'enfance.

Chez beaucoup de jeunes, tout développement des sentiments esthétiques fait complètement défaut. Dans nombreux cas la faute en incombe à l'école qui néglige bien souvent toute formation dans ce sens. Ziehen dit, avec raison, que plus tard on s'étonnera de ce fait autant qu'on s'en moquera. En effet, l'école est la seule place où le sentiment du beau peut être éveillé ou développé.

Si au début cette éducation devrait être en quelque sorte suggestive, elle pourra vite arriver par la suite à cultiver ce sentiment.

Combien il est rare d'entendre un maitre dire aux enfants «Regardez ce paysage, ce tableau, cette statue — ils sont beaux». Et pourtant rien n'influence plus sûrement les sentiments éthiques qu'une bonne éducation esthétique.

Des sentiments esthétiques complexes, comme les fait naître une poésie lyrique, un drame, un roman, une symphonie, un paysage, une statue, ne peuvent être éprouvés qu'à la suite de ces irradiations compliquées qui apparaissent pendant la puberté. Ils sont d'autant plus profonds que le jeune peut les mettre en relation avec son propre «moi», qu'ils évoquent en lui des représentations vécues. Voilà pourquoi on l'entend parler de «la corde qui vibre à l'unisson des sentiments de l'artiste». Dans leur égocentrisme, les jeunes se voient, eux-mêmes, dans chaque œuvre artistique. Ce sont aussi ces sentiments à côté du sentiment de solitude, qui éveillent en eux l'amour pour la nature et pour ses beautés. Le jeune peut s'y réfugier, il ne rencontre aucun obstacle qui l'empêche de vivre sa vie à lui, que sa fantaisie se chargera de rendre heureuse. De ce fait s'explique l'amour que beaucoup de jeunes témoignent aux costumes nationaux, aux chants populaires qui évoquent très souvent la nature.

Les travaux artistiques et poétiques des adolescents sont un matériel d'étude très intéressant; il faut seulement se garder d'en tirer des conclusions générales sur la vie psychique de la puberté, d'autant plus que ces productions sont souvent imitées.

En général, sauf là où il y a vraiment du talent, elles manquent d'originalité et ont une tendance marquée pour la phraséologie.

Ce sont d'habitude des petites nouvelles et des poésies lyriques qui réussissent. Des drames sont parfois commencés, mais presque jamais achevés.

Les sentiments qu'éprouve le jeune en relation avec son «moi» feront ici l'objet d'une courte étude générale. C'est vers la fin de ce chapitre que nous leur consacrerons toute notre attention.

L'enfant normal est d'ordinaire égoïste, dans le sens naïf du mot. Le principe du plaisir le conduit à des réalisations immédiates, personnelles, dégagées de toute condition sociale, quoiqu'il ne soit pas dépourvu de certaines tendances altruistes.

L'adolescent, lui, est égocentriste ; il recherche moins le plaisir immédiat, que l'accentuation de son propre «moi». La représentation de son «moi» est le centre de sa vie affective. Voilà un des caractères principaux, sinon le principal de toute la vie psychique de l'adolescent.

Les réflexions sur son propre moi et notamment sur sa propre vie psychique prévalent de plus en plus. Le plus souvent il se fait une idée exagérée de sa personne et revendique la reconnaissance de cette valeur hypothétique. D'ici viennent sa présomption, sa vanité, son mépris de toute autorité, son penchant pour l'autoanalyse, pour l'autodescription, pour les confessions, que ce soit dans son journal intime ou dans ses conversations. Dans d'autres cas qui touchent déjà de près le pathologique, il veut être partout au centre de l'attention et jouer «au chef».

ZIEHEN prétend que l'esprit de sacrifice que l'on remarque cependant assez fréquamment chez ces jeunes, ne serait pas autre chose que le désir de rehausser ce «moi» en jouant au héros, au martyr. Cette tendance égocentriste fait souvent dévier l'attention du jeune (et surtout de la jeune fille) du monde réel, objectif. C'est ainsi, suivant J. PIAGET (La représentation du monde chez l'enfant) que les jeunes de 16 ou 17 ans observent, objectivement parlé, le monde réel beaucoup moins bien que des enfants de 10 ou 11 ans.

Abordons maintenant les faits psychiques de la vie active et leur évolution pendant la puberté. Nous découvrons surtout les actes volontaires et la formation du caractère.

En ce qui concerne les actes volontaires, deux thèses s'opposent qui, dépassant le domaine de la psychologie, se retrouvent dans la philosophie. La théorie volontariste et la théorie syncrétiste. La théorie volontariste (W. JAMES) voit dans la volonté une faculté sui generis.

Pour les volontaristes, la volonté apparait comme un pouvoir de décision inconditionné, indépendant des motifs et mobiles, qu'ils soient d'ordre représentatif ou affectif, comme une puissance de

commencement absolu, comme une véritable cause première. Elle échappe à tout déterminisme: c'est le libre arbitre. (A. Cuvillier.)

La théorie opposée, à laquelle nous nous rallions entièrement, parce qu'elle correspond en tous points à nos conceptions sur la causalité, voit les actes volontaires comme la résultante des processus représentatifs et affectifs. La théorie syncrétiste ne connait pas de libre arbitre.

Ces considérations prises, quels sont les facteurs déterminants des actes volontaires pendant la puberté?

Ziehen dit que généralement ces actes ne sont pas dirigés par ce que nous appelons «des principes», notamment pas par des principes d'ordre moral, bien que l'adolescent s'en vante souvent. Il n'y aurait qu'une certaine attitude pendant un certain temps, déterminée par certaines représentations monoidéistes, ce qui peut faire croire à une attitude prise «par principe». Mais en fait, ces représentations manqueraient de tout fondement précis, et, abstraction faite de certaines expressions ronflantes, de tout cadre. Le contenu rationnel s'efface complètement devant leur contenu affectif. De là s'expliqueraient en grande partie l'instabilité de beaucoup de jeunes. (P. Mendousse parle d'une anarchie des tendances» et d'une «instabilité mentale»).

Nous voudrions, pour notre part, être moins absolus. Les assertions de Ziehen gardent peut-être leur valeur pour la première période de la puberté, mais pour plus tard, il serait exagéré de parler d'un manque de principes. Certes, la stabilité des principes de l'adolescent est beaucoup moins accusée que celle de l'adulte, mais ce que Ziehen nous semble oublier, et ce qui précisément doit nous intéresser, c'est justement cette lutte incessante du jeune, lutte sincère et rude pour l'acquisition de certains principes. Bien que l'attitude n'y corresponde pas toujours, ce qui ne nous étonne pas, nous sommes obligés de rendre cette justice au jeune. Deuxièmement il serait erronné de généraliser. Nous connaissons des cas où cette lutte pour les principes a même abouti à certaines exagérations, qui n'ont pas été des phrases bruyantes. Il suffit de voir l'attitude de nombre d'adolescents envers la première femme aimée, où, en vertu de certains principes de morale, ils ne cèdent absolument pas — attitude sur laquelle nous aurons à revenir dans le chapitre suivant.

Quant à l'impulsion volontaire (Willensenergie), elle aussi ne serait souvent qu'illusoire, et remplacée par des représentations à contenu fortement affectif. Sous ces impulsions l'adolescent est capable d'un rendement intense mais rarement de longue durée. Mais ceci n'est qu'un état affectif qui, disparaissant petit à petit fait disparaitre à son tour toute impulsion. La volonté et l'énergie

n'atteignent leur développement complet qu'après la puberté. C'est ainsi que s'explique l'imprévu, grand trait caractérisant beaucoup d'actes volontaires des jeunes en puberté. C'est parce que les volitions ne sont pas encore dominées par ces principes stables, mais ne le sont non plus, comme chez l'enfant, par des motifs et sentiments relativement simples, qu'il nous serait difficile de prévoir l'attitude d'un jeune dans une certaine circonstance, même si nous le connaissons bien. Dans le déterminisme de leurs actes, une représentation affective peut surgir et peut subitement tout modifier. C'est ainsi que s'expliquent, notamment chez des individus tarés ces «actes impulsifs» bien connus des médecins légistes.

Les suicides et tentatives de suicide doivent nous retenir quelque temps. Il ressort des statistiques allemandes (EULENBURG) qu'il y a en Prusse, chaque semaine, un suicide d'élève. Quant aux tentatives, elles sont naturellement beaucoup plus nombreuses. Plus d'un quart revient aux écoles supérieures. Le sexe masculin y est représenté cinq fois plus que le sexe féminin. La fréquence des suicides des sujets entre 10 et 15 ans est 29 fois supérieure à celle des enfants jusqu'à 10 ans.

Quels en sont les mobiles? A remarquer que le nombre de maladies mentales (mélancolie, phase dépressive de la folie maniaque dépressive (démence précoce) est relativement petit. Leur nombre (phase du début) ne dépasse pas 10 à 15%. (ZIEHEN).

Le mobile du suicide est rarement la crainte de maladie, des punitions, la honte. Ziehen et d'autres auteurs désignent le monoidéisme et les obsessions dont il a été question précédemment, comme facteurs principaux poussant au geste fatal. Très souvent, on découvre comme mobile, la vengeance, ce qui nous montre une fois de plus jusqu'où la tendance égocentriste peut entrainer un adolescent. Mais quelles qu'en soient les causes, l'exécution de ces actes ne peut être expliquée dans la plupart des cas que par une constitution psychopathe ou par la débilité.

A ce propos nous nous remémorons le cas du Docteur WEININGER de Vienne, qui à 21 ans, était docteur en médecine et avait publié un livre devenu très célèbre (Sexe et caractère) pour se suicider peu de temps après. Son geste a déclenché à Vienne une véritable épidémie parmi des jeunes gens qui se suicidaient pour toutes sortes de motifs, prétendus philosophiques. Il n'y a pas de doute, qu'on se trouve ici en présence d'un terrain, qui pour être génial, n'en a pas moins été psychopathe.

Chez des adolescents à constitution hystérique, on voit parfois des tentatives de suicide mises en scène, mais qui réussissent malheureusement quelques fois en dépit de la volonté de leurs auteurs.

Nous avons fait allusion plus haut aux relations entre l'adolescent et sa famille. C'est bien souvent la source de conflits aigus qui entrainent le jeune à commettre des actes inconsidérés. Sa présomption, son mépris de toute autorité, sa soif d'indépendance, son radicalisme qui se croit très supérieur aux idées de ses parents, qu'il qualifie d'invétérées, mènent naturellement vers de pareils conflits. S'il s'y ajoute une tare ou une action défavorable du milieu, nous assistons à toutes sortes d'actes d'opposition et même délictueux. Parmi ceux-ci on voit les fugues, qui n'ont rient de commun avec l'épilepsie, des actes de brutalité. Chez les jeunes filles, ce désir d'aventures peut donner lieu, en dehors de toute hyperhédonie et de tout milieu corrompant (amis et «amies») à la prostitution (enlèvements).

C'est un fait connu que la criminalité est grande parmi les adolescents, et ceci dans tous les pays. D'après une statistique de DUHREN parmi les pupilles de l'assistance sociale, il y avait sur 100 délinquants: 6,2 élèves, 7 domestiques, 4,6 employés de commerce, 32 apprentis, etc. Les garçons de courses seraient le plus souvent tentés de commettre des délits. En Italie (Marro, traité internat. de psych. pathol.) 45% des homicides entre 1890 et 1895 ont été commis par des individus en-dessous de 25 ans.

D'après Ziehen plus on analyse psychologiquement ces cas, et plus on trouve, mis à part le milieu et certains traits fondamentaux du caractère, combien l'état psychique de la puberté aide à déterminer ces actes. Nous y trouvons en somme le déterminisme des autres actes volontaires : impulsivité, états affectifs et monoidéisme, tendances égocentristes. Le même auteur souligne que la débilité joue dans les actes délictueux un rôle encore beaucoup plus important que dans le suicide et autres actes inconsidérés.

Terminons cette courte description par quelques considérations sur le caractère et ses traits essentiels pendant la puberté. Seule la tendance au développement du caractère dans une certaine direction, est innée et héritée, ainsi par exemple la tendance à l'optimisme, au pessimisme, vers la timidité, le frivole, l'irritabilité, etc. Le développement définitif n'en est fait que par la vie et l'éducation (Th. ZIEHEN, Das Seelenleben der Jugendlichen). Ce serait entre 5 et 14 ans, donc en grande partie avant la puberté, que le caractère acquiert une stabilité relative. Mais la puberté n'en serait pas moins très importante. Déjà la dernière phase de la stabilisation tombe dans la période pubertaire. Le modelage définitif du caractère reste l'apanage de cette période. On s'imagine combien il est dangereux pour la formation du caractère, de négliger au hasard de la vie, les facteurs qui, justement pendant la puberté, influent ce modelage.

Le caractère de l'homme se compose de deux éléments. Le caractère proprement dit, c'est-à-dire l'ensemble des tendances

morales et de ce que Ziehen nomme la *réaction usuelle du caractère*, qui n'est rien d'autre que les tonalités affectives de la vie quotidienne. Ce deuxième élément dépend essentiellement du milieu et d'autres facteurs extérieurs. Beaucoup de criminels nous paraissent comme étant privés de tout sentiment humain, alors qu'en réalité ce n'est qu'un masque résultant de l'influence des facteurs extérieurs. Eh bien, la puberté est l'âge de prédilection pour la formation de ce caractère usuel. Beaucoup de jeunes au caractère égoïste, prennent pendant la puberté et sous l'influence de leurs camarades et d'autres circonstances, une «peau» idéaliste et altruiste. Mais, plus souvent, ce caractère usuel, dit Ziehen, est pire que le caractère fondamental, ce qui fait que le caractère, pris en entier, se montre à la fin de la puberté sous une lumière beaucoup plus mauvaise qu'à son début. La puberté empirerait donc le caractère.

Comme souvent déjà, nous admettons volontiers ce raisonnement sans en faire une règle absolue. Le fait que le caractère usuel se développe pendant la puberté est dû à la suggestibilité de la jeunesse et à sa receptivité pour tout ce qui est neuf. Ce n'est qu'à la condition que le milieu et la vie sociale et culturelle rendent ce «nouveau» nuisible, que le développement décline. Et nous espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Après cette description très courte et, nous en convenons, un peu sèche et schématique, nous voudrions envisager la psychologie de la puberté d'un autre point de vue. Il ne s'agira plus d'analyser un à un les faits psychiques, mais de trouver, à l'aide des éléments établis jusqu'à présent, quelles sont les transformations que provoque la puberté dans la vie psychique.

Il est tout naturel qu'ici, où il s'agit moins d'une observation précise que d'une *interprétation*, nous allons nous trouver en face de plusieurs points de vue, parfois diamétralement opposés. Selon notre principe, nous allons les exposer et tâcher de prendre position.

Nous tenons à déclarer d'ores et déjà qu'aucune des écoles que nous avons étudiées à cet égard, ne nous a paru aborder ce problème de la manière qui, à notre avis serait la meilleure, pour comprendre les faits biologiques et par conséquent psychologiques: *le matérialisme dialectique*. Seul HOFFMANN voit dans le développement psychologique de la puberté le résultat d'un mouvement dialectique de thèse, antithèse, synthèse. Mais ce savant s'en sert pour une interprétation idéaliste, tout comme Hegel, dont nous ne pouvons admettre intégralement la philosophie (l'idéalisme dialectique). Rendons hommage à HOFFMANN de placer le problème sur un terrain juste, à notre avis, en *désignant la puberté comme une crise résultant*

du choc de l'âme de l'enfant avec le monde extérieur. Nous trouvons des idées analogues chez William STERN. Ce sont précisément ces idées qui le mettent en contradiction avec sa conception trop unilatérale de la puberté. Au fur et à mesure, nous nous efforcerons d'exposer notre opinion personnelle sur les idées des différentes écoles que nous allons reprendre.

Au début de ce chapitre, nous avons relaté qu'il y a deux écoles opposées dans leur conception générale de la puberté. Pour illustrer cette opposition, citons d'abord W. STERN, chef de l'école personnaliste (Das Seelenbild der reifenden Jugend): «l'homme est une unité multiple» (unitas multiplex) dont l'essence ne pourrait être réduite à un seul facteur fut-il aussi important que le facteur sexuel. Ce qu'il y a de bien plus décisif dans cette nouvelle phase, ce dont le cachet se retrouve dans toutes les fonctions de la personnalité et ce qui en change profondément la structure, c'est la relation entre l'individu et les valeurs et l'attitude qu'il adopte en face d'elles. La puberté est précisément et avant tout caractérisée par la découverte des valeurs et l'altercation entre les valeurs du «moi» et les «valeurs du monde extérieur» (Ich-Werte und Welt-Werte).

Si nous sommes complètement d'accord avec W. STERN pour caractériser la puberté comme il le fait, et ceci surtout lorsqu'il voit dans la puberté l'altercation entre les valeurs du «moi» et celles du monde extérieur, nous ne voyons cependant pas pourquoi il faut faire de la découverte du «moi» *le primum movens.* C'est avec plus d'une preuve à l'appui que nous pourrions admettre et démontrer avec ZIEHEN, représentant l'école biologiste, que c'est bien la maturation sexuelle qui «ouvre le concert», sans toutefois enlever à la découverte du moi sa qualité de facteur psychologique prédominant de la puberté. Si le facteur sexuel ne saurait avoir l'hégémonie, il n'en est pas moins un facteur primordial, sinon le plus important dans le déterminisme du développement psychique. Est-ce à dire que psychologie de la puberté veut dire psychologie sexuelle? Loin de là. Le fait que le développement psychique n'est pas superposable dans le temps à la maturation corporelle parle déjà contre une telle interprétation que nous ne faisons pas la nôtre. Nous n'avons d'ailleurs pas cessé de le souligner. C'est tantôt l'une, tantôt lautre qui précède et, chose absolument sûre, le développement psychique dure beaucoup plus longtemps que la maturation sexuelle. Nous avons exposé notre point de vue à ce sujet, au début de ce chapitre, en nous refusant à toute interprétation mécaniste et schématique.

Ces observations faites, en quoi consiste cette découverte du «moi»?

Le développement intellectuel se tourne de l'extérieur à l'intérieur au moment où il dépasse le seuil de l'enfance. Le «moi»

de l'enfant ne sait rien de soi-même et il n'est pas un problème pour soi-même.

Il n'en est pas de même quand la puberté commence. Un monde nouveau, à côté de ce monde extérieur, familier, se révèle au jeune, d'abord occasionnellement, puis d'une manière de plus en plus nette et impressionnante.

«C'est une véritable découverte qu'il fait là, quoi que ce ne soit d'abord qu'une découverte d'énigmes» (W. STERN o. c.). C'est d'abord une vibration, une fluctuation vague, qui force l'adolescent à tourner son attention sur lui-même. Il commence à s'apercevoir que «sa volonté, ses tendances, son amour et sa haine n'ont pas qu'un seul pôle à l'extérieur, à l'objet auquel ils sont destinés, mais également un autre pôle, là où ils naissent». Et c'est ce pôle qui commence à attirer irrésistiblement son intérêt. L'adolescent se plait dans les autoanalyses qui deviennent un véritable autodéchirement. Il met à nu ses propres pensées et ses sentiments. Ses préoccupations n'ont le plus souvent aucun objet fixe, comme c'était le cas pendant l'enfance. Maintenant on rencontre de plus en plus ces états vagues, indéfinis, dont il a été question, qui sont ressentis comme tels, comme la manifestation d'une subjectivité errante. Ceci a comme conséquence les antithèses les plus singulières dans son maintien, tantôt c'est une surénergie, une volonté de battre tous les records, tantôt une paresse excessive, tantôt de l'arrogance, de l'entêtement, du manque de sincérité («phase négative» de Ch. BUEHLER) et tantôt c'est de la docilité une soif de tendresse, un besoin d'être soutenu. Tout ceci ne sont que les coulisses destinées à cacher le remaniement qui se fait dans l'âme. W. HOFFMANN le désigne comme étant la «*mue de l'âme*» analogue à la mue vocale avec ses «hauts» et ses «bas» qui tantôt se présente d'une stridence aiguë, tantôt en voix de basse, virile, et tantôt donne naissance à un son affreux, indéfinissable. Cela constitue pour le jeune une torture dont on se fait difficilement une image.

Le jeune commence maintenant à prendre une nouvelle attitude envers soi-même, qui se manifeste par une nouvelle tenue extérieure. Il change de coiffure, soigne son extérieur. Il change souvent de nom. Nous avons connu un adolescent qui signait toutes ses lettres ALCIBIADE et ceci très sérieusement. Il sentait intérieurement une certaine parenté avec ce héros antique.

C'est à cette époque que beaucoup de jeunes commencent leur journal, qui doit recueillir tous les secrets, mystères et énigmes de ce moi découvert. C'est, pensons-nous, assez caractéristique. Ces journaux et les conversations à n'en plus finir avec les amis, sont remplis de ces fouilles dans la propre âme où sont étalés une quantité de sentiments vrais ou imaginés.

Un détail, qui ne manque pas d'intérêt, est la manifestation de cet état singulier dans l'écriture. Nous voyons aussi bien dans la

manière de s'exprimer que dans l'aspect de l'écriture qui est tantôt calligraphique et tantôt d'une négligence distraite, toutes les impulsions et oppressions auxquelles le jeune est assujetti. En outre, sans vouloir faire de la graphologie, nous constatons combien l'expression de l'affectivité se manifeste soit par des mots soulignés, soit par une écriture plus grande ou plus épaisse. Nous avons souvent observé ce fait qui est également signalé par W. Stern.

Le jeune homme qui veut entreprendre un pas décisif ne se contente pas de se demander s'il doit agir de telle ou telle sorte, mais s'examine et se sonde pour distinguer s'il est vraiment de bonne foi, si les motifs, qu'il croit l'y pousser sont vraiment les véritables, s'ils ne cachent pas de mauvaises intentions, égoïstes, vaniteuses, etc., etc. Qui n'a pas connu ses tourmentes? Stern cite un passage édifiant du journal d'un jeune:

L'auteur de ce journal fonde un «cercle littéraire». A 13 ans et demi il ne parle que des faits extérieurs;... «en attendant je suis élu président». Huit mois plus tard cette élection déclenche en lui des réflexions de toute autre nature. Il parle d'un cercle littéraire....» que j'ai fondé et dont j'avais été le président provisoire. Mais pour ne pas paraître égoïste j'ai souligné les qualités de N. qui finit par être élu. Au fond ce n'est pas mal. Je ne l'ai pas regretté.»

Ces auto-analyses, dit Stern, ont un certain but. Elles ne sont pas faites pour permettre au jeune de se renseigner sur ses sentiments, il y a plus, elles sont destinées à voir son propre moi, le sujet de ces sentiments et tendances, et avant tout la valeur de ce moi. Ces préoccupations signifient: rends-toi compte de ta propre valeur! Rends-toi compte de ce que tu vaux, de ce qu'est le sens de ta vie!

Il est intéressant de remarquer que ce journal porte le titre: «Connais-toi toi-même.»

Beaucoup de jeunes en sont d'ailleurs conscients et se mettent à analyser à leur tour ces mêmes préoccupations. Ils vont donc encore plus loin. Ils veulent connaitre leurs qualités et savoir si elles persistent. L'enfant qui dit: « je suis sage » ne fait que caractériser sa conduite momentanée. Il ne veut et ne peut se rendre compte si le fait d'être sage constitue ou non un trait persistant de son moi. L'adolescent, par contre, ne se contente pas d'une simple constatation. Le jeune auteur du journal écrit à 16 ans et demi:

«...suis-je intelligent? oui, mais je crois d'une manière très unilatérale. Je possède cette intelligence moyenne qui me permet d'être bon élève, et que je partage avec tout le monde. Et néanmoins, je me figure être quelqu'un d'extraordinaire» ...suis-je

égoïste? Oui je le suis. Mon plaisir passe avant tout. Mais je ne suis pas un égoïste nuisible...», etc.

Qui n'a pas fait ces réflexions?

C'est bien la manière dont le jeune ressent la punition, qui nous montre combien la réaction vis-à-vis du monde extérieur est soumise à l'idée du moi.

«L'enfant ressent la punition simplement comme un moment désagréable, douleur ou privation d'un agrément. Par contre, pour l'adolescent, le désagréable de la punition n'atteint de loin pas l'amoindrissement de sa personne qu'il en ressent. C'est sa défaite dans la lutte entre personnalité et personnalité. Des coups douloureux qu'il reçoit pendant le jeu, ne lui font rien. Mais le moindre châtiment corporel qui lui est infligé par ses maitres ou par les parents le blesse profondément. Il l'éprouve comme une atteinte à son droit de disposer de sa personne; il s'en sent déshonoré. Les conséquences en sont la rancune, des sentiments de martyr, de vengeance» (W. Stern). Ce sont parfois ces sentiments qui le poussent à la tentative de suicide.

Il y a énormément d'exemples qui illustrent ces constatations. Il nous suffit de voir la différence de conduite entre les enfants et les adolescents quand un de leurs camarades est châtié. Tandis que les enfants, malicieux, se font un plaisir d'assister à cette scène, l'adolescent en est profondément touché. Il éprouve de la compassion pour son «malheureux camarade déshonoré» Cette «hyperesthésie du moi» se manifeste encore de différentes autre manières. — Si à l'école, un maître essayait de maintenir la discipline par l'accentuation extérieure de son autorité, ou en blessant l'amour-propre naissant de ses élèves, il rencontrerait une atmosphère des plus hostiles. Dans le collège que nous avons fréquenté, toute une classe s'est spontanément mise en grève, les élèves se sentant offensés par ces méthodes.

L'adolescent ne peut oublier le moindre fait qui ait blessé son honneur: souvent l'évocation de tels faits l'obsède. Comme c'est précisément à cette époque qu'il commet le plus de bévues, il en souffre constamment. «Souvent j'en rougis le soir, dans mon lit», nous a déclaré un jeune de 16 ans.

Il en est de même pour le mensonge. «Le mensonge de l'enfant sert toujours de défense contre un danger imminent ou contre un désagrément. Certes, nous retrouvons de pareils mensonges également chez l'adolescent. Mais à côté de ce genre, il en existe un autre, qui protège sa personnalité contre toute intrusion étrangère.» (W. Stern). Il protège ses sentiments et sensations, qui pour lui ont d'autant plus de valeur individuelle, qu'ils sont ignorés des autres. C'est une règle, que les journaux, à ce moment, deviennent des

livres secrets et sont souvent rédigés en écriture chiffrée non compréhensible pour chacun (souvent en sténographie). Sa vie intérieure est jalousement gardée et ce n'est qu'à des personnes qui ont su conquérir sa confiance, qu'elle est livrée dans de rares moments où il éprouve le besoin de s'épancher. Mais à toute tentative indélicate ou grossière de pénétrer dans son for intérieur, il oppose le mensonge. Par la suite, de tels mensonges peuvent devenir chroniques. Stern remarque, avec raison, que c'est surtout les premières sensations érotiques que les jeunes ne délivrent à aucun prix; ils les protègent vis-à-vis des maitres ou des parents, pendant des années, par tout un tissu de mensonges et de subterfuges. Dans les cercles orthodoxes, on ne se doute que très rarement des luttes et des remords qui torturent à cet égard, l'adolescent solitaire.

C'est une nécessité psychologique que l'objet d'une découverte soit d'abord démesurément surestimé par celui qui l'a découvert. La même chose arrive au jeune. La découverte de son moi, le mène vers l'accentuation de ce moi. Dans la vie pratique, il en résulte l'égoïsme, qui prend des proportions plus grandes. Tandis que l'enfant se sent naïvement le centre de son monde, dont il tâche de se servir, le jeune devient conscient de ses intérêts et leur subordonne souvent froidement ceux des autres. De l'autre côté on remarque un subjectivisme très prononcé, qui, à son tour donne naissance à l'individualisme. Le jeune homme veut être «autrement» que les autres. C'est pourquoi «tant de jeunes de cet âge se sentent comme de petits surhommes, pour lesquels NIETZSCHE aurait expressément écrit son *Zarathrustra*....., c'est pourquoi ils nient toute tradition, toute opinion; on veut tout trouver seul par son propre travail.» (W. STERN).

Et ils sont convaincus de trouver les moyens pour ce travail dans leur propre intelligence. Stern parle même d'un intellectualisme comme étant un trait caractéristique d'un certain type de jeunes. Ce type, nous l'avons bien des fois observé: ce sont des jeunes qui veulent résoudre par le raisonnement et par la critique tous les problèmes et toutes les questions, indépendamment de tout enseignement traditionnel; ce sont ceux qui admirent Descartes et s'enthousiasment pour son geste d'avoir fait «table rase» de toutes ses connaissances, et qui l'imitent souvent. De même ils s'enthousiasment, s'ils en ont l'occasion, pour la pensée critique de Kant et ne se lassent pas de citer des passages de sa «Critique de la raison pure».

Naturellement il s'y associe un schématisme rigide, car en ce moment le jeune ignore qu'il y a des faits et des problèmes qui demandent plus que du raisonnement aride pour être résolus.

Mais ce qui caractérise cet intellectualisme juvénil, tout en constituant une faiblesse, c'est que ces exercices leur servent moins

en vue d'une conclusion ou d'un résultat, que pour eux-mêmes. C'est en quelque sorte de l'art pour l'art. C'est leur esprit de contradiction, la conscience que par le simple jeu de son raisonnement on devient maitre de ces problèmes, qui séduisent le jeune.

C'est pourquoi, dit Stern, nous ne trouvons cet intellectualisme, non seulement chez des adolescents intelligents, mais aussi chez des gens médiocres où il tourne en un négativisme stéril et borné. Si chez les premiers, l'intellectualisme peut être le signe d'un esprit critique en développement, chez les autres ce n'est qu'une coulisse de l'accentuation de leur moi, qui peut souvent dégénérer en un pédantisme très pauvre d'esprit.

Mais W. Stern nous montre un autre aspect, des plus intéressants, des manifestations de la découverte du moi. C'est ici que ses interprétations rejoignent en quelque sorte celles de FREUD.

«Les sentiments et les représentations qu'a l'individu de son moi, ainsi que les manifestations extérieures de ce «moi» ne sont qu'en partie les véritables représentations et manifestations. Car l'essence d'une personnalité ne se projette qu'en partie dans la conscience de celle-ci; on peut donc dire que la conscience du moi est plutôt une illusion que son reflet authentique. Quand on dit illusion, on ne parle pas seulement des faux consciemment commis, comme le mensonge, mais de ces formes inconscientes, où ce moi se cache devant soi-même et devant les autres, où il réussit même à produire une autre image de lui-même, en quelque sorte une contre-épreuve, le négatif d'une photographie, dont il convient d'interpréter le sens. C'est justement la puberté qui est riche de ces manifestations trompeuses de la conscience du moi, car elle est l'époque de la labilité et de l'incertitude — or les illusions de la conscience sont des signes incontestables de l'équilibre ébranlé.»

Ces manifestations, nous les rencontrons sous deux formes principales: dans le rabaissement de soi-même et dans la forfanterie.

En effet, à première vue, il paraitrait que l'affirmation, l'accentuation du moi, seraient identiques avec son rehaussement. Il n'en est pas ainsi. Nous trouvons dans les préoccupations de l'adolescent, avec son moi, beaucoup d'attitudes de caractère négatif. Quantité de jeunes gens ne font que se plaire dans des autoaccusations et des reproches. Mécontentement de soi-même, complexe d'infériorité, voilà le contenu principal de la conscience de leur moi. Ces manifestations correspondent-elles à la réalité? Ces jeunes auraient-ils vraiment une personnalité à tel point petite et atrophiée?

On ne peut affirmer cette question sans hésitation, cette attitude ayant un côté commun avec l'attitude opposée, la suffisance.

L'accentuation du moi n'est pas moins forte parce que c'est la prétendue petitesse de la personnalité et non sa grandeur qui est prise tellement au tragique. Il y a davantage. A ce rabaissement de sa propre valeur, il est souvent attaché un certain plaisir qui est savouré avec délice. Fouiller dans sa propre douleur a quelque chose d'indiciblement doux; la recherche de toutes sortes de péchés, mauvaises pensées et intentions basses, des défauts de caractère, possède un attrait particulier. Nous voyons donc que cette activité, apparamment détruisante n'est pas autre chose, qu'une nouvelle forme de mettre le moi en relief.

Ceci ne veut pas dire, que partout où nous observons ces rabaissements du moi, il n'y ait en vérité qu'illusion. Il y a chez des jeunes des remords et autocritiques sincères, ainsi que des regrets, choses que l'enfant ne connait pas. Il faudra donc procéder avec beaucoup de précautions et de délicatesse pour arriver à dévoiler derrière ces phénomènes les véritables tendances du moi.

Mais le processus opposé n'est pas moins important. La surface montre un moi souligné et rehaussé; mais à cela correspond en profondeur un moi faible et incertain.

La «psychologie individuelle» (Individual-Psychologie) d'Alfred ADLER, née de la psychanalyse, mais progressant sur une autre voie que celle-ci, a bien étudié ce phénomène et lui a donné le nom de «proteste viril». Il s'agit d'agrandir le fossé qui sépare désormais l'adolescent de l'enfance et d'accélérer le rapprochement vers l'adulte. Comme son développement intérieur inhibé, est encore loin d'avoir atteint sa maturité, il crée une compensation.

«La jeune fille qui veut porter de hauts talons, le garçon pour lequel le «vous» et le pantalon, la grivoiserie et la cigarette sont le billet d'entrée dans la virilité, — les associations secrètes des collégiens qui en fournissent une caricature, voilà autant d'aspects de la faiblesse ainsi dévoilée. (W. STERN).

On aurait tort de ne voir ce proteste viril que dans ces manifestations extérieures et de s'en moquer. Il n'est que trop compréhensible que ce moi récemment découvert a besoin d'être protégé et défendu contre tous les dangers, et demande à ne pas être compromis.

Le jeune homme est constamment tracassé par la pensée de n'être pas pris au sérieux. Mais pourrions-nous en vouloir au jeune, quand il veut aider la nature à franchir plus rapidement ce cap? «Y aurait-il sans cette volonté ardente d'être pris au sérieux (quoiqu'elle se manifeste parfois d'une façon bizarre) un véritable développement vers la maturité?» (W. STERN).

La découverte et l'accentuation de la valeur du moi trouvent

leur complément dans la nouvelle attitude que le jeune adoptera désormais envers les valeurs en dehors de son moi. C'est en effet, par le choc entre ses propres désirs vagues et les gens, les choses, les tâches et les problèmes qui lui viennent de ce monde de dehors, que son moi trouvera un sens et un cadre.

Ce monde, il le découvre une seconde fois.

Sa façon d'être à l'égard des autres change de fond en comble. C'est au tour des autres de devenir un problème; l'adolescent commence à s'intéresser aux pensées, à la manière d'agir, à l'idéologie, au caractère des personnes qu'il rencontre. «Son propre moi se mesure avec le moi des autres; et inversement il s'en arroge la mesure.» Il commence à critiquer ses camarades, mais il ne ménagera personne; ni ses maîtres, ni ses parents — toute relation auparavant, pour ainsi dire idéalisée est revue, examinée — aucune tradition ne saurait persister. Ces relations avec le monde extérieur se révèlent dans la conscience du jeune comme étant un système dynamique d'attraction et de répulsion.

Il en est de même avec toutes les institutions. Nous avons remarqué qu'un des premiers problèmes qui commencent à préoccuper les jeunes, est l'essence et le but de la punition, des sanctions que la société prétend infliger à ceux qui la menacent. Sa propre personnalité découverte, l'adolescent ne peut admettre de contrainte, il se révolte contre toute violence. Avant d'accepter quoi que ce soit, il veut en comprendre le contenu. Sa faculté de déduire progressant de jour en jour, il ressent le besoin de voir en dessous de la multiplicité des choses empiriquement perçues, une unité, derrière leur hasard apparent leur sens profond. Voilà la façon dont il s'y prend pour découvrir les valeurs du monde extérieur.

Beaucoup de jeunes en sont d'ailleurs plus ou moins conscients. Qu'on nous permette de citer un exemple vécu.

Nous avons connu un jeune de 16 ans qui, durant des mois, était préoccupé de la solution de la question: l'homme est-il libre dans sa volonté? (problème du «libre arbitre»). C'est que dans la perception vague de son moi naissant, l'idée de la causalité, du déterminisme et du fatalisme, s'est présentée à son esprit pour la première fois. C'est peut-être parce que, tout en surestimant ses capacités, son moi, il a senti vaguement qu'il «croit pousser, mais qu'en réalité, il est poussé».

Le même jeune homme est allé plus loin. Il s'est mis à chercher systématiquement les valeurs. Voici la conclusion de «ses recherches», condensée comme suit: «la valeur d'un individu ne peut être son mérite» (le problème du mérite continuera à jouer un grand rôle, dans la mentalité de ces jeunes). «Il résulte que les actes, qu'ils soient sociaux ou antisociaux, commis par un indi-

divu, ne sauraient lui être imputés; s'il n'y a pas de mérite, il n'y a pas de méfait, car on ne peut les attribuer à sa volonté, qui, elle, n'est qu'un chaînon dans la chaîne de causes et effets que constitue la vie. Je m'oppose donc à ce qu'on loue les mérites des gens aussi bien qu'à ce qu'on punisse leurs méfaits. Ils ne sont responsables, ni pour les uns, ni pour les autres.» A notre question où il a puisé ces vérités, il nous a répondu: «je les ai recherchées dans les livres de Descartes, Spinoza, Auguste Comte, Lombroso.» Il a été tout heureux que d'autres «grands hommes» aient affirmé scientifiquement, ce qui l'a préoccupé pendant si longtemps.

Ce raisonnement, nous croyons, typique pour la puberté, nous démontre clairement de quelle façon le jeune découvre les valeurs du monde extérieur. En les niant d'abord, en les détruisant, en les subordonnant à son propre moi. Ce n'est que plus tard qu'il les reconstituera.

Après avoir découvert les valeurs, le jeune s'attache à rechercher dans tous les domaines un idéal: dans la religion, dans les lettres, dans la philosophie. Cet idéal, «l'idéal» devient quelque chose d'absolu; soit qu'il refusera de reconnaitre tout autre idéal en dehors du sien, soit qu'il l'éloignera de la réalité. C'est alors qu'on verra l'adolescent s'abandonner entièrement au représentant de ce prétendu idéal: un art, une tendance philosophique ou artistique, une utopie politique ou un principe de moralité, un chef idolâtré ou un être idéalisé du sexe opposé. Ou bien nous voyons une intolérance absolue envers toute réalité.

«Comparée à la droiture, à l'intégrité de l'idéal, toute la vie quotidienne avec ses complications et contradictions parait quelque chose d'absolument insuffisant avec lequel il vaut mieux ne pas se lier, ne pas conclure de compromis. On l'abandonne pour s'enfuir dans la sphère puré de la pensée; c'est ainsi que la jeunesse penche très souvent vers le radicalisme doctrinal.» (W. STERN). En effet le sectarisme et l'intolérance, le radicalisme de la jeunesse sont très connus.

Nous avons connu un jeune homme, âgé de 18 ans qui, après avoir lu dans un livre de son philosophe idéalisé, NIETZSCHE, que la compassion est une faiblesse, s'en alla étrangler un chat.

Après avoir passé en revue les manifestations les plus caractéristiques de l'âme de l'adolescent, une autre question se pose: quelle est donc sa structure, sa forme. Qu'est ce qui caractérise l'état d'âme pris en entier?

Nous pensons avec W. Stern que se qui frappe dans la mentalité de l'adolescent, c'est bien avant tout sa dualité et sa disharmonie. «L'unité intérieure de la personnalité n'existe pas encore: il y a lutte entre les éléments, qui réunis, forment l'ensemble

de la vie personnelle. Le jeune homme nous apparait chaotique, décousu, fragile». Ces éléments opposés sont en tension permanente. Ceci devient la source des conflits intérieurs perpétuels. La vanité, encore enfantine du jeune, souffre: alors qu'il se croyait au centre de tous les événements, il commence à s'apercevoir du peu de place qu'il occupe. Il en rejette naturellement la faute sur les autres. Il en résulte des sentiments d'oppression, d'irritabilité. Il cherche à se mettre en relief à tout prix. S'il n'y réussit pas d'une manière, il en essaie une autre. D'après Hoffmann beaucoup de jeunes criminels ne seraient que des êtres cherchant à se mettre en relief.

Nous remarquons la même disharmonie partout: nous voyons le jeune tantôt enthousiaste, tantôt emporté par la tristesse et le regret. C'est ici que la constitution cyclothymique (dont il a été question plus haut) peut devenir propre à l'individu.

Il y a également contradiction et disharmonie entre la valeur du moi, récemment découverte, et le monde extérieur avec ses valeurs, ses idéaux et ses aspirations. «Chacune de ces valeurs, celle du «moi» et celle du «non-moi» cherche à attirer le jeune homme dans sa sphère. D'un côté une voix lui dit: savoure ton moi, forge ta destinée; de l'autre côté il entend un ordre: adapte-toi, adonne-toi, sacrifie-toi, aux autres, à l'idéal, à la collectivité. Et comme chacune de ces exigences apparait dans toute son ampleur, chacune est estimée inconciliable avec l'autre. Mais en même temps il persiste la tendance à trouver une unité, et c'est ce besoin qui mène à l'unilatéralité, à l'imperfictibilité, à l'instabalité, à l'inconstance.» La philosophie personnaliste de Stern appelle cette antinomie «introception». C'est, selon sa définition, *l'intégration des valeurs objectives dans l'ensemble des valeurs du moi, ou bien l'élargissement du moi dans lequel les valeurs extérieures trouveront place.*

Voici, à notre avis, une constatation très importante qui ne demande qu'à être ramenée à un principe général, au développement dialectique.

La compréhension de ces phénomènes nous mène à une autre constatation non moins intéressante.

Tant qu'il n'est pas arrivé une attitude définitive envers soi et le monde extérieur, aussi longtemps que la contradiction entre la valeur individuelle et les valeurs objectives persiste, qu'il est encore rempli par la lutte pour l'introception, l'homme est encore un adolescent.

«Dans ce sens l'adolescence peut durer plus ou moins longtemps: il y a des gens qui ne sont pas trop ébranlés par la découverte de ces antithèses entre les valeurs, et qui arrivent vite à une forme synthétique, que ce soit par médiocrité ou par une

intuition remarquable; d'autres qui ne sortent de cet état qu'au prix des pires difficultés; d'autres enfin qui s'y arrêtent; les chercheurs éternels, les vieux étudiants qui, devant tant d'orage, n'arrivent jamais à trouver le sens de leur vie, un métier, une adaption sociale». C'est un arrêt du développement. Stern l'appelle «*l'engourdissement d'une phase*» ou pubérilisme. De ces derniers, il en existe beaucoup plus qu'on ne se l'imagine. Nous en avons très souvent remarqué dans les milieux intellectuels d'Europe Orientale. Nous avons été frappés par ces gens que nous voudrions distinguer de ceux qui ont vécu une deuxième puberté comme les grands hommes dont nous parle Kretschmar Gœthe, Dostoyewski).

Mais la disharmonie ne se borne pas seulement à ce terrain. Elle se manifeste notamment dans l'étrange contradiction entre vouloir et pouvoir. L'influence du moi, désormais consacrée sur la vie du jeune lui rend cette vie pleine de promesses, hélas apparentes. Elle lui dévoile un mirage des capacités que le jeune ne possède pas en réalité.

«De là naissent beaucoup de tragédies résultant d'un échec, prouvant que le jeune, dans son enthousiasme, s'est surestimé. C'est ainsi que des désirs éclos pendant la puberté, s'enracinent dans l'âme, et peuvent y rester toute la vie s'ils n'ont pas été réalisés. Ils continuent d'agir comme une force d'impulsion secrète et peuvent encore se révéler tardivement comme bouleversants, soit comme une renaissance, c'est-à-dire comme un fragment de puberté rattrapée, toujours féconde, soit comme une catastrophe qui détruit tout le système psychologique.» (SPRANGER).

Qui ne connait pas les essais que rien ne décourage, d'inventer le perpetuum mobile? Nous voyons ces jeunes gens remplis tantôt par une prétendue vocation artistique, créant un drame, une œuvre musicale, tantôt s'adonnant à des expériences politiques, utopiques. Les associations des jeunes, qui ont une existence éphémère, et qui se lancent, de bonne foi avec des titres prétentieux, promettant une réforme du monde, ne se comptent plus. C'est ce que Stern appelle «la folie de la puberté».

Nous ne connaissons pas d'exemple plus frappant d'une idée enracinée pendant la puberté, que cette même thèse (voir avant-propos).

C'est ici que le choix d'un métier met le jeune devant les décisions les plus graves de conséquences, ce qui est toujours un moment non dépourvu de tragique. Les traditions, les facteurs économiques l'emportent bien souvent sur les capacités réelles. On remarque ces conflits plus souvent dans les classes moyennes et ouvrières que dans les classes riches.

Quelles sont les répercussions de ce phénomène sur l'âme juvénile? Le refoulement aide les uns à surmonter ces contra-

dictions. Ils arrivent à dire que ce qui leur fait défaut n'a aucune importance. Leur idéal serait d'ailleurs trop élevé pour l'abaisser par un petit travail de tous les jours. C'est en somme un idéalisme commode.

Mais chez d'autres, ces sentiments d'insuffisance donnent souvent naissance à des perturbations profondes: le mal du siècle, le pessimisme s'en suivent. «Il est très facile de s'en moquer, dit Stern, vu que ces sentiments paraissent dénués de tout objet réel — il sont tellement vagues. — Mais qu'on réfléchisse bien: y a-t-il quelque chose de plus torturant que le désir d'une activité intense, qui ne peut être réalisé...»

Et William Stern de trouver pour ces jeunes les paroles les plus émouvantes:

«Ses questions, le pourquoi? et où? restent sans réponse, le moi récemment découvert parait perdre sa valeur, son sens, parce que ses désirs et ses aspirations n'ont pas de satisfaction. Il n'espère rien non plus du dehors, aucune aide. Le voici désorienté, sans secours. Il a démoli l'appui extérieur qu'il a trouvé dans l'enfance; le sol semble se dérober sous ses pieds. De tels états ne sont épargnés à personne à cet âge, mais ils montrent les plus grandes variations individuelles. On y trouve toute la gamme des sentiments, des plus simples jusqu'à une hypochondrie opiniâtre et des accès aigus d'un désespoir sans borne». A ce moment certains jeunes sont très réceptifs pour les doctrines philosophiques du pessimisme et de faible résistance envers la suggestion du suicide. La joie de vivre qui apparait entre deux moments de pessimisme n'est pas feinte — elle est sincère. C'est bien caractéristique pour la puberté.

L'idée du suicide chez ces adolescents est beaucoup plus répandue qu'on ne le croit (ou du moins le jeu avec cette idée).

Heureusement la plupart des jeunes surmonte cette dernière phase tourmentée de la puberté.

Après avoir présenté les conceptions des plus éminents psychologues sur le développement psychique de la puberté (William STERN, W. HOFFMANN, Th. ZIEHEN, Ch. BUEHLER, MENDOUSSE, SPRANGER, etc.) et les avoir modestement complétées par nos observations personnelles, nous croyons posséder assez d'éléments pour en tirer quelques conclusions.

Il nous semble prouvé qu'il serait faux d'intégrer la puberté dans la vie comme une simple phase de transition dépourvue de tout dynamisme.

Nous avons vu avec quelle violence s'accomplit ce processus de transformations. Transformations des faits psychiques élémen-

taires et complexes allant jusqu'à la transformation de tout ce que la personnalité possède de plus intime: le moi. Nous avons vu le jeune découvrir ce moi, l'entourer, le développer, le défendre. *Nous avons vu ce moi s'entrechoquer avec les valeurs extérieures du monde objectif, et nous avons vu naître de ce choc la nouvelle personnalité — celle de l'adulte.* La puberté n'est donc pas une phase, tout court, *c'est une crise. Crise qui nait d'une contradiction interne qui surgit entre le contenu et le cadre de l'âme.* A un moment donné le cadre se trouve trop étroit, le contenu grandissant quantitativement et qualitativement, le fait sauter. Voici, ce que pour nous, est la puberté; c'est la lutte entre la thèse, l'antithèse — qui aboutira à la synthèse — la nouvelle forme. «C'est la contradiction qui meut le monde» enseigne Hegel. Et HOFFMANN avec JASPER d'ajouter: si toute vie spirituelle se passe en antinomies, si toute vie spirituelle est basée sur des états de tension et de contradiction il ne peut jamais y avoir une solution de cet état, car ce serait alors l'inertie. Parfaitement. Mais nous allons plus loin et nous affirmons avec ENGELS: ce n'est pas seulement toute la vie spirituelle qui se développe en antinomies, c'est TOUTE LA VIE — spirituelle et matérielle, qui est assujettie à cette loi. *Le développement est dialectique, ou alors, il ne peut être question de développement.*

Résumons-nous donc: La puberté est la période où toutes les tensions internes atteignent leur apogée — en se transformant en crise aiguë — *et où le conflit doit être résolu par le passage dans un autre état qui est l'âge adulte.*

Quand ce conflit met trop de temps à être tranché, alors seulement, on parle d'un état de pubérilisme (engourdissement d'une phase), qui est très voisin du pathologique.

Nous croyons que la description qui a précédé ces conclusions, pour peu que l'on admette l'exactitude des observations, est une preuve suffisante pour ce que nous venons d'affirmer.

Une fois cette crise surmontée, comment le jeune s'achemine-t-il vers l'activité de l'adulte? Par ce que Stern appelle le «jeu au sérieux». C'est une forme intermédiaire entre le jeu de l'enfant, que l'adolescent dédaigne, et les actes sérieux des adultes. C'est un tâtonnement. L'adolescent n'en est pas conscient, pour lui, ce qu'il fait là, est d'une gravité sans pareille.

Les associations des jeunes, les amicales, le scoutisme en sont un exemple. Les soirées de débats et de discussions sur les statuts, les élections, les procès-verbaux, etc, etc., la force qui y est déployée ne correspond en aucune façon au résultat atteint. Bien souvent toute l'association croule dans moins d'une année avec tout son programme et ses idéaux.

Mais c'est un temps d'apprentissage très utile. Rien de ce qu'on y aura fait n'aura été vain. C'est pourquoi nous ne goûtons

pas la remarque «que ce n'est quand même rien — cela ne fait que perdre du temps aux jeunes».

«Ils auront appris à connaitre toutes les relations sociales en miniature, ils auront appris à prendre des responsabilités...» De ce point de vue on gagne une autre attitude vis-à-vis des mouvements des jeunes et l'autonomie à l'école. Il ne faut absolument pas tenir compte de la différence qui existe entre les intentions et leur réalisation. Car si le jeune n'était pas mille fois désillusionné avant de trouver le chemin, si tout fonctionnait si bien pour qu'il n'ait qu'à imiter les générations qui l'ont précédé, s'il pouvait arriver immédiatement à son but, si le tâtonnement n'était pas nécessaire, il n'y aurait pas de jeunesse, mais il n'y aurait non plus pas de progrès». (William STERN).

Nous ne voudrions pas terminer ce chapitre sans signaler quelques idées qui nous paraissent intéressantes et que nous avons trouvées dans la thèse de Mlle Hertha COSACK (Breslau 1932), concernant les relations entre la puberté et la schizophrénie. D'autant plus que nous avons eu assez souvent l'occasion de démontrer que pendant la puberté la limite entre le normal et le pathologique n'est pas toujours fixable.

Plusieurs auteurs ont démontré que pendant la schizophrénie on remarque des traits qui se retrouvent sous une forme atténuée pendant la puberté de sujets normaux.

KAHLBAUM créa le nom de hébéphrénie et la décrivit comme une maladie qui se développe sur la base du processus de la puberté.

La symptomatologie en a été décrite par HECKER (Die Hebephrenie) en 1871. Hecker a été d'avis que ce ne sont pas seulement quelques traits, mais la totalité de tout le complexe de symptômes qui correspond à un arrêt du développement au degré de la puberté. Il releva comme symptôme le plus important le manque de forme et de clarté du psychisme juvénil, qui résulte de l'apparition de nouvelles perceptions et représentations et de la lutte de l'ancien moi avec le nouveau moi — alors que chez l'enfant et chez «l'adulte on trouve une forme bien limitée».

Chez l'adolescent, on trouve par contre, l'un à côté de l'autre, les contrastes les plus singuliers. Plaisir de conversations précoces et idées exaltées à côté d'une niaiserie spécifique. De la délicatesse à côté de la brutalité. Toutes les manifestations dans l'activité et dans le langage sont maladroites et souvent non motivées.

HECKER admet donc que le processus de la puberté devient permanent par l'éclosion de l'hébéphrénie, que par moments des *symptômes de la puberté apparaissent dans une mesure patho-*

logiquement accentuée et qu'enfin le stade final de l'hébéphrénie, l'imbécillité, est atteint.

KRAEPELIN émet des idées analogues (Lehrbuch der Psychiatrie 1893). Il écrit à ce propos:... c'est ici qu'on trouvera le plaisir de lectures mal appropriées, la préoccupation naïve avec les «plus hauts problèmes», l'incompétence du jugement.... — en outre le changement brusque d'humeur, la dépression et la folle gaité, l'irritabilité par moment, et l'impulsivité de l'activité,.... l'attitude tantôt timide, tantôt vantarde, le rire niais, les grivoiseries, le langage affecté... les blagues déplacées... ce qui démontre chez l'homme normal aussi bien que chez le malade cette légère excitation intérieure qui accompagne les transformations du développement sexuel.»

WILLE, BLEULER manifestent les mêmes opinions. Enfin il nous reste à citer KRETSCHMER (Körperbau und Charakter, Berlin 1930) qui décrit, en dehors des caractères déjà mentionnés, quelques ressemblances dans la sexualité. Cette ressemblance consisterait ,entre autre, en ce que dans la puberté aussi bien que très souvent dans la schizophrénie, les facteurs somatiques et psychiques de l'impulsion sexuelle ne sont pas encore confondus.

Mlle H. COSACK, dans sa thèse, décrit un certain nombre de cas cliniques qui appuient fortement ces constatations des classiciens de la psychiatrie.

Puberté et Sexualité

Dans ce chapitre nous nous proposons de traiter brièvement de l'influence que la puberté fait subir à la sexualité. Que l'appareil génital subisse ses transformations les plus importantes pendant la puberté, nul n'en doute. — Déjà le nom que l'on a donné à cette phase de développement démontre que de tous temps on a considéré la puberté comme étant la période pendant laquelle les caractères sexuels primaires et secondaires prennent leur forme définitive. Il n'en est pas de même pour les faits psychiques en relation avec la sexualité. Ici les opinions sont partagées.

Le grand nombre de livres traitant ce sujet prouve l'énorme intérêt qui s'éveille dans tous les milieux pour ce problème. Certes, une grande partie de cette littérature n'est rien moins que scientifique. Mais plus la sexologie, qui se propose d'apporter des données exactes, progresse et popularise ses acquisitions strictement scientifiques, et plus nous pouvons espérer, que des livres spéculant sur les instincts les plus vils, disparaitront ou seront tout au moins réduits, ne rencontrant plus l'intérêt des gens éclairés considérant ces questions d'une façon naturelle.

L'impulsion sexuelle ne se borne pas seulement à remplir son rôle biologique. Par des irradiations très fines, elle est liée à toute la vie physique et psychique de l'homme. La sexologie a comme but d'étudier ces relations. Elle doit disposer, en tant que science, de toute liberté pour traiter des questions les plus délicates de la sexualité et ne doit reculer dans la voie tracée, devant aucun obstacle d'ordre esthétique ou moral. Aussi, celui qui s'attache à trouver la vérité scientifique ne doit se laisser influencer par aucune vélléité intolérante et par aucune mesquinerie. La sexologie a déjà prouvé son droit à l'existence. Par l'apport de ses données et de ses découvertes sur ce terrain, elle a déjà été trop utile dans tous les domaines de la vie privée et publique, pour qu'elle renonce à poursuivre son chemin en faveur d'une pudibonderie hypocrite.

Il est réjouissant de constater (comme c'est le cas dans nombreux pays) que même l'école s'occupe de plus en plus de ces

questions. La nécessité d'une pédagogique sexuelle est devenue avec le temps un fait reconnu.

Cependant l'école s'est contentée de donner sur ce terrain, surtout en ce qui concerne la puberté, rien que des conseils d'hygiène sexuelle et de prodiguer des avertissement .Mais celui qui aura connu l'âme de l'adolescent, avec tous ses tourments, conviendra avec nous, que c'est loin d'être suffisant. Ce qu'il faut à la jeunesse pendant cette époque, c'est surtout qu'on la guide. — Nous n'avons pas la prétention de combler cette lacune par notre modeste ouvrage. Nous croyons cependant, par la part que nous apportons à ce problème, contribuer à son étude.

Il serait erronné de croire, que c'est avec l'apparition des signes extérieurs de la vie sexuelle, que commencent ces impulsions singulières qui sont en relation avec l'instinct sexuel. L'impulsion sexuelle se manifeste encore avant la puberté anatomophysiologique. Telle est aussi l'opinion de BRAXTON-HICKS: «que le sentiment sexuel existe depuis la première enfance, cela est bien connu. Cette fonction ne dépend donc pas de la puberté quoique cette dernière l'augmente.»

Ces impulsions sont innées et peuvent être éveillées artificiellement à n'importe quel moment. (Par des circonstances extérieures, comme l'initiation prématurée, l'imitation, etc.).

Pour FREUD, l'instinct sexuel ne commencera pas seulement, mais se manifeste aussi dès la première enfance, notamment par des actes analogues à la masturbation, au niveau des zones érogènes ou auto-érotiques (lèvres, région anale, organes génitaux, etc.). Plus tard, la sexualité perdrait son caractère érotique et trouverait son objet. Dans les perversités sexuelles apparaissant plus tard, Freud a découvert des causes de neuroses, et ce serait, d'après lui, surtout la sexualité de la puberté particulièrement impulsive, qui serait à la base de ces complexes neurotiques.

Mais avant d'approfondir ces questions, tâchons de définir l'instinct sexuel. Nous croyons que personne n'est plus qualifié de le faire qu'HAVELOCK ELLIS, qui, dans son ouvrage «L'impulsion sexuelle» nous donne la définition suivante:

«Le terme *instinct sexuel* renferme tous les phénomènes neuropsychiques de reproduction que l'homme partage avec les animaux inférieurs.» Havelock Ellis ajoute que l'on ne saurait admettre comme instinct sexuel uniquement le désir d'avoir des enfants, quoique ce désir puisse être aussi impératif, surtout chez la femme.

Qu'est-ce maintenant que *l'impulsion sexuelle?*

MOLL (cité par H. Ellis) lui consacre dans «Untersuchungen über die Libido sexualis», (Berlin 1897/98), une étude spéciale. Il définit la constitution de l'impulsion sexuelle et trouve qu'elle se

compose de deux facteurs séparés, qui, chacun à part, peuvent être considérés comme des impulsions échappant à tout contrôle.

L'une de ces impulsions est celle, par laquelle la tension des organes sexuels est soulagée de manière spasmodique: *il l'appelle l'impulsion de détumescence.* Moll adopte le terme «impulsion de détumescence (Detumeszenztrieb) au lieu d'impulsion d'éjaculation, car chez la femme l'éjaculation fait défaut ou bien elle ne peut être considérée comme essentielle et il la considère comme primaire et ressemblant à l'impulsion de vider un vessie pleine. L'autre impulsion est «l'instinct d'approcher, de toucher et de baiser une autre personne, généralement du sexe opposé»; il l'appelle *l'impulsion de contrectation,* et il y renferme non seulement la tendance au contact physique général, mais encore l'inclination psychique à s'intéresser généralement à une personne du sexe opposé. Quelle est la relation de cause à effet de ces deux impulsions? Moll les ramène toutes les deux aux glandes sexuelles; celle de la détumescence directement, celle de la contrectation indirectement. Il insiste sur le fait qu'elles peuvent exister indépendamment.

Par contre H. ELLIS propose le terme «tumescence» et regarde la contrectation comme un incident de la tumescence. Il veut insister sur le facteur essentiel qui est la congestion, si souvent remarquée chez les mammifères, et considère que la tumescence et la détumescence ne peuvent être séparées, mais sont, au contraire, deux expressions de la même impulsion.

Pour nous, il semble y avoir une autre relation entre ces éléments. La tumescence, fait indéniable dans l'impulsion sexuelle, donne naissance à un désir de détumescence, de décharge. La contrectation que, comme H. Ellis, nous considérons comme un incident (attribuable surtout à la civilisation) est surtout destinée à contribuer à la charge. La contrectation constitue une partie du chargement, mais n'y est pas indispensable. N'oublions pas que la charge peut s'effectuer mécaniquement.

E. SPRANGER, enfin, appelle l'impulsion de détumescence, sexualité et l'impulsion de contrectation, érotique.

On nous excusera d'avoir donné tant de place à ces considérations. Nous les jugeons cependant utiles pour la bonne compréhension du problème et, ce qui importe pour nous, nous nous en servirons dans le chapitre suivant.

Partant de là, nous pouvons aisément définir l'amour. C'est l'expression affective, émotionnelle de l'impulsion sexuelle. L'un est inconcevable sans l'autre. Selon l'individu et le moment, c'est l'un ou l'autre qui est plus accentué — l'impulsions sexuelle ou son expression émotionnelle. Nous voyons donc tantôt l'amour se manifester plutôt impulsivement, dirgé vers la possession corpo-

relle et tantôt d'une manière plutôt affective, comme une sorte d'idéalisation ou de sublimation.

A notre degré de civilisation, c'est surtout la deuxième forme que nous rencontrons. Nous pourrions cependant voir des cas ou tout besoin d'amour se borne à son assouvissement par le «processus physique de l'activité sexuelle» (Aug. KOHL), et c'est alors que nous pourrions parler d'une rechute dans le domaine animal, quoique même dans les classes supérieures du règne animal, la vie sexuelle n'est pas limitée à l'accomplissement de son but biologique. De l'autre côté nous trouvons une atrophie du facteur impulsif avec une tendance exclusive à l'idéalisation, rapprochement à l'amitié. Mais ces deux éléments ne sont pas à opposer. *Il n'y a pas d'opposition entre le facteur spirituel et le facteur sexuel dans l'amour.* Le premier n'est qu'une forme supérieure du deuxième.

C'est l'amour spirituel dépourvu au maximum de l'élément impulsif, brute, qu'on rencontre le plus souvent dans la puberté. Mais il est à faire une distinction des plus intéressantes concernant l'apparition de cette forme de l'amour, notamment au début de la puberté. L'amour idéalisant que l'on rencontre plus tard, dans la maturité, est avant tout le produit d'une lutte. C'est la lutte, que dans la conscience, se livrent, pour l'hégémonie, deux manifestations de la volonté, l'impulsion sous-consciente et la volonté consciente. Il importe, pour la volonté dans cette lutte, de maintenir les puissantes impulsions sexuelles, qui font irruption dans la conscience, sous le seuil de cette même conscience — c'est la seule façon par laquelle le but, l'idéalisation peut être atteint. Pendant la puberté, par contre, cette lutte fait complètement défaut, parce qu'inutile. — Les impulsions sexuelles sont encore latentes, inconscientes, et c'est l'élément idéalisant, émotionnel, qui prime, apparamment bien entendu, parce que la sexualité latente n'en est pas moins le facteur moteur.

Ce n'est qu'avec le développement progressif de l'instinct sexuel que commencent en quelque sorte des «préparatifs secrets» en vue «d'une invasion dans le domaine de la conscience» comme l'appelle si bien A. KOHL. Dans le sous-conscient ces diverses poussées qui se manifestent à l'extérieur par ce qu'on appelle la sexualité sous-consciente, c'est-à-dire inconnue à l'individu quant à ses véritables tendances.

La sexualité prend ses formes définitives au moment où elle devient consciente, où l'individu n'en ignore plus le but.

Ces faits établis, quelles sont les premières manifestations sexuelles de la puberté?

Remarquons en premier lieu que la médecine légale considère que sous notre climat: à 13 ans révolus, il y a capacité d'accomplir le coït, à 15 ans révolus il y a faculté de procréation, à 17 ans pour le sexe féminin, faculté de décision.

Il est exceptionnel de rencontrer des spermatozoïdes dans le sperme de garçons de moins de 14 ans, mais il est par contre, fréquent de voir des spermatozoïdes faire défaut même à 16 et 17 ans.

Les premières sensations sexuelles sont provoquées, abstraction faite de celles causées par des oxyures, des balanites, des vulvites, des phimosis, d'une constipation opiniâtre, — par... des habits trop étroits, par la pression sur les organes génitaux pendant la gymnastique, par le corps à corps des jeunes lutteurs, pendant la toilette, dans le bain, par des attouchements de camarades d'après Ziehen aussi par des secouements prolongés, comme par ex. cahots en chemin de fer, à bicyclette. A ne pas oublier le rôle qu'y jouent certains domestiques.

Le deuxième moment, les représentations de la fantaisie relèvent en général d'un événement sexuel dans le sens le plus large du mot: le fait de surprendre un acte sexuel entre les parents, un accouplement entre animaux, d'avoir vu une image obscène, ou la lecture d'un livre y faisant allusion. Ziehen remarque avec raison qu'à cet égard la lecture des classiques et de l'Ancien Testament n'est pas tout-à-fait inoffensive.

Il va de soi que les tentatives de viol ou d'actes incestueux que certains enfants ont subi agissent dans ce sens d'une manière désastreuse.

Enfin l'éclaircissement sur la question sexuelle peut inciter la fantaisie, notamment s'il est présenté d'une façon maladroite.

Les deux moments une fois éveillés, peuvent très souvent acquérir cette tendance monoidéiste dont il était déjà question. Les souvenirs des sensations génitales et des images excitantes avec leur impression agréable, s'enracinent avec la plus grande tenacité, et s'il n'intervient pas d'autres représentations inhibitrices ou déviatrices, elles seront toujours reproduites. C'est ainsi qu'apparait la masturbation (onanisme). La masturbation de l'enfance se distingue donc de la masturbation de la puberté aussi longtemps qu'elle manquera de représentations du domaine de la fantaisie.

C'est à ce moment que font apparition les premiers rêves érotiques.

Extérieurement les premières manifestations de la puberté apparaissent par l'urethrorrhea ex libidine (distillatio) et par les pollutions nocturnes.

La tendance monoidéiste des représentations imaginatives est encore plus forte et plus singulière.

L'image du premier événement sexuel sera constamment reproduite, l'image ou la photographie reproduisant l'obscénité sera sans cesse revue, le passage dans le roman, dans le dictionnaire sera assidûment relu, enfin l'occasion d'observer des actes sexuels chez les animaux et chez les hommes sera toujours recherchée. Ziehen remarque que bien souvent les choses n'en restent pas aux simples reproductions. Il y a transformation par la fantaisie. Le jeune homme se place lui-même dans ces situations ou bien il complète par son imagination des situations qu'il n'a vues qu'incomplètement.

Ce qui est intéressant à remarquer, c'est que beaucoup de jeunes, sans aucune disposition homosexuelle se sentent souvent dans le rôle de la personne du sexe opposé. La libido imaginée de cette dernière sert alors à l'éveil ou à l'augmentation de la propre libido. Tantôt ce phénomène est accompagné de masturbation, tantôt non.

Tôt ou tard, les deux moments, le moment perceptif et le moment imaginatif entrent en liaison. Mais même après cette liaison, le besoin sexuel reste assez réduit. Il s'agit comme le dit MEISL (cité par ZIEHEN) plutôt *d'un appétit sexuel, sans faim sexuelle*. Ce n'est que dans les dernières années de la puberté (chez l'homme vers la 17e année) que commence à se manifester assez lentement, rarement soudain, le besoin des rapports sexuels normaux.

Quelques mots sur les anomalies de l'intensité de l'impulsion sexuelle. Dès la puberté, nous pouvons rencontrer des cas de: hyperhédonie où l'impulsion sexuelle est exagérée, souvent en relation avec la puberté précoce, l'hyphédonie, où l'impulsion sexuelle est réduite, parfois en relation avec une puberté tardive, et l'anhédonie, rare, où manque toute impulsion sexuelle.

Il serait erronné de prendre des jeunes hyperhédoniques pour des séducteurs. Ils manquent en effet de toute coquetterie, de tout sens pour le flirt et, pour faire la cour. Ils cherchent au contraire la satisfaction brutale et immédiate. Rien ne peut les retenir. Ils ont souvent à soutenir une lutte extrêmement pénible entre les représentations morales et l'excitation sexuelle; la cause en est uniquement leur constitution corporelle particulière (où les secrétions internes jouent un rôle très important). Il serait absolument injuste de qualifier ces jeunes hyperhédoniques de dévergondés.

Nous trouvons confirmée par Ziehen, une constatation souvent faite par nous. C'est que des perversions sexuelles, apparaissant pendant la puberté ne sont en général, pas des impulsions anormales, car elles sont dans la plupart des cas destinées à disparaitre par la suite. Elles s'expliquent, à notre avis, par le manque de rapports normaux. Les jeunes gens qui s'y adonnent, au

moins la partie active, remplace dans leur fantaisie la partie passive par un être de l'autre sexe. Ceci semble confirmé par le fait que ces perversions se réduisent d'après nos observations, à de simples actes sexuels et manquent de tout ce qui les caractérise chez les adultes (amitié pour le même sexe, répulsion à l'égard du sexe opposé, habitus féminin, etc.).

Partant de ces idées, on peut diviser l'évolution de la sexualité en plusieurs étapes, comme le fait Aug. KOHL. La première, celle de la sexualité inconsciente, comprend toutes les manifestations sexuelles instinctives, c'est-à-dire qui ne sont que des manifestations d'une impulsion relevant d'une perception organique vague et obscure. — D'ores et déjà on peut distinguer à cette étape deux sous-divisions: la première caractérisée par l'ignorance absolue quant au but de ces impulsions. La sexualité est encore latente, endormie. La deuxième nous montre déjà un soupçon de ce que signifient ces sentiments se manifestant de plus en plus, quoique d'une manière encore assez discrète et obscure. La sexualité, qui se trouve en quelque sorte à la limite du conscient se manifeste par une inquiétude, par un besoin de connaitre la nature de ces sentiments.

Donc période des pressentiments alors qu'auparavant c'était la période de l'ignorance.

Mais avec le développement progressif physique et psychique, le sentiment sexuel gagne d'importance, pour finir par s'intégrer comme une fonction psychique parmi les autres fonctions. C'est ce qu'on appelle le «réveil» de l'impulsion sexuelle. Toutes les manifestations de cette sexualité, maintenant éveillée et consciente quant à son but, font partie de la deuxième étape du développement sexuel. Naturellement il persiste, à côté des manifestations conscientes, encore des impulsions inconscientes, instinctives.

La tendance réelle de l'impulsion sexuelle, l'union charnelle avec les personnes du sexe opposé est maintenant connue au jeune. Désormais, sa conscience, sa volonté devront pouvoir réprimer plus ou moins cette impulsion se manifestant maintenant assez intensément. Ceci est fait surtout dans l'intérêt d'une idéalisation ou d'un perfectionnement moral. A noter qu'à côté de ces buts d'ordre idéal, des sentiments de pudeur et de dégoût jouent un rôle inhibiteur très important. C'est ici que commence la lutte pour l'hégémonie entre l'impulsion et la volonté, dont nous venons de parler. C'est donc l'étape de la sexualité consciente.

Il serait aussi difficile de vouloir limiter ces périodes dans le temps, que de le faire pour la puberté toute entière. La transformation de la sexualité latente, inconsciente, à la sexualité consciente, libre, se fait à une allure inégale d'un individu à l'autre et selon le sexe. (Chez le sexe féminin cette transformation est plus rapide.)

Cette description se rapporte naturellement au type moyen.

Toutes les variations, toutes les précocités et retardements sont possibles.

Pour terminer, nous voudrions encore mentionner une catégorie de phénomènes dont nous n'avons pas parlé plus haut, mais qui ont leur place ici, en raison de leur relation, quoique médiate avec les étapes susmentionnées. Ils sont caractérisés par ce qu'on pourrait appeler *la sexualité transformée.*

L'énergie potentielle de l'instinct sexuel est transformée. Kohl appelle ce processus «transformation» en opposition avec BLOCH qui le désigne sous le nom «d'équivalent sexuel». Cette conception se base sur la théorie de la détumescence de Moll, donc sur les tendances qu'aurait l'individu de se délivrer de sa tension sexuelle. La transformation ne serait donc pas autre chose qu'une issue naturelle pour les sentiments de tension sexuelle et pour l'excédent des forces d'origine sexuelle.

D'après la nature dont se manifeste cette énergie transformée, Kohl parle d'une transformation motrice et d'une transformation reproductrice. La première est celle qui aboutit à des décharges motrices: pendant la danse ou autres jeux de mouvement, jeux de société, etc., tandis que la deuxième comprendrait toute l'activité de la fantaisie artistique et religieuse. Nous voyons combien cette conception rapproche KOHL des théories de S. FREUD. — Il conviendrait peut-être de parler *plutôt de sexualité canalisée* et dans le deuxième seulement de sexualité transformée.

Il se pose maintenant la question si cette transformation de l'énergie sexuelle potentielle est consciente ou non pour l'individu. Les deux cas sont possibles. Prenons l'exemple de la danse: si l'individu sait qu'elle peut déclencher en lui des sentiments sexuels, elle devient pour lui un moyen de résoudre cette tension sexuelle c'est donc une transformation consciente. Mais il peut ne rien ressentir en relation avec sa sexualité — ce serait alors une transformation inconsciente.

Nous allons maintenant donner un court aperçu sur les phénomènes les plus intéressants du développement des sentiments sexuels pendant la puberté, mais nous allons nous limiter à l'état de la sexualité inconsciente, l'étape de la sexualité consciente présentant trop de variations individuelles et n'étant pas trop caractéristique pour la puberté.

L'étape de la sexualité inconsciente connaissant, comme nous l'avons constaté, une période de sexualité latente et une période de pressentiments sexuels, nous allons traiter pendant la première, le cas des garçons et des jeunes filles séparément, pour les traiter ensemble pendant la deuxième période, qui présente peu de variétés d'un sexe à l'autre.

On nous permettra, ici, de ne pas trop insister, notre but étant moins la description que la discussion des données.

L'étape de la sexualité inconsciente chez le garçon

Le développement des organes génitaux, l'activité des glandes sexuelles ne sont pas encore très poussés. Le sentiment de tension sexuelle est de ce fait encore très faible, il en est, par conséquent de même de l'impulsion à la détumescence. Jusqu'à ce moment, il y avait presque identité de développement chez les deux sexes. La différence entre garçons et jeunes filles a été, abstraction faite des différences sexuelles spécifiques, quasiment inexistante.

«Jusque là, dit BIERENT (Etude sur la puberté chez l'homme et chez la femme, Lille 1896), le petit garçon et la petite fille vivaient dans une sorte d'hermaphroditisme moral». Cela trouve son explication dans la sexualité encore tout à fait latente.

Les garçons et les filles ont donc des relations absolument innocentes, et il existe souvent entre eux de la franche camaraderie dépourvue du moindre sentiment sexuel.

Cela changera maintenant. Entre les deux sexes interviendra désormais un système de répulsion et d'attraction. Pour l'instant, c'est surtout de la répulsion. Finis les jeux en commun, finie la camaraderie. La jeune fille devient un sujet de mépris, de taquineries continuelles.

Cette période s'annonce par une série de manifestations frappantes et très choquantes pour l'entourage. C'est l'âge des folies.

L'instinct de lutte qui est en relation étroite avec l'instinct sexuel, et que la civilisation refoule en nous, fait son apparition. Tout dans le jeune le pousse à faire des «prouesses» pour se faire admirer par ses camarades. C'est le règne de la turbulence, de la forfanterie et d'autres «qualités» non moins antipathiques. H. EMMINGHAUS (cité par KOHL) en donne une description bien vivante..... «les sensations facilement saisies, créent toutes sortes d'idées et de fantaisies qui s'extériorisent par un désir d'activité motrice et psychique.... les inhibitions sont faibles, car les sentiments moraux ne sont pas encore mûrs... il y a un certain plaisir à commettre des actes brutaux et cruels. Taquineries et brutalités systématiques à l'égard des petites filles, des garçons plus jeunes, railleries à l'adresse des vieux et des infirmes, des mutilés, des simples d'esprit, surtout des débiles mentaux, parfois de la cruauté

envers les animaux, bref toutes sortes de sévices à l'égard des êtres dont le garçon se sent supérieur.... enfin une série de vilaines farces, dévastations des propriétés et des produits du travail d'autrui, tels sont les principaux méfaits des premières années de la puberté».

Il est tout naturel, que dans cet état d'esprit, le garçon ne pourra avoir rien de commun avec la jeune fille, qui, à cet âge devient de plus en plus fine et délicate.

Mais cet état ne durera pas longtemps. L'intérêt pour le sexe opposé, un désir vague de se compléter, commencera à germer. Mais ce jeune héros vantard ne trouve pas le courage d'approcher une jeune fille qu'il continue à effrayer par son attitude maladroite. Il s'efforce donc tout d'abord de refouler ce désir en affirmant hautement et en l'accentuant, son mépris pour les jeunes filles. En vain. Ses rêves nocturnes et diurnes sont remplis de douces images. Il s'en défend, cherche à raffermir les liens d'amitié avec ses camarades. En vain. Son regard est et demeure tourné vers la femme qui sera dorénavant son idéal. Tout ce que sa fantaisie peut créer de beau et de merveilleux est transporté sur la femme. En pensant à elle, il éprouve ces étranges sentiments agréables et ce désir d'être psychiquement uni à elle.

C'est d'ordinaire dans cette période qu'apparaissent les premières pollutions nocturnes, ce qui contribue à effrayer et à déconcerter l'adolescent, qui ne sait le mettre en aucune relation avec ses désirs apparamment d'une toute autre nature.

Mais il reste encore dans son monde de rêves et est incapable d'aborder la réalité. La conscience de sa virilité qui l'a rendu si fier, et qui l'a amené à mépriser les jeunes filles, fait place à une adoration dévouée et pleine de soumission à leur égard. Elles ne cessent d'occuper ses pensées, mais sa timidité l'empêche de faire la moindre tentative de les approcher.

«Il est timide, parce que la nature des désirs qu'il ose formuler l'étonne lui-même et que la défiance de leur succès le déconcerte» (CABANIS, cité par KOHL).

Mais tôt ou tard, il surmontera cette timidité. Il commencera maintenant à rechercher la femme. La parure fait sa première apparition. Il s'embellit de pied en cap, lui qui économisait le savon il n'y a pas longtemps. C'est surtout la coiffure qui sera l'objet de soins particuliers. Chez d'autres, les premières ébauches d'une moustache sont jalousement soignées. Quel jeune homme n'a pas connu les délices du moment où, pour la première fois, le coiffeur lui propose de le raser «à sec».

A cet égard K. GROOS remarque: «si, parmi les jeunes, on en voit qui portent la mèche bien sur leur front, on peut être sûr qu'ils méditent de vilaines histoires. On constate la même habitude

chez les jeunes paysans.... et on pourrait dire que l'instinct de se donner un aspect avantageux se manifeste spécialement par l'exhibition de la chevelure.»

Au choix de la cravate sera maintenant également consacrée une attention particulière.

C'est ainsi que tout dans sa conduite tend à attirer la femme, quoique d'une manière encore inconsciente. — Cela est aussi, pensons-nous, un des aspects du jeu au sérieux, la copie de l'homme adulte.

Il est intéressant de remarquer, que c'est à ce moment que l'adolescent cherche à approcher des femmes plus âgées que lui, d'abord celles de la famille (cousines, tantes) puis de ses connaissances, peut-être parce qu'elles sont plus faciles à atteindre. Nous avons remarqué par ailleurs, que ces femmes se laissent souvent et volontiers faire la cour par ces jeunes admirateurs ardents.

Quoiqu'il en soit, le jeune voit pendant cette période dans la femme, un idéal et y pense comme tel, qu'il s'agisse d'une femme âgée ou du même âge que lui. Il cherche en elle une confidente pour tout ce qui le préoccupe. Parfois il lui raconte des choses pour lesquelles elle n'a qu'un intérêt très faible: ses exploits sportifs, sa vie à l'école, ses idées philosophiques, bien souvent il l'ennuie franchement.

D'autres fois, c'est à cette époque que se nouent les amitiés les plus intéressantes qui peuvent influencer une grande partie de l'évolution ultérieure de l'adolescent.

Mais le jeune écarte tout sentiment sexuel qui enfreint le seuil de sa conscience, et le repousse avec indignation; il le considère comme une profanation à l'égard de la femme idéalisée. Comme c'est précisément à cette époque, que la sexualité se manifeste de plus en plus souvent, cela devient une source de conflits intérieurs, de remords et de luttes. Ces luttes annoncent le passage dans la période des pressentiments.

L'étape de la sexualité inconsciente chez la jeune fille.

Nous avouons manquer d'observations à ce sujet et c'est compréhensible. Nous nous bornerons donc à en indiquer quelques traits essentiels. Le commencement de cette étape est caractérisé, comme chez le garçon, par un mépris envers l'autre sexe. Mais cette antipathie n'est de loin pas aussi profonde et ne dure pas si longtemps. Une fois cette phase négative passée, l'intérêt pour l'homme apparaitra, mais ce sera l'intérêt surtout pour les hommes mûrs, beaucoup moins pour les garçons du même âge.

Naturellement, pour des raisons biologiques et sociologiques (nous insistons là dessus) la tendance à se parer en vue d'attirer l'attention de l'homme sera encore plus accentuée que chez le garçon; on y remarquera beaucoup plus de goût et de grâce.

CABANIS («De l'influence des sexes») écrit à cet égard: «souvent j'ai vu se développer soudain, chez les jeunes filles de cet âge, la plus grande fécondité d'idées, l'imagination la plus brillante, une aptitude singulière pour les arts, pour donner place bientôt après, à la médiocrité mentale la plus absolue». Nous pensons que ce phénomène aussi, a ses raisons d'ordre sociologique, mais que la place de les développer n'est pas ici.

Nous avons souvent remarqué, comme Kohl, le fait suivant qui ne manque pas d'intérêt: ces jeunes filles font tout leur possible pour attirer l'homme, et si celui-ci tend à exploiter la situation qui lui est offerte, elles sont très indignées. — Nous croyons que cette indignation est sincère (nous en avons eu des preuves) et que tout ce phénomène n'est autre chose que la manifestation d'une sexualité inconsciente qui commence à se déclarer.

La timidité, que nous avons vu être un caractère assez prononcé chez les garçons, se voit plus rarement chez ces jeunes filles. Mais si elle se manifeste, c'est plutôt une manière d'attirer l'attention et de rehausser le propre moi. Ce sont plutôt de l'audace, de l'arrogance, qualités viriles, et une certaine précipitation en avant qui caractérisent les jeunes filles à cette période, mais qui disparaissent après.

Disons enfin, qu'à ce moment, on remarque souvent une bisexualité pubertaire dans une mesure encore plus accentuée que chez les garçons. Ces jeunes filles aiment s'embrasser, se caresser, coucher ensemble, sont jalouses, ce qu'on ne remarque pas, ou beaucoup moins chez les garçons pendant la puberté.

L'étape des pressentiments.

La sexualité est encore inconsciente à ce moment, mais fait des irruptions de plus en plus fréquentes dans le domaine de la conscience. La personne aimée sera toujours idéalisée, mais en relation avec elle, des sentiments sexuels seront d'abord rarement, puis de plus en plus souvent ressentis. Comme nous l'avons déjà dit, ces sentiments seront refoulés, repoussés avec indignation, la lutte entre l'impulsion et la volonté commencera, mais la sexualité n'en finira pas moins par triompher.

Pour la jeune fille «l'idéal», l'homme idéalisé aura désormais des traits très virils: ce sera l'officier, l'artiste, l'étudiant.

C'est encore pendant cette période que le fétichisme jouera un rôle très important, justement en raison du caractère encore inconscient de la sexualité. D'après FOREL un fétiche est une excitation associative, qui évoque la personne aimée. On trouve des choses vraiment étonnantes dans les «collections» de ces jeunes gens. Non seulement des bagues, des photographies, des livres, des cartes illustrées, des mèches, mais une quantité d'objets ayant une fois servi ou passé par la main de la personne adorée. Nous avons trouvé une fois un morceau de papier couvert de quelques traits,

dont s'est servi le jeune homme pour expliquer ses idées à la jeune fille. Et que dire des billets de chemins de fer, des boîtes ayant contenu les premières cigarettes qui devaient rendre l'adolescent plus viril dans les yeux de sa bien-aimée?

Le désir ardent de connaitre les fonctions sexuelles, voilà ce qui caractérise peut-être le plus cette période. Le jeune veut connaitre les transformations qu'il voit s'accomplir dans son corps et dans son âme, et qui le préoccupent. Comme malheureusement ces éclaircissements ne lui sont pas donnés par ceux qui en ont le devoir, il les cherche lui-même. Il trouve des livres, qui, écrits par des adultes, ne font que redoubler son désarroi, exciter et surexciter sa fantaisie déjà en hyperactivité. Nous reprendrons encore cette question à la fin de ce chapitre.

Sa sexualité, jusqu'ici cachée, s'éveille et le met en conflit avec son entourage, d'où il ne peut espérer aucune aide. C'est la phase la plus dramatique de toute la puberté. Jamais le jeune n'a encore senti à ce point combien il est abandonné à lui-même. Inquiet, nerveux, amoureux et en même temps hanté par des remords de toute espèce, il se débat et se torture.

Heureusement un grand nombre de jeunes sort assez rapidement de cette crise, mais combien en emportent l'empreinte pour le restant de leur vie? Combien d'entre eux continuent à prendre les manifestations les plus naturelles de leur jeune corps pour des signes d'un esprit vicieux, d'une âme malade et deviennent, en les refoulant de véritables infirmes?

L'adolescent qui aura eu la chance de suivre un développement normal, terminera cette étape en prenant conscience de la nature et du but de l'amour et de la sexualité et en renonçant à la distinction entre cette notion, chère aux jeunes de «l'amour platonique».

L'étape de la sexualité consciente commencera.

Après avoir énuméré les phénomènes essentiels de la sexualité juvénile, nous voudrions, comme dans le chapitre précédent en donner quelques interprétations. Tout comme pour la psychologie de la puberté, nous retrouvons l'opposition entre les deux écoles: la conception biologique et la conception personnaliste. Cette opposition ne se manifeste nulle part aussi clairement qu'ici. Nous voudrions extraire et discuter suivant notre habitude ce que ces deux écoles présentent d'idées essentielles.

La conception biologique connait une seule fonction sexuelle, qui se manifeste tantôt par l'érotique et tantôt par la sexualité. Tous deux auraient une source commune dans la maturation des glandes sexuelles. L'école psycho-philosophique, par contre, voit dans l'érotique et dans la sexualité deux fonctions tout à fait différentes. SPRANGER définit la première comme étant la forme idéaliste de l'amour, à base esthétique, dépourvue de tout désir

physique, et la deuxième comme étant animée par une excitation physique du psychisme. L'érotique ne serait d'après lui que de l'amour individualisant, alors que la sexualité devrait être limitée sur le terrain des fonctions physiologiques et psychiques, conséquence de la maturation des glandes sexuelles. W. Stern aussi, est d'avis que l'érotique n'est pas une fonction de la vie sexuelle et que la sexualité n'est pas une fonction de l'érotique.

GILBERT-ROBIN et HELLER insistent aussi sur la différence qui sépare l'érotisme de la libido, en s'appuyant sur FREUD. La libido est une grande énergie, un immense désir comme est la faim pour l'enfant, qui mène, tout comme la faim, à la recherche du plaisir, alors que l'érotique est l'aurore sensuelle des désirs, des tendances sublimées dans les hautes sphères des sentiments de la pensée.

Nous voyons donc qu'il est bien possible de voir une différence entre l'érotique et la sexualité (libido) sans toutefois dénier leur origine commune. Définir l'érotique comme étant l'aurore sensuelle des désirs, des tendances sublimées, est à notre avis la juste manière d'envisager le problème. Nous sommes également inclinés à voir dans l'érotique une sexualité inconsciente.

Nous avons d'ailleurs assez clairement manifesté notre point de vue à plusieurs reprises. La manière dont nous avons conçu ce chapitre en fait foi.

Quoiqu'il en soit, W. Stern nous fournit beaucoup d'idées intéressantes sur les manifestations de la sexualité juvénile. Pour lui l'érotique et la sexualité (c'est ce que nous appelons libido), ne vont former un que chez l'homme mûr. Pendant la puberté ces deux facteurs sont isolés, contribuant ainsi à donner à la puberté son caractère de dualité, de disharmonie. L'érotique juvénile ne serait qu'une école de l'amour dans le sens du «jeu au sérieux». Elle serait profondément influencée par la civilisation et en serait même le produit. C'est pourquoi (et c'est aussi notre avis), il faudrait distinguer entre l'érotique du jeune bourgeois, du jeune ouvrier, du jeune paysan.

La sexualité, par contre, n'est pas, ou très peu influencée par la civilisation, étant déterminée surtout biologiquement, car on ne voit pas mûrir les fonctions sexuelles plus tôt chez les peuples civilisés que chez les primitifs. Il ne semble même pas que les peuples civilisés soient plus raffinés dans leur activité sexuelle que les peuples primitifs. C'est surtout la constitution biologique qui y intervient: on sait que par rapport à d'autres, certaines races ont une puberté qui débute très tôt. D'autre part, on sait que chez nombre d'individus à constitution psychopathe, il peut y avoir puberté précoce. Et c'est ici que Stern polémise avec Freud. En effet: «l'école psychanaliste, qui prétend que les enfants sont

sexualisés dès leur premières années, n'a précisément l'occasion de voir que des enfants anormaux, qui, dans ces conditions, peuvent bien avoir une sexualité précoce».

Stern cite le cas de Mme HUG-HELLMUTH qui a écrit, il y a quelques années, un livre sur l'enfance; elle y a décrit son petit neveu en découvrant en lui tous les traits de la sexualité enfantine. Eh bien, Mme Hug-Hellmuth a été assassinée par ce même neveu, quand il avait l'âge de 19 ans. C'était donc un psychopathe et tout ce que Mme Hug-Hellmuth a décrit comme étant des manifestations de l'âme sexuelle enfantine n'était en réalité que la manifestation de sa constitution pathologique.

Stern voit pendant la puberté comme première manifestaion de l'érotique, l'érotique familiale: les nouveaux sentiments sont éveillés, mais l'adolescent n'est pas encore à même de les «diriger» et les confond avec son amour familial, qui de ce fait revêt une autre nuance. C'est ainsi qu'une mère sensible peut remarquer que les caresses de son fils deviennent plus chevaleresques. C'est une interprétation, à laquelle Freud ne sera pas en mal d'opposer une autre, celle du complexe d'Oedipe. Stern admet le complexe d'Oedipe, mais seulement chez les enfants nerveux. Dans la jalousie enfantine il nie tout moment sexuel.

Cette érotique familiale se reporte aussi sur les autres femmes de la famille. — Elle peut aussi tourner au pubérilisme. Ce seraient ces gens qui, après avoir cherché pendant des années, ne peuvent s'arracher à la famille et finissent par épouser une cousine, une nièce.

Une autre forme paradoxale qui correspond bien au caractère disharmonieux de la puberté est cette aversion apparente et réciproque que l'on remarque entre les deux sexes, dont nous avons parlé au début de ce chapitre. Ce n'est pas une véritable antipathie, mais l'érotique transformée en son sentiment contraire, en un moment de son évolution.

Cette timidité est double: c'est d'abord la peur de la propre insuffisance et puis du charme mystérieux et attrayant de l'autre sexe. Elle prend souvent des déguisements singuliers: chez le garçon elle se cache derrière la forfanterie, qui souligne des propriétés purement viriles; chez la jeune fille, elle tourne parfois en une peur manifeste et en une antipathie presque physique envers les garçons.

Là aussi, le principe du pubérilisme (engourdissement d'une phase) peut garder toute sa valeur. Le négativisme à l'égard du sexe opposé se transforme chez l'homme en mysogynie, chez la femme en mysandrie.

Mais la véritable forme de l'érotique juvénile est l'exaltation, l'adoration. Elle se trouve chez les deux sexes, surtout chez la jeune fille.

Le négativisme sera surcompensé par la marche normale du développement. C'est que le jeune devient conscient de son imperfection, un désir de se compléter se met à germer en lui.

Un sentiment d'abord vague, sans contenu et sans but précis, annonce ce revirement. La grande peur de la solitude, malgré tous les gens qui entourent l'adolescent, éveille en lui le pressentiment que «quelque part, à un moment donné, quelqu'un apparaitra, qui possède tout ce qu'on ne trouve pas chez les autres, dont la présence seule suffira à exaucer tous ses désirs.» Le moment érotique se confond donc à ce moment avec cet idéal (dont il a été question dans le chapitre précédent); seulement cet idéal est maintenant personnifié. (Les jeunes filles de cet âge ne désignent-elles pas par «mon idéal» l'homme désiré?).

Cette idéalisation se poursuit de deux manières: la personne choisie est parée de toutes les qualités que la fantaisie d'une jeune fille peut produire; tous ses traits véritables, ses défauts sont réduits au néant par le fait qu'ils sont propres à la personne idéalisée, parfaite. Aucune critique n'est tolérée: «chaque acte est un acte vertueux, chaque autographe une relique.»

Mais toute la conduite vis-à-vis de la personne idéalisée reste encore une vénération spirituelle, le plus souvent à distance. Il y manque généralement toute trace de sentiments sexuels — nous avons déjà parlé du refoulement indigné si jamais ces sentiments se présentent et des conflits intérieurs qu'ils engendrent.

Ces sentiments constitueraient une profanation à l'égard de la personne adorée. «Adoration», «profanation», ces deux mots montrent la parenté singulière de cet état avec les sentiments religieux ». (W. Stern).

Souvent le désir de voir partagé cet amour, peut faire défaut, quelques fois il arrive même que les jeunes gens souhaitent que la personne aimée ignore leur penchant. C'est surtout le cas des jeunes filles. Souvent on remarque aussi une adoration collective (par exemple de toute une classe pour le professeur). A ce propos, nous avons fréquemment remarqué combien le fait que la matière enseignée par un professeur sympathique aux élèves, le devient à son tour. Ceci réveille parfois des capacités qui autrement resteraient obscures.

Stern aussi a remarqué que de cette façon un maître aimé peut rehausser le niveau intellectuel de toute une classe. Ceci a une grande importance au point de vue pédagogique. Nous sommes de l'avis de Stern quand il ne peut voir comme justifiée la revendication de certaines féministes, demandant que l'enseignement dans les classes supérieures des écoles de jeunes filles, ne se fasse que par des femmes. Stern va encore plus loin et prétend

qu'il nous faut une «psychologie du maître» comme complément de la «psychologie de l'enfant», cette psychologie devra trouver quelles sont les personnes aptes à enseigner dans des conditions données (W. Stern, Conférence à la Semaine Pédagogique de Kassel).

Toute cette phase d'érotisme peut «s'engourdir». Chez certaines personnes, l'érotique ne franchit pas la phase de l'idéalisation. (Nous l'avons démontré par ailleurs).

Quant à la sexualité (libido) elle a aussi son aspect distinct pendant la puberté. On lui connait une charge et une décharge (voir début de ce chapitre). Donc, la libido, une fois éveillée, le jeune passe très souvent directement de la charge à la décharge, comme dans un court-circuit. C'est la masturbation pendant le premier temps de la puberté. (Stern).

Nous discuterons encore cette assertion dans le chapitre suivant.

Mais à côté de ce «court-circuit», il existe une tendance tout-à-fait contraire. C'est celle d'intercaler entre les deux pôles de la charge et de la décharge des résistances, destinées à retarder la décharge, donc la satisfaction, et de prolonger l'excitation. Ces «résistances» peuvent être de nature très différente: diverses inhibitions, idéaux religieux, moraux, crainte de maladie, mais avant tout la fantaisie voluptueuse, bien différente de la fantaisie idéalisante de tout à l'heure. On la trouve d'ailleurs dans les stades plus tardifs de la puberté mélangés à cette dernière. Dans le rêve, la nuit et le jour, elle crée des excitations sexuelles et représente des situations sexuelles; elle est d'autant plus forte et effrénée, qu'il y a ignorance des véritables faits de la vie sexuelle. D'où, la conclusion qu'une éducation sexuelle s'impose.

Comme nous l'avons déjà montré, c'est ici également un terrain de prédilection pour la suggestibilité et l'auto-suggestion.

Une autre sorte de «résistance» est ce que Stern appelle la «faim de l'excitation sexuelle»; c'est l'envie d'excitations toujours nouvelles, directes ou indirectes. Cette faim se manifeste surtout chez le jeune homme. Deux choses la caractérisent avant tout, et la distinguent bien de l'érotique: d'abord son impersonnalité. Cette envie ne se rapporte pas à une certaine personne, mais utilise n'importe quel moyen, qui ne doit même pas toujours être lié à une personne. Des membres nus ou à moitié nus de femmes, sur la scène, dans les stands de foires, aussi bien que dans les livres illustrés ou sur des photographies: la fréquentation de locaux ou de rues où se trouvent des prostituées; la lecture de brochures libertines et les grivoiseries, voilà quelques moyens qui servent d'excitants et prolongent l'excitation. Car, et ceci est le deuxième

fait qui caractérise cette faim, elle à tendance à s'arrêter un peu avant le but. C'est, comme nous l'avons déjà vu, plutôt un appétit sexuel, et non pas une véritable faim. Maintes personnes s'arrêtent à ce stade de la sexualité; nous voyons donc que le pubérilisme peut se fixer à n'importe quelle phase, à n'importe quel moment.

Après avoir décrit ainsi les manifestations de la sexualité juvénile, il nous reste encore une seule question à traiter: c'est l'éducation sexuelle.

Il est en effet incontestable qu'à un certain moment, la sexualité, devenue consciente, et peu importe qu'elle le devienne entièrement ou en partie, constitue un des moments les plus difficiles pour la puberté déjà si ricne en moments dramatiques. Personne ne contestera que toutes les sensations, sentiments et connaissances du jeune à cette époque, l'influenceront pendant tout le reste de sa vie. C'est un des problèmes les plus compliqués, et nous nous devons, sinon de le résoudre entièrement, de l'aborder au moins et d'y apporter notre avis à côté de celui des personnes dont la compétence ne se discute pas. C'est une préoccupation de la plus haute importance, non seulement pour l'individu, mais nous osons le dire ouvertement, pour la société toute entière; nous pensons qu'il est inutile de le justifier plus longuement. Nous y apportons notre modeste expérience, tirée notamment de notre fonction comme guide-éducateur dans une colonie de vacances où pendant quelques mois des enfants de 12 à 16 ans nous étaient confiés.

Les premières questions qui se posent sont: où, quand, comment faut-il de dire? Puis: Que faut-il dire? Enfin: Qui doit le dire?

Bien souvent l'attention de l'enfant n'est dirigée sur la vie sexuelle qu'au moment où on lui en parle. Est-ce à dire que ceci parle contre l'éducation sexuelle? Nullement. Nous croyons, bien au contraire, qu'il faut lui en parler précisément avant que sa fantaisie ne s'en occupe. L'enfant devrait connaitre ces fonctions comme toutes les autres, les considérer comme naturelles; il n'en sera que plus protégé contre les histoires qu'il ne tardera pas à apprendre. Il faut enlever à la sexualité le charme du mystère ou tout au moins l'atténuer.

Le Docteur MOLINÉRY n'admet pas la parité de l'enseignement de la physiologie de la circulation et de la respiration et celle des organes génitaux, sous prétexte que les premières sont des fonctions individuelles alors que la deuxième est une fonction sociale; son enseignement entrerait donc dans le domaine de la morale. (La médecine internat. No 3, Mars 1930). Pour notre part, nous ne pouvons admettre une telle distinction. Il ne s'agit pas, à notre avis, d'ergoter sur des principes, qui pratiquement parlé, n'ont aucune importance. Placer l'enseignement des fonctions sexuelles sur le plan de la physiologie ne signifie aucunement leur

enlever leur note morale. L'essentiel est que l'enfant apprenne à voir d'abord le caractère naturel de ces fonctions. Nous croyons que ceci est la première garantie pour leur conserver leur caractère moral.

Si l'on parle dès le début honnêtement à l'enfant, si on ne lui cache pas ce qu'il désire savoir, on empêche ainsi sa curiosité de puiser dans la fantaisie érotique; on ne l'accablera pas plus tard et d'un coup par des explications en masse qui, pour être très utiles, ne seront plus sans danger.

A la deuxième question: qu'est-ce qu'il faut dire? Il est déjà plus difficile de répondre. Nous devons, en effet, distinguer entre l'enseignement sur la naissance de l'homme, lequel enseignement peut se faire sans danger, et celui des fonctions sexuelles. Selon nous, c'est la réponse à la troisième question qui répondra également à la deuxième. Qui doit le dire? Il y a d'abord deux grandes tendances à dégager: l'enseignement collectif et l'enseignement familial. Nous voudrions laisser de côté l'enseignement familial, car il est irréalisable de nos jours. Une minorité de parents est aujourd'hui capable de fournir aux enfants les notions nécessaires, aussi bien dans leur contenu que dans leur forme. On a bien émis et appliqué par endroits l'idée des School-mothers. Mais c'est une expérience trop limitée pour porter ses fruits.

Madame MONTREUIL-STRAUSS, dans une conférence au Musée Social, a demandé que l'enseignement des sciences naturelles donné aux futurs instituteurs et institutrices, soit complété par l'enseignement biologique comprenant les connaissances des organes de la reproduction ainsi que des notions d'hygiène s'y rapportant. Que cette idée nous soit venue indépendamment de ces suggestions, cela ne prouve que leur justesse. *L'éducation sexuelle ne saurait être séparée de l'éducation en général.* Pour le moment il n'y a que l'instituteur à côté du médecin spécialiste, qui est compétent pour s'occuper de cette question aussi délicate qu'elle est importante. On lira dans les conclusions de ce petit ouvrage comment nous proposons d'agir.

Il faut que les milieux autorisés fassent une campagne systématique pour la propagation de ces vérités, avant d'entreprendre quoi que ce soit dans ce sens. C'est ce que le Dr. SIREDEY (préface du livre du Dr. MOLINERY, parue dans Médecine Internationale No 7. Juillet 1930) envisage.

«Si l'éducation sexuelle est imposée en dépit de la résistance d'une majorité ou même d'une importante minorité de chefs de famille, elle provoquera un violent mouvement d'opinion qui la fera échouer et déterminera un recul préjudiciable à la cause que l'on prétend servir. Il serait préférable de procéder par étapes successives, de faire l'éducation des parents et celle des éducateurs, qui seront chargés de cette initiation nécessaire. Peu à peu le public

s'y accoutumera et l'acceptera».

Si on estime, que ce que nous venons de dire est exagéré, on n'a qu'à se reporter au chapitre suivant, où nous nous efforcerons de donner une description des ravages que l'ignorance des phénomènes sexuels peut provoquer. Nous parlons de l'onanisme qui, dans ces conditions, est la grande tragédie de la jeunesse.

L'onanisme pendant la puberté

Si nous avons séparé cette question des autres concernant les manifestations sexuelles de la puberté, c'est que nous entendons lui attribuer une importance particulière. C'est le problème central de ce modeste ouvrage malgré le nombre restreint de pages que nous lui consacrons. C'est moins l'intérêt particulier que suscitent les manifestations et les diverses formes de ce côté de la sexualité juvénile, que nous envisagerons, que les suites malheureuses que provoque son interprétation fausse et parfois négligente. Nous ne nous attarderons donc pas à en faire une étude détaillée comme nous l'avons fait pour les autres manifestation de la puberté. Ce que nous voulons avant tout, c'est aborder le problème en entier et en tirer les conclusions qui, à notre avis, s'imposent.

On entend sous le nom d'onanisme ou masturbation les moyens employés pour produire l'orgasme en dehors de tout rapprochement sexuel.

Nous ne nous arrêterons dans ce chapitre qu'à l'onanisme juvénile, quoiqu'on puisse observer l'onanisme dès la première enfance.

Nous avons vu précédemment quel est le mécanisme psychologique de ce phénomène. ZIEHEN le désigne comme ayant à son origine des représentations sexuelles d'ordre physique et psychique ayant acquis une valeur monoidéiste, obsédante. STERN le voit comme le «court-circuit» destiné à faire passer directement la charge à la décharge.

Nous croyons que les deux auteurs n'appuient pas suffisamment sur le facteur le plus important, qui distingue précisément l'onanisme juvénil de l'onanisme de l'enfance: la fantaisie. Stern semble l'ignorer complètement. Pourtant ce sont les représentations imaginatives, accompagnant les actes de masturbation, qui jouent le rôle le plus important. Certes, nous connaissons des cas d'onanisme qui ne sont pas autre chose que des «court-circuits», mais pour la plupart des jeunes, l'onanisme est un équivalent complet de l'acte sexuel, par conséquent pourvu de tout le mécanisme

psychique qui accompagne ce dernier. Nous allons plus loin encore, en déclarant que l'activité de la fantaisie est de beaucoup plus intense pendant l'acte masturbateur que pendant l'acte sexuel.

Comment le jeune arrive-t-il à pratiquer ces manœuvres? Il y a là, suivant nos observations, plusieurs possibilités. La première, c'est l'onanisme de l'enfance qui trouve sa prolongation pendant la puberté. Le plus souvent c'est un attouchement occasionnel pendant les exercices de gymnastique, très fréquemment dans le bain, qui crée une ambiance très favorable. Puis ce qui est aussi très fréquent, c'est la séduction par les camarades qui montrent au jeune le moyen de se procurer des sensations agréables.

Enfin mèneront vers l'onanisme soit les rêves érotiques avec les premières pollutions nocturnes que le jeune voudrait prolonger par des manœuvres appropriées, soit l'observation d'une scène excitante que le jeune essaie de reconstituer par sa fantaisie et de reproduire. C'est l'onanisme imaginatif. Comme il a été dit plus haut, la représentation de ces sensations acquiert un caractère obsédant contre lequel toute lutte s'avérera sinon sans résultat, du moins extrêmement difficile par la suite. Ceci d'autant plus que la facilité qu'elle trouve a se satisfaire augmente la fréquence de la tentation. Alfred ADLER et avec lui GILBERT-ROBIN considèrent qu'il entre dans l'habitude contractée, une part énorme de ce sentiment *du proteste viril*, dont nous avons déjà parlé ; nos observations ont entièrement confirmé ce point de vue. «On dirait que l'enfant met une sorte de fierté à faire un geste qui le rapproche en quelque sorte de l'adulte (Gilbert-Robin «L'enfant sans défauts»).

Nous connaissons le cas d'un garçon de 15 ans, très pieux, qui, dans ses prières n'omettait jamais de prier Dieu de lui laisser la faculté de se masturber.

Considérant l'onanisme comme une manifestation normale de la puberté, nous faisons abstraction de toutes causes neuro-psychiques (hérédité psychopathique, imbécillité, démence précoce, etc.).

Disons en passant que l'onanisme s'observe moins souvent chez les jeunes filles que chez les garçons. Nous croyons trouver deux explications à ce fait: premièrement, c'est que depuis des siècles les jeunes filles sont astreintes à réprimer systématiquement leurs sentiments érotiques et sexuels — ceci découle de la structure même de notre société; deuxièmement, nous croyons trouver une explication en nous basant sur la manière dont MOLL envisage l'impulsion sexuelle (voir chapitre précédent). En effet, à notre avis, chez l'homme l'impulsion de détumescence a à son origine deux facteurs constituant ensemble la tension sexuelle: la turgescence des organes génitaux et l'accumulation de sperme dans les organes génitaux internes. L'orgasme ne peut être atteint que par

l'éjaculation. L'impulsion à la décharge est donc plus forte que chez la femme, qui, elle, ne subit que la turgescence. Ceci ne veut nullement dire que l'impulsion sexuelle soit plus faible chez la femme — c'est seulement la tendance à la satisfaire par n'importe quel moyen, qui est moindre.

L'onanisme de l'adolescent est surtout un *onanisme de compensation*. C'est aussi bien l'avis de notre maître, le Professeur CHAVIGNY que celui de GILBERT-ROBIN et le nôtre. «L'onanisme est le résultat naturel découlant du décalage qu'il y a entre la nubilité physiologique et la nubilité sociale de l'adolescent». (Chavigny). «Le besoin physiologique qui se fait sentir, s'apaise faute de femme, dans la masturbation.» (G. Robin). Nous pourrions citer des dizaines de cas de jeunes gens qui, pratiquant la masturbation depuis des années, s'en sont déshabitués dès qu'ils avaient la possibilité de rapports sexuels normaux. Encore une fois nous faisons abstraction de tous les cas pathologiques.

L'habitude de la masturbation une fois acquise, quelles en sont les conséquences? — Certains auteurs prétendent qu'elle laisse des traces facilement reconnaissables: fatigabilité, pâleur, yeux cernés, faiblesse générale, étourderie, etc. Nous ne croyons pas que ces symptômes soient à attribuer uniquement à l'onanisme. La puberté avec ses énormes transformations physiologiques et psychiques suffit à elle seule pour produire tous ces signes. Mais s'ils relèvent parfois de la masturbation, ce n'est que par la psychose, que les fausses idées qui circulent au sujet des conséquences de cette pratique font naître chez les jeunes.

Pour nous, les conséquences peuvent être de deux sortes, suivant les cas: le jeune se masturbe sans connaître les prétendues conséquences de cet acte, ce qui est très rare, alors l'onanisme est un incident sans importance qui passe presqu'inaperçu, destiné à disparaître avec le commencement d'une activité sexuelle normale; ou bien le jeune aura vite fait d'apprendre soit par ses camarades, soit par ses parents, par ses éducateurs ou par des livres, qu'en se masturbant, il s'expose aux plus grands dangers de toute nature. Là alors commence un véritable martyre pour le malheureux adolescent, allant de la nervosité, l'inquiétude constante, des idées de culpabilité jusqu'à la déséquilibration mentale, le poussant souvent au suicide.

C'est ce que nous avons appelé la grande tragédie de la puberté. En employant ce terme, nous ne croyons ni dramatiser, ni exagérer. Nous sommes profondément indignés que de nos jours, on laisse des milliers de jeunes gens se débattre dans cette torture.

Quelles sont les idées qui circulent à ce sujet, qui les a lancées, et comment peut-on les refuter?

Citons d'abord le malheureux livre de TISSOT (Dissertation sur les maladies produites par la masturbation, 1ère Edition 1769).

Déjà l'annee de la parution de ce livre devrait nous faire sourire. Et pourtant ce livre a été traduit dans toutes les langues européennes ou presque et a influencé et continue à influencer un grand nombre de ceux, qui de par leur fonction, devraient être les premiers à aider la jeunesse. Nous trouvons ce fait étonnant, pour ne pas dire révoltant. Loin de nous l'idée de soupçonner la bonne foi et les bonnes intentions de son auteur. Mais en lisant cet ouvrage, on ne peut s'empêcher de s'étonner que de telles conceptions et prétendus faits scientifiques soient admis par nos contemporains et, ce qui est beaucoup plus grave par quantité de médecins, instituteurs, sans parler des pères de famille. Jugeons-en:

«C'est un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Un dépérissement général de la machine; l'affaiblissement de tous les sens corporels et de toutes les facultés de l'âme; la perte de l'imagination et de la mémoire; l'imbécillité, le mépris, la honte: l'ignominie qu'elle entraine après soi; toutes les fonctions troublées, suspendues, douloureuses; des maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoutantes, des douleurs aigues et toujours renaissantes; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force; une inaptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est né; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre; les mortifications auxquelles il s'expose journellement; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes; l'ennui, l'aversion des autres et de soi, qui en est la suite; l'horreur de la vie, la crainte du suicide d'un moment à l'autre; l'angoisse pire que les douleurs, les remords pires que l'angoisse, remords qui croissent journellement, et prenant sans doute une nouvelle force, quand l'âme n'est plus affaiblie par les liens du corps, serviront peut-être de supplice éternel, et de feu qui ne s'éteint pas: voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduisent, comme s'ils ne le craignaient pas.»

Et Tissot appuie ses affirmations par des cas cliniques ; nous y trouvons toute la pathologie: des signes de thyroïdisme (boulimie, tremblements) de tuberculose pulmonaire (toux, expectoration fièvre, sueurs) de mal de Pott, de syphilis nerveuse, de paralysie générale, des coliques gastriques, l'ictère. Dans tous les antécédents il y a l'onanisme, ce qui ne nous étonne pas, tout comme le fait que Tissot attribue presque la totalité des maladies mentales à l'onanisme. Qu'en 1769 ces idées aient prévalu, rien de surprenant. Mais que tant de gens commettent aujourd'hui cette faute élémentaire de confondre la cause avec l'effet, c'est inadmissible. Beaucoup de parents croient que leurs enfants sont devenus idiots, parce qu'ils se masturbent. C'est le contraire qui est vrai. En effet, l'onanisme apparait comme symptôme dans beaucoup de maladies mentales et nerveuses. On fait la même erreur en attribuant l'impuissance sexuelle, la timidité excessive à l'égard des femmes à la masturbation pratiquée pendant la jeunesse: hormis les cas essentiellement pathologiques, c'est le caractère timide de ces personnes et leur faiblesse sexuelle, qui tous deux peuvent

avoir des causes que d'analyser ici importe peu, qui font que l'onanisme devienne leur seul moyen de satisfaction sexuelle.

Eh bien, le jeune qui tôt ou tard apprend ces prétendus dangers, finira par se croire gravement malade. Une des idées les plus répandues est celle qui soutient que l'onanisme donne naissance à la «consomption dorsale» provoquant l'écoulement de la moëlle épinière par le pénis.

Il se trouvera donc tous les symptômes, il deviendra hypersuggestible, hystérique. Il tombera réellement malade, car l'hystérie est davantage une maladie de la suggestibilité qu'elle n'est une suggestion de la maladie.

Tel est le cas communiqué par M. HESNARD dans la séance du 25 avril 1927 de la Soc. Psychiatrique de Paris (Annales médico-psych. No 5, Mai 1927). M. Hesnard parle d'un cas d'hypochondrie éclaté à la puberté chez un jeune homme accroché à l'enfance, fixé moralement à la mère et masturbateur, à la suite de menaces terribles proférées par un confesseur bien intentionné. Le refoulement avait abouti à la disparition de toute éréction et de tout rêve érotique, avec état rapetissé et hyperflacide des organes génitaux, hypoésthésie tégumentaire de toute la sphère génitale, hyperésthésie inversement proportionnelle de tout le corps... coenesthopathie diffuse et intense.

C'est le cas extrême. Mais à côté de ce cas, combien y a-t-il de jeunes malheureux, tracassés par leurs idées de culpabilité, par l'angoisse qui leur fait entrevoir un avenir des plus sombres? Combien de journaux intimes de ces adolescents doivent recueillir en écriture chiffrée (fait très intéressant) l'aveu de leur «crime», le récit de leurs souffrances et de leurs luttes, hélas si souvent vaines. Car ils luttent tous, farouchement, avec tous leurs moyens, privations de toutes sortes, prières, suprêmes efforts. Dans leur désespoir ils se confient souvent à un autre camarade, qu'ils croient «un homme» énergique, «pur» et qui... leur avoue le plus souvent être affligé du même «vice».

A ce sujet nous avons fait une observation très intéressante: une des méthodes de lutte qu'emploient ces jeunes contre leur passion est la suivante: deux camarades décident de ne plus céder à la tentation; chacun marque sur un calendrier une croix toutes les fois qu'il s'est avéré assez fort, et un trait quand il n'a pu résister. Le matin, à l'école, ou une fois toutes les semaines, ils se montrent leurs calendriers avec leurs signes secrets. Cette émulation est, à notre avis, un moyen excellent, qu'il serait de toute utilité de propager. Mais le fait que ces jeunes abandonnés à eux-mêmes doivent trouver seuls les moyens de lutte, n'est-il pas significatif? Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que nous avons pu, par nos recherches, constater que cette méthode, n'est pas seulement employée en Europe Orientale où nous l'avons ren-

contrée pour la première fois, mais aussi en France, en Allemagne et au Japon.

Cette lutte terrible qui, en raison des causes et des circonstances que nous avons énumérées (obsession, compensation, ignorance etc.) échoue le plus souvent, est encore aggravée par les parents et autres personnes ignorantes.

Il y a des parents qui, tout en ayant une véritable hantise de l'onanisme, font tout pour déconcerter et décourager leurs enfants qu'ils soupçonnent de ce vice. Ils voient la masturbation même là où elle n'existe pas. Tel ce père qui surveillait son fils étroitement au point de lui interdire de s'enfermer au water-closet et de lui tirer la couverture en plein sommeil. On se doute que ces méthodes, accompagnées des menaces les plus terribles, aboutistent juste au contraire de ce que l'on veut atteindre, qu'elles sont tout simplement néfastes.

Voilà en quelques mots le calvaire d'un jeune qui ne commet pas d'autre crime que de céder à sa sexualité particulièrement impulsive pendant la puberté. Il ne fait que ce que fait l'écrasante majorité des jeunes de son âge. Pour appuyer cette dernière affirmation, nous citerons quelques statistiques. MEIROWSKI (Das Geschlechtsleben der Jugend in seiner Beziehung zur Schule und Elternhaus) trouve les chiffres suivants: parmi les jeunes se masturbent : entre 10 et 11 ans 9,2%; entre 12 et 13 ans 31%, entre 14 et 15 ans 73%. Charlotte BUEHLER (Das Seelenleben der Jugendlichen) donne 90% de tous les garçons pubères. R. L. DICKENSON, cité par VIGNES (Physiologie gynécologique) a interrogé plus d'un millier d'intellectuelles américaines sur leur vie sexuelle. Les deux tiers ont reconnu avoir pratiqué la masturbation — 42% ont commencé avant 11 ans. Dans un numéro de «Médecine scolaire» le Dr. WEBER, médecin-inspecteur des écoles dit entre autre «si l'on voulait bannir des écoles tous les sujets qui sacrifient prématurément au prodromes de l'instinct de conversation de l'espèce, il n'y aurait plus de classes surpeuplées.»

Nous mêmes avons interrogé des centaines de garçons; rarement, très rarement nous avons pu constater l'absence de masturbation.

Tout ce que nous venons de dire nous semble prouver qu'une habitude enracinée chez la grande majorité des jeunes de tous les pays et de tous les continents, ne peut être estimée comme étant une maladie ou un vice. Pour notre part, nous y voyons une manifestation normale de la puberté.

Est-ce à dire que l'onanisme est sans danger et qu'il faut laisser aux choses leur libre cours? Nullement. L'onanisme pratiqué par des sujets normaux présente, sinon des dangers graves, des inconvénients. Par le fait qu'il est pratiqué en secret, en toute ignorance, ou avec de graves sentiments de culpabilité, il peut donner

naissance, surtout s'il y a excès, à toutes sortes de troubles organiques et nevrotiques (perte d'appétit, troubles de sommeil, fatigabilité cérébrale, asthénie, apathie, nervosité, tristesse etc.). Mais, soulignons-le, la plupart de ces troubles sont le résultat des fausses idées que le masturbateur ou la masturbatrice se font de leur état. Nous affirmons avec G. ROBIN que *l'onanisme sans sentiment de culpabilité* n'a pas de retentissement nevrotique. C'est ce que BRISSAUD appelle le «péché véniel». Le danger de l'onanisme consiste avant tout dans l'erreur, qu'on commet trop souvent, de confondre les causes et les effets, nous ne nous lasserons pas de le répéter: «Parce que les hommes dont la volonté est faible s'adonnent facilement à l'onanisme, on s'imagine que c'est l'onanisme qui est cause de la faiblesse de la volonté.» (FOREL, La question sexuelle.)

Il importe donc, avant tout, si on veut lutter contre le mal, de lui arracher le mystère et l'ignorance dont il est entouré; à commencer par certains milieux médicaux et par les parents. Cette exigence garde sa valeur pour toute la question sexuelle. Madame VÉRINE l'a bien dit dans une conférence faite au Musée Social: «Pourquoi cette question n'est-elle pas envisagée par les parents? 1) parce qu'ils ne veulent pas, ou 2) parce qu'ils n'osent pas, 3) parce qu'ils ne savent pas. Aucune de ces trois possibilités ne constitue, à notre avis, une excuse pour ceux qui prétendent aimer leurs enfants et avoir la responsabilité de les préserver de souffrances morales et physiques.

Un premier commencement a été fait par le livre remarquable du Dr. HODANN (Onanie weder Laster noch Krankheit, Berlin) ainsi que par le livre du Dr. Gilbert Robin, qui de ce fait ont bien mérité de la jeunesse. Nous voudrions aussi rendre hommage à notre maître M. le Professeur CHAVIGNY, qui, chaque année, de sa chaire parle en toute objectivité scientifique de la question. Il nous a affirmé que souvent les jeunes étudiants viennent le trouver après son cours, pour lui exprimer leur gratitude de les avoir délivré d'un affreux cauchemar.

A côté de ce moyen, nous préconisons avant tout une éducation physique saine, qui par ses joies et ses fatigues remplacera utilement l'hyperactivité de la fantaisie sexuelle de la jeunesse.

Puissent ces quelques observations et critiques, dont nous nous rendons compte de toutes les lacunes et imperfections, contribuer à faire naître une nouvelle attitude envers ce problème et alléger ainsi les immenses souffrances d'une jeunesse, qui pour n'avoir en rien pêché, mérite que le médecin se penche sur ses tourments.

CONCLUSIONS.

1) La puberté est une entité biologique. Elle présente des caractères bien spéciaux aussi bien anatomiques et physiologiques que psychiques.

2) La puberté est une crise, résultant de la tension allant en s'accentuant, entre la psychologie enfantine et les nouvelles valeurs du monde extérieur récemment découvertes par l'adolescent.

3) Etant une phase autonome dans la vie, la puberté peut se fixer et s'imprégner dans le caractère de l'individu. (Puérilisme). Ce phénomène est analogue à toutes les autres anomalies du développement physique et psychique.

4) Etant donné l'extrême importance de la puberté comme facteur influençant toute la vie ultérieure de l'individu, par conséquent comme facteur social, nous proposons:
   a) la création d'une chaire aux facultés de médecine, destinée à traiter des questions de la puberté, en vue de faciliter la formation de médecins spécialistes;
   b) la constitution auprès des écoles, de comités ayant à surveiller le développement d'enfants subissant une crise pubertaire particulièrement aiguë. — Ces comités seraient constitués par le Directeur de l'établissement, par un médecin spécialiste (voir a), et par un représentant des grandes associations de jeunesse (Scouts, sociétés culturelles, de gymnastique) ayant acquis une grande expérience dans la vie collective des jeunes.

   Nous croyons ainsi contribuer à éviter les pénibles incidents qui ont récemment bouleversé l'opinion publique.

5) La suggestibilité accrue étant un des caractères de la psychologie de la puberté, il serait bon d'avoir recours, aussi souvent que des jeunes sont impliqués dans des procès, notamment dans des procès de mœurs, soit comme témoins, soit comme victimes, soit comme accusés, à un médecin spécialiste, qu'on entendra comme expert, même si ces jeunes paraissent normaux au point de vue psychiatrique.

Vu, le Président de thèse: CHAVIGNY.

Vu, le Doyen: A. FORSTER.

Vu et permis d'imprimer:

Le Recteur de l'Académie:
Président du Conseil de l'Université:
J. DRESCH.

Bibliographie

Babonneix, Mallet — Psychiatrie, Maloine, Paris 1926

Bühler, Charlotte — Das Seelenleben der Jugendlichen, Jena 1929

Cosack, Hertha — Psychische Pubertätsymptome und Schizophrénie, Berlin 1932

Cuvillier A. — Manuel de Philosophie, Arm. Collin, Paris 1931

Gilbert Robin Dr. — L'Enfant sans défauts, Flammarion, Paris

Gilbert Robin Dr. — La paresse est-elle un défaut ou une maladie? — Flammarion, Paris

Grœtenhardt, Karl — Die geistige Leistungsfähigkeit der Pubeszenten, Jena 1929

Havellock Ellis — L'impulsion sexuelle — Mercure de France

Hesnard Dr. — Communication dans la séance du 25 avril 1927 de la Soc. Psychiatrique de Paris (Annales médico-psychiatriques, N° 5 Mai 1927)

Hodann E. Dr. — Onanie weder Laster noch Krankheit, Berlin 1929

Hoffmann W. Dr. — Die Reifezeit, Leipzig

Kohl August — Pubertät und Sexualität, Würzburg 1911

Küster Hermann — Erziehungsprobleme der Reifezeit, Leipzig

Mendousse P. — L'âme de l'adolescent, Paris 1928

Molinéry Dr. — Vers l'éducation sexuelle. Article paru dans Médecine Internationale N° 3, Mars 1930

Moll	— Untersuchungen über die Libido-Sexualis, Berlin 1897
Neurath Rudolf, Dr.	— Die Pubertät. Physiologie-Pathologie, Wien 1932
Rey Abel	— Psychologie moderne
Rolland Romain	— Jean-Christophe
Rousseau Jean-Jacques	— Emile
Schuster Gertrud	— Beiträge zur Psychologie der Reifezeit, Bottrop 1933
Siredey, Dr.	— Préface au livre du Dr. Molinéry (Médecine Intern. N° 7 — Juillet 1930)
Spranger Eduard	— Psychologie des Jugendalters, Leipzig 1924
Stern William, Dr.	— Zur Psychologie der reifenden Jugend. Zeitschrift für pädagogische Psychologie, 1922
Stern William, Dr.	— Die Psychologie und der Personalismus, Leipzig 1927
Stern William, Dr.	— Anfänge der Reifezeit, Leipzig 1927
Tissot, Dr.	— Dissertation sur les maladies produites par la masturbation — lère édition 1769
Wehnert W.	— Pubertätserscheinungen im Volksschulalter, Bottrop 1931
Ziehen Th.	— Das Seelenleben der Jugendlichen, Langensalza 1931
Zola Emile	— Germinal